

Vito Rizzuto

Daniel Renaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



DANIEL RENAUD

AVEC LA COLLABORATION
DE LORIE McDOUGALL



VITO RIZZUTO LA CHUTE DU DERNIER PARRAIN



les éditions
LA PRESSE

RÉCIT INÉDIT

DANIEL RENAUD

AVEC LA COLLABORATION DE LORIE McDOUGALL

VITO RIZZUTO

LA CHUTE DU DERNIER PARRAIN

RÉCIT INÉDIT

LES ÉDITIONS **LA PRESSE**

À mon père, Marc Renaud
À mes filles, Anne et Mathilde

Avant-propos

« Hum ! Celui qui serait le mieux placé pour te raconter ça, c'est l'Anglais », m'a dit à quelques reprises l'ancien sergent de la Gendarmerie royale du Canada Michel Fortin lorsque je commençais mes entrevues pour le livre *Cellule 8002 vs Mafia*, publié en 2016. « Je ne sais pas, demande à l'Anglais », m'a aussi répondu son collègue René Gervais.

L'Anglais, c'est Lorie McDougall. En vérité, il est de descendance irlandaise. Il est né au Nouveau-Brunswick et a déménagé au Québec. Il parle bien le français, mais avec un fort accent anglais : c'est la raison pour laquelle, à la fin des années 1980, ses anciens collègues de la défunte section des stupéfiants de la Division C de la GRC lui ont tout naturellement donné le très original surnom de... l'Anglais. Ses collègues de l'Unité mixte d'enquête sur le crime organisé (UMECO) ont ensuite simplement poursuivi la tradition. Il faut le prendre comme un surnom affectueux, rien de péjoratif.

Donc, en 2016, les réponses de Michel Fortin et de René Gervais ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd et je suis passé par une tierce personne pour savoir si McDougall, qui était toujours actif à cette époque, accepterait de me rencontrer en entrevue pour le livre *Cellule 8002 vs Mafia*. La personne m'est revenue en me disant qu'il refusait parce que l'Anglais voulait écrire son propre livre à sa retraite.

J'ai bien cru que mon projet était mort et *Cellule* a néanmoins vu le jour. Mais ce que je ne savais pas, c'est que Lorie McDougall voulait écrire un livre, oui, mais qu'il penserait à moi quand le temps serait venu ! Après s'être retiré de la GRC, en janvier 2016, il a communiqué avec moi et m'a raconté quelques-uns de ses faits d'armes.

Depuis ses débuts au poste de la GRC, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, en passant par son séjour à la section des stupéfiants, son apogée à l'UMECO qui l'a amené à participer aux plus grosses enquêtes contre le crime organisé et les importateurs de drogue, ses voyages dans de nombreux pays, dont l'Italie, où il a livré en 2010 un témoignage important contre la mafia locale qui a eu des répercussions jusqu'ici, son affectation aux Jeux de Vancouver et, enfin, son transfert comme

officier de liaison en Floride, sa carrière regorge d'histoires palpitantes.

Ses anecdotes suaves recelaient un leitmotiv : Vito Rizzuto. McDougall a été de toutes les grandes enquêtes de la GRC ciblant le défunt parrain de la mafia montréalaise et canadienne. Il a été plus qu'un témoin privilégié. Avec certains de ses collègues, il a été l'ombre de Rizzuto, le suivant partout, discrètement, au Québec ou ailleurs, au moment où le parrain était à son apogée, mais aussi lorsqu'ont commencé les années noires.

C'est dans ce contexte que nous avons décidé que le livre porterait sur Vito Rizzuto, dont le décès, de cause naturelle, rappelons-le, est survenu il y a cinq ans. Mais pour nous, il n'était pas question de recouper les œuvres de référence que sont *Rizzuto, l'ascension et la chute d'un parrain*, écrit par Lee Lamothe et Adrian Humphreys, journalistes du *Globe and Mail*, et *Mafia inc.*, rédigé par les anciens journalistes de *La Presse* André Cédilot et André Noël. Il n'était pas non plus question de répéter les passages de *Cellule 8002 vs Mafia* qui concernent Vito Rizzuto.

La chute du dernier parrain se concentre donc exclusivement sur les douze dernières années de vie de Vito Rizzuto et est principalement basé sur des conversations et des faits inédits. Lorie McDougall est très présent au début du livre, mais il s'éclipse peu à peu en raison de son transfert à une autre affectation, laissant la place à d'autres enquêteurs de la police de Montréal, de la Commission Charbonneau et de la Sûreté du Québec qui ont rencontré le parrain ou l'ont suivi eux aussi durant des moments qui sont également parmi les plus forts du livre.

La chute du dernier parrain est basé sur des dizaines d'heures d'entrevues réalisées avec Lorie McDougall, de même que plusieurs porte-parole officiels et sources confidentielles. Ces entrevues représentent à elles seules près de 250 pages de mot à mot. Le livre repose également sur des centaines de pages de documents judiciaires, de rapports policiers publics ou confidentiels et des dizaines de pages d'informations de sources accumulées durant des années. Quelques articles de presse sont venus combler certains trous ou ont servi de maçonnerie entre deux passages.

La famille Rizzuto a été approchée, mais elle a décliné l'invitation, par le biais de son avocat : réponse appréhendée et anticipée, mais il fallait tout de même tenter le coup. Dans la vie, on ne sait jamais,

même si ce n'est pas un milieu où l'on parle beaucoup aux journalistes.

Même si Vito Rizzuto a fait l'objet de quelques livres et de centaines d'articles, le public ne connaît pas beaucoup l'ancien chef de la mafia montréalaise. Ce livre ne prétend pas dresser le portrait complet de l'ex-parrain, mais, en le refermant, le lecteur aura assurément en tête des images le montrant comme il ne l'avait jamais vu auparavant.

En terminant, j'ai eu beaucoup de plaisir à écrire ce livre en juillet 2018, entre deux parties des Bleus, avec, en plus de la canicule, le souffle chaud de mon éditeur dans le cou. J'espère que les lectrices et lecteurs en auront autant à le lire.

— Daniel Renaud

Prologue

La porte s'entrouvre doucement. Raynald Desjardins, visiblement de mauvaise humeur et méfiant, apparaît.

– Bonjour, nous sommes des enquêteurs de la Gendarmerie royale du Canada. Nous avons un mandat d'arrestation contre vous et un mandat pour fouiller la maison, lui dit le policier baraqué qui a frappé vigoureusement à la porte.

Il est 8 h 20 le matin du 29 novembre 1987. Impassible, Desjardins ouvre la porte en tournant le dos aux enquêteurs qui s'engouffrent dans la somptueuse résidence en pierre du boulevard Gouin, dans le quartier Bois-de-Saraguay du secteur Cartierville, dans le nord-ouest de Montréal. Aussitôt, les enquêteurs se déploient dans toutes les pièces. Parmi eux, Lorie McDougall, un jeune policier comptant alors une demi-douzaine d'années de service et appartenant à la section des stupéfiants de la Division C de la GRC, rue Dorchester à Westmount. Les limiers montréalais portent assistance à leurs collègues de la Division B de Terre-Neuve, qui deux mois plus tôt, dans le cadre d'une enquête nommée *Battleship*, ont arraisonné un chalutier transportant 500 kilogrammes de haschisch libanais à Blanc-Sablon, sur la Basse-Côte-Nord. Desjardins, qui est alors dans la mi-trentaine, est soupçonné avec d'autres, dont son ami et associé Vito Rizzuto, d'avoir trempé dans l'importation avortée.

L'agitation régnant dans la maison réveille la femme de Desjardins. Elle demande à quel corps policier appartiennent les enquêteurs, car la dernière fois, des agents d'un autre corps policier ont perquisitionné dans la résidence et des bijoux d'une grande valeur ont disparu, reproche-t-elle. Les enquêteurs se regardent, quelque peu décontenancés, et déclinent leur identité machinalement sans interrompre leur travail. La famille est rassemblée dans une pièce. Lorie McDougall trouve deux factures qui pourraient être compromettantes : l'une d'un commerce de location de voitures et l'autre d'une chambre d'hôtel à Terre-Neuve. Desjardins demeure de glace et ne montre aucun signe de nervosité.

Une fois la fouille terminée, celui qui ne porte pas encore

l'étiquette de caïd est menotté et assis à bord d'une voiture des enquêteurs pour être conduit au quartier général de la GRC et y être interrogé. Durant les 23 kilomètres du trajet, Desjardins regarde défiler le paysage, les immeubles et les passants par la vitre et échange quelques banalités avec les enquêteurs. Celui assis sur la banquette du passager avant se tourne vers Desjardins et lui lance :

– En tout cas, Raynald, je veux te dire une chose : avec toutes les heures supplémentaires que tu m'as permis de faire, je me suis payé de bons steaks !

Le policier rigole, mais redevient aussitôt sérieux. La remarque tombe à plat. Desjardins reste de glace. Le véhicule sombre s'arrête devant une porte située à l'arrière du quartier général de la GRC et Desjardins est amené dans un local où les policiers immortalisent ses empreintes digitales. Il est ensuite dirigé vers une cellule pendant qu'une silhouette mal éclairée se profile déjà dans le cachot voisin.

Cette silhouette est celle de Vito Rizzuto, dont la résidence, située tout près de celle de Desjardins, rue Antoine-Berthelet, a été fouillée en même temps que celle de son lieutenant. Rizzuto, qui n'est pas encore désigné comme le parrain de la mafia montréalaise, a lui aussi été arrêté, menotté et transporté au quartier général de la police fédérale. Les deux hommes, qui connaissent les ruses policières, n'échangent pratiquement aucun mot, vraisemblablement dans le cas où seraient cachés des micros indiscrets.

C'est la première fois que Lorie McDougall rencontre Vito Rizzuto. Il ne se doute alors pas qu'un jour il deviendra l'ombre du futur parrain de la mafia. L'heure du dîner approche et le patron de McDougall lui demande de prendre les commandes des détenus. Le policier tend à ces derniers les menus de quelques restaurants achalandés de « cuisine canadienne » de la rue Notre-Dame. Courtois, Rizzuto répond au policier qu'il peut lui commander ce qu'il veut, mais qu'il tient à ce que son repas soit accompagné d'un thé noir. Bourru, Desjardins commande un club sandwich sans mayonnaise, précise-t-il, et un Coke diète. Vingt-cinq ans plus tard, Lorie McDougall ne sait toujours pas ce qui s'est passé, mais le club sandwich est arrivé avec une double portion de mayonnaise et une boisson gazeuse sucrée... Desjardins saisit son couteau de plastique et retire la sauce en grommelant et lançant quelques jurons. Dans la cellule voisine, Rizzuto sirote tranquillement son thé et regarde le policier, sourire en coin.

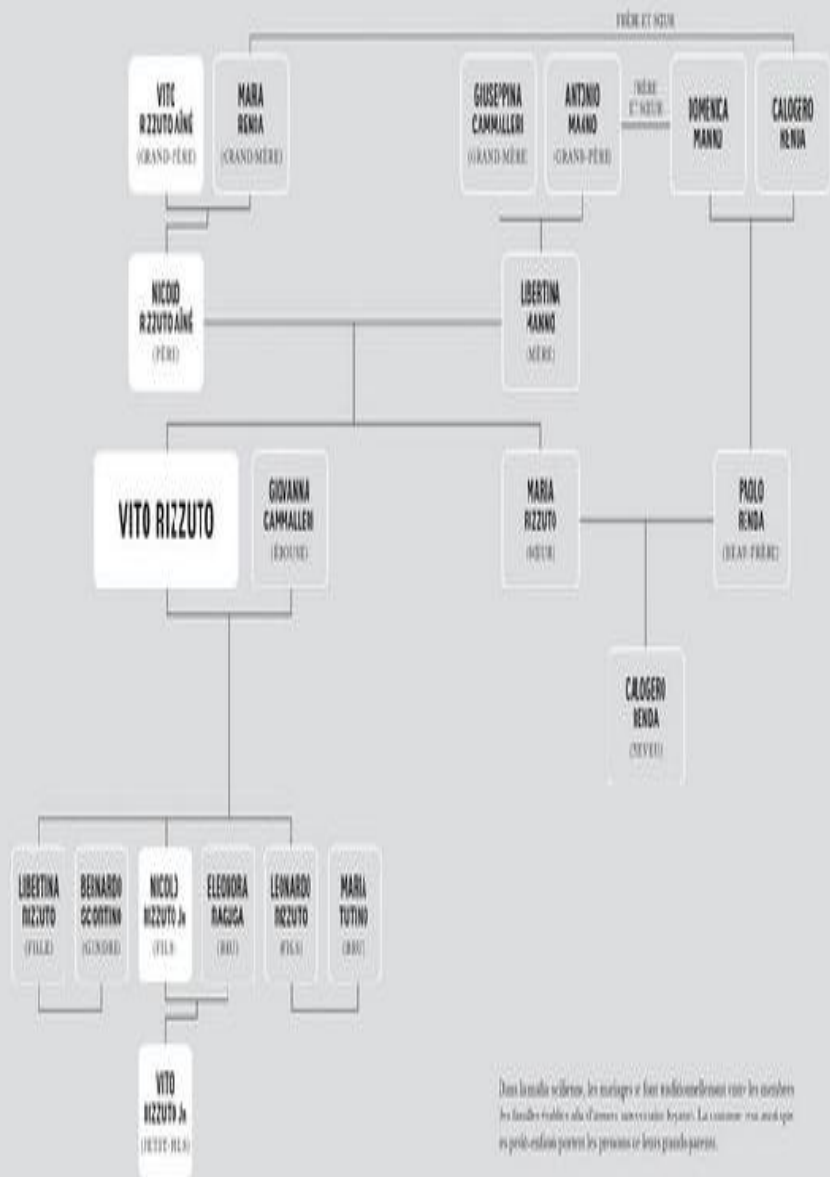
Vito Rizzuto, qui a alors environ 45 ans, aura raison de rire quelques années plus tard. Deux fois arrêté pour des complots d'importation de quantités faramineuses de haschisch, il échappera à autant de reprises à la justice à la suite de rebondissements spectaculaires.

La première fois, en plein procès de l'enquête *Battleship* à Saint-Jean de Terre-Neuve, ses avocats découvriront, grâce à la complicité d'un serveur sympathique à leur cause, que la GRC a caché un micro dans une lampe trônant au centre de leur table de restaurant. L'affaire sera soulevée devant le juge, qui libérera un Rizzuto triomphant. La deuxième fois, dans une enquête de la Sûreté du Québec sur une autre importation ratée au large de Sept-Îles, c'est un complice repentí qui devait témoigner contre Rizzuto à son procès qui demandera à l'avocat du parrain un montant d'argent en échange de sa renonciation à donner sa version devant la cour. Mais l'avocat l'enregistrera à son insu et Rizzuto quittera de nouveau le tribunal en homme libre.

Desjardins n'aura pas la même chance. Après avoir échappé lui aussi deux fois à la justice pour des affaires d'importation de résine de cannabis, il finira par être rattrapé dans une retentissante histoire de trafic de 740 kilos de cocaïne financé et organisé à la fois par la mafia montréalaise et les Hells Angels. La drogue avait été cachée dans des tuyaux et transportée par bateau. Mais, à la suite d'une avarie électrique, les trafiquants ont jeté les tuyaux dans la mer, au large de la Nouvelle-Écosse, où les policiers les ont localisés. En 1995, Desjardins sera condamné à 15 ans de pénitencier. Du fond de sa cellule, il aura tout le temps de ruminer ce qu'il considérera comme des injustices commises envers lui par ses associés. À partir de ce moment, Vito Rizzuto n'esquissera plus jamais de sourire lorsqu'il pensera à Raynald Desjardins...

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES RIZZUTO, RENDA ET MANNO

DES LIENS DE SANG DEPUIS D'S DÉCENNIES



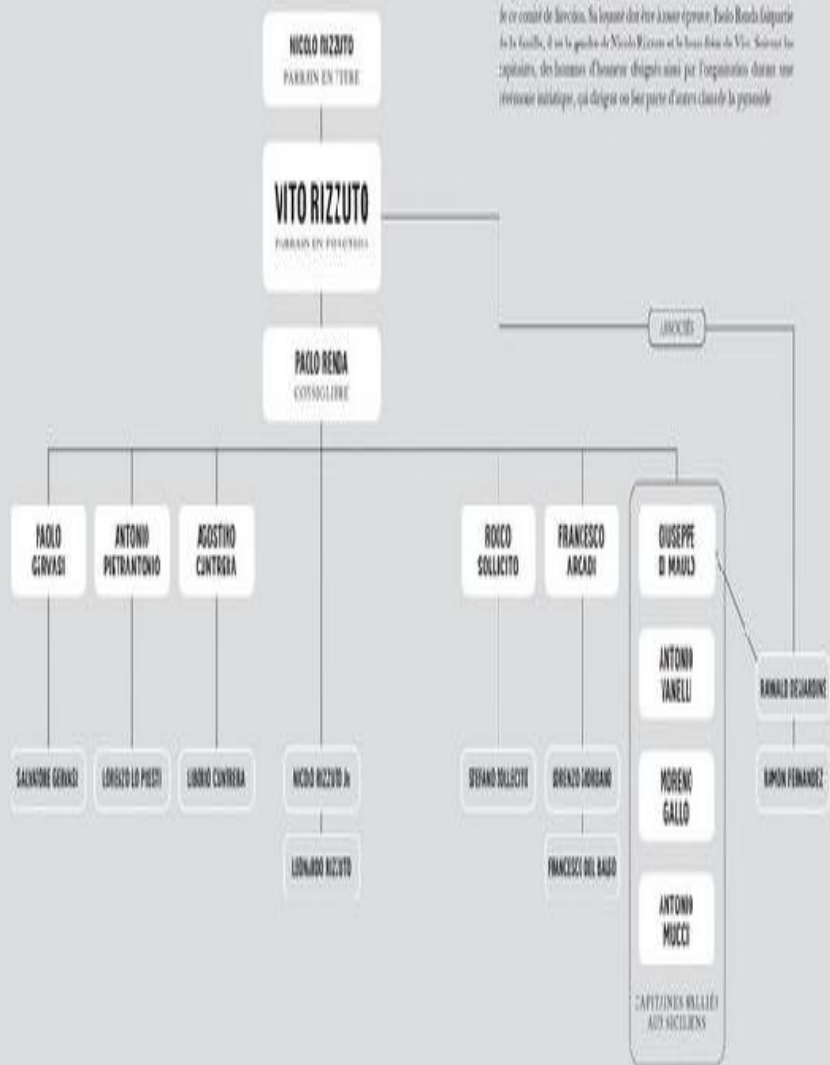
Dans la même colonne, les mariages et leur médiation entre les membres des familles rendent plus clairs les liens de sang. La couleur rose met en évidence les liens entre les personnes et leurs grands-parents.

DIRECTION DE LA MAFIA MONTREALAISE

DÉBUT DES ANNÉES 1900

Cet engagement initiale a conduit sept ans plus tard à la création des principales bases de la direction de la mafia montrealaise au début des années 1900 qui l'on trouvée dans le livre. Les noms inscrits dans la carte blanche sont ceux des capitaines et des hommes d'honneur. Les noms apparaissant dans les zones grises sont ceux de leurs descendants, de ceux solidement pérennés de certains des plus importants associés de clan des Siciliens à l'époque.

La tradition nous veut que l'on Rizzuto ait été le premier à venir, jusqu'à ce que le titre de patron soit offert par le clan Bonanno au profit de son père, Nicolo, l'un de ceux qui occupent le secteur des questions de la loi, c'est son fils qui dirige les opérations. Le système (certaines et hommes d'honneur) en l'autre membre le ce conseil de direction. Sa femme est une femme d'honneur. Paolo Rizzuto dirigeait la famille, il se le guide de Nicolo Rizzuto et la base de la loi. Selon les capitaines, des hommes d'honneur dirigés ainsi par l'organisation durant une immense initiative, qui dirigent en son père d'autre clans de la première



Chapitre 1

Le sommet

Le 18 mars 1999, un passant déambulant dans une rue déserte du Bronx, à New York, aperçoit un corps tomber d'un véhicule en marche et alerte immédiatement les policiers. Dépêchés sur les lieux, les agents constatent que la victime est un homme froidement abattu de trois balles dans la tête. C'est comme si les auteurs du crime avaient voulu faire croire à une transaction de drogue ayant mal tourné, mais les enquêteurs new-yorkais n'étaient pas dupes.

La victime, Gerlando Sciascia, 65 ans, était l'un des lieutenants les plus influents du clan de Joe Bonanno, la plus importante des cinq familles mafieuses de New York. Sciascia est né à Cattolica Eraclea, petit village de Sicile où sont venus au monde tant de membres de la mafia montréalaise. En 1955, à l'âge de 20 ans environ, il avait émigré à Montréal, où il a vécu durant trois années avant de s'établir aux États-Unis, dans la Grosse Pomme. Surnommé « George du Canada » en raison de son bref séjour à Montréal et parce qu'il y avait toujours de la famille et s'y rendait souvent, Sciascia était très proche de Vito Rizzuto. Il aurait, selon de vieux limiers qui ont encore ces connaissances, aidé les Rizzuto, qui venaient du même village sicilien que lui, à renverser le clan dominant calabrais des Violi et à prendre le pouvoir dans la métropole québécoise au tournant des années 1980. Sciascia, qui était fortement impliqué dans le trafic d'héroïne entre les États-Unis et le Canada, a ensuite développé avec les Rizzuto des opérations dans le domaine de la drogue qui ont permis aux deux clans mafieux canadien et américain de faire fortune. Durant les années 1990, il était le lien entre les clans Bonanno et Rizzuto, ce dernier répondant toujours à son homologue américain malgré quelques velléités d'émancipation et signes de contestation, parfois encouragés par Sciascia lui-même.

Mais toute bonne chose ayant une fin, Sciascia commençait à devenir trop puissant au goût du chef du clan Bonanno, Joseph Massino. Le vase a débordé lorsque le Sicilien a insisté auprès de Massino pour que l'un de ses hommes soit éliminé. Cette démarche –

une de trop – s’est retournée contre Sciascia. « George doit partir », dit laconiquement Massino à son beau-frère et bras droit, Salvatore Vitale, durant un mariage au début de l’année 1999.

Le plan prévoyait de convoquer Sciascia à un rendez-vous pour justement régler un problème avec l’individu qu’il souhaitait voir disparaître. Le 18 mars, ce dernier et un autre homme donnent rendez-vous à « George du Canada » dans un restaurant de Manhattan. Les deux hommes l’invitent ensuite à se rendre dans un autre endroit à bord d’un véhicule pour discuter. Une fois dans le Bronx, Sciascia reçoit trois balles dans la tête avant qu’un passant aperçoive son corps choir sur la chaussée.

Après le crime, Massino feint la colère et l’étonnement. Il fait circuler la fausse hypothèse de la transaction de drogue ayant mal tourné et oblige tous les lieutenants et soldats de son organisation à enquêter pour retrouver les possibles auteurs du crime et à assister aux funérailles à New York. Lors de celles-ci, les chefs de la famille Rizzuto ne se déplacent pas et envoient un représentant. Massino se doute que les Siciliens de Montréal sont en colère contre lui et le soupçonnent d’avoir commandé le meurtre. Il dépêche à Montréal son beau-frère, Salvatore Vitale, et un autre sbire pour rassurer les Rizzuto et clamer son innocence. Massino ne veut absolument pas que les mafiosi montréalais croient que l’ordre de tuer Sciascia ait pu venir de lui, de crainte qu’un conflit éclate entre les deux familles. Il n’y aura pas de conflit, mais quelque chose d’irréparable s’est brisé le 18 mars 1999.

Dans les semaines suivantes, l’avion de Salvatore Vitale et de son compagnon se pose à l’aéroport de Dorval, devenu depuis Pierre-Elliott-Trudeau. La mission de Vitale est de convaincre et de prendre le pouls des patrons de la mafia montréalaise, notamment de Vito Rizzuto, qu’il connaît et respecte. Les deux hommes partagent en effet un terrible secret qui n’a pas encore éclaté au grand jour et qui aura des impacts pour les deux clans dans les années à venir. Lorsque les deux hommes sortent de l’aéroport, deux véhicules les attendent. Les visiteurs new-yorkais sont surpris et inquiets de devoir monter chacun séparément dans une voiture. Ils ne sont pas armés et plusieurs mafiosi montréalais sont présents, dont Giuseppe Di Maulo, racontera plus tard Vitale. Di Maulo invite Vitale à prendre place dans son véhicule. Le teint du beau-frère de Joseph Massino devient livide. « Ils vont m’amener, ils vont me tuer et ils vont m’enterrer ici, quelque

part. Je n'ai aucune chance, je suis mort », pense-t-il en avalant sa salive.

Mais la balade en voiture se prolonge et Vitale se détend peu à peu. Di Maulo lui fait faire du tourisme. Il passe et s'arrête devant quelques immeubles de la Petite-Italie, de Saint-Léonard et d'ailleurs à Montréal en annonçant fièrement que ceux-ci leur appartiennent. Il amène finalement le visiteur dans une grande salle située non loin du bar Consenza, quartier général de la mafia rue Jarry, aujourd'hui disparu.

À l'intérieur, une vingtaine d'« hommes d'honneur » de la mafia montréalaise les reçoivent, lui et son compagnon de vol, qui est déjà sur place. Vito Rizzuto est là, son père, Nicolo, également. Les hommes présents prennent un verre et attendent beaucoup de la visite de Vitale. Ils croient que ce dernier leur annoncera le nom du successeur de Gerlando Sciascia. Mais ils seront déçus. Massino n'a pas envoyé Vitale à Montréal pour cette raison, mais pour tenter de rebâtir la relation entre les deux clans au moment où des nuages se profilent à l'horizon. Vitale et son compagnon retournent ensuite à New York. Au moment de faire rapport à son beau-frère, Vitale lui dit avoir constaté que « les gars de Montréal » étaient déçus que personne n'ait été désigné pour succéder à « George du Canada ». Massino aurait peut-être dû mettre le pied dans la porte à ce moment, car lorsqu'il renvoie son bras droit à Montréal, six mois plus tard, le ton a changé. Vitale entre dans la même salle, où se trouvent plus ou moins les mêmes hommes d'honneur que la première fois. Cette fois-ci, il a une démarche officielle à faire et il s'éloigne de quelques pas en compagnie de Vito Rizzuto.

– J'ai des ordres de Joe. Il veut te nommer officiellement à la tête de la cellule montréalaise, lui annonce Vitale sans cacher une certaine fierté.

Calmement, Vito Rizzuto regarde son interlocuteur dans les yeux et répond :

– Non, je n'en veux pas. Par respect pour mon père, tu lui donnes ce titre, pas à moi.

Vitale acquiesce et confirme Nicolo Rizzuto, alors âgé de 75 ans, dans la fonction de parrain de la cellule montréalaise du clan Bonanno. Mais lorsque Salvatore Vitale revient auprès de Massino, il est perplexe. Plus tard, il dira à Lorie McDougall, qui s'est rendu

l'interroger à New York, que c'est seulement en raison du protocole que les mafiosi montréalais ont accepté de le recevoir et qu'il a eu l'impression qu'ils riaient de lui. Pour Vitale, les Rizzuto faisaient déjà ce qu'ils voulaient. Ils n'avaient plus besoin de demander aucune permission à New York et ils étaient maintenant indépendants.

* * *

Au début des années 2000, les Rizzuto sont au sommet de leur puissance. Tandis que durant les années 1990 Hells Angels et Rock Machine – et leurs trafiquants indépendants alliés – se livraient une guerre sans merci ayant fait 160 morts et autant de blessés et attiraient sur eux les projecteurs et les ressources de la police, la mafia montréalaise a su profiter de cette diversion. À l'aube du nouveau millénaire, des policiers hésitent encore à étiqueter Vito Rizzuto comme le parrain de la mafia, préférant encore laisser ce titre à son père, Nicolo. Mais il est clair que sur le terrain, c'est le fils, alors dans la mi-cinquantaine, qui prend les décisions, et le rôle attribué au septuagénaire devient ainsi surtout symbolique. Grand – il mesure plus de 1,80 m –, mince, toujours bien habillé, portant des habits italiens taillés sur mesure, les cheveux lissés vers l'arrière, rasé de près, la démarche assurée, Vito Rizzuto est au faîte de sa puissance et de son influence.

Tous les policiers actifs et retraités le diront : la principale réalisation de Vito Rizzuto dans la communauté criminelle de Montréal et du Québec est d'avoir travaillé main dans la main avec les autres groupes criminels de façon à ce que tout le monde y trouve son compte. Ce gant de velours cachait toutefois une main de fer. Si, la plupart du temps, Rizzuto était un homme de conciliation, les policiers disent qu'il n'aurait pas hésité, en dernier recours, à approuver ou commander lui-même des actes de violence durant son mandat de chef de la mafia ou, en d'autres mots, à exercer son droit de vie ou de mort, même s'il n'a jamais été accusé de meurtre, de complot pour meurtre ou d'autres crimes du genre au Québec et au Canada.

Mais malgré toute la force, la sagesse et les talents de médiateur qu'on lui reconnaît dans le milieu, Vito Rizzuto lui-même doit parfois plier au nom de cet équilibre entre les gangs. Déjà, durant les années 1990, les policiers, en particulier ceux de la GRC et de la Sûreté du Québec, constatent que motards et Italiens financent et

organisent conjointement d'importantes importations de drogue non seulement pour s'entraider, mais aussi pour partager les coûts et les risques en cas d'échec.

Ce partenariat – ou peut-on déjà parler d'alliance ? – devient encore plus prononcé au début des années 2000. Durant la fameuse enquête Printemps 2001 contre les Nomads, chapitre éphémère des Hells Angels composé d'importateurs, de distributeurs et de financiers du groupe de motards, et les Rockers, leur club-école le plus actif durant la guerre des motards, l'agent civil d'infiltration Dany Kane assiste à un événement d'importance. Lui-même membre des Rockers, chauffeur et garde du corps de l'influent Nomad Normand Robitaille, il conduit son patron à une rencontre au restaurant Onyx, le 21 juin 2000. Assis à la même table, on retrouve notamment Vito Rizzuto, un chef de clan de la mafia, un importateur lié aux Italiens et trois membres des Nomads. Dix jours plus tard, les Nomads annoncent qu'il y a eu une entente entre les Hells Angels et les Italiens et que les motards peuvent « ramasser » les trafiquants indépendants de Montréal-Nord et contrôler le secteur LaSalle. En contrepartie, la mafia conserve Saint-Léonard, au nord de la rue Jean-Talon. Durant cette même rencontre, les Nomads claironnent que motards et mafia se sont entendus sur le prix minimum de la cocaïne, soit 50 000 \$ le kilo. C'est dans ce contexte que seront attribués les autres territoires de vente de stupéfiants dans la métropole et que sera confectionnée une carte déposée en preuve durant les premiers super-procès de l'histoire du Québec, ceux de Printemps 2001. Celle-ci indiquera que les motards contrôlent toute l'île de Montréal tandis que la mafia conserve les quartiers de Saint-Léonard, Saint-Michel, Rivière-des-Prairies, Anjou et une partie d'Ahuñtsic.

Les Nomads – et ce fut là le mobile de la guerre des motards – cherchaient à prendre le contrôle de la distribution de la cocaïne au Québec. Des policiers croient que Vito Rizzuto n'a pas eu le choix de faire des concessions pour éviter des conflits avec une organisation qu'il aurait jugée plus forte que la sienne.

Selon un rapport de police citant ce que Dany Kane a raconté à ses policiers contrôleurs, Normand Robitaille lui aurait dit un jour que si les Italiens étaient en guerre contre les Hells Angels, ceux-ci auraient plus de difficulté que face aux Rock Machine, mais qu'ils seraient tout de même plus forts, car ils avaient toute une équipe derrière eux.

Parallèlement à tout ça, la police n'a aucune preuve que Vito

Rizzuto a déjà usé de son influence pour que cesse le bain de sang qui a divisé les motards et trafiquants du Québec et duré huit ans.

Alors que Vito Rizzuto est au faîte de son règne, c'est lui que les policiers vont voir lorsqu'il y a des situations corsées à régler, comme la fois où des inconnus ont déposé une gerbe de fleurs mortuaires – des roses noires – devant la porte de la maison d'un sergent-détective de la police de Montréal, dans le secteur de LaSalle. Une petite note accompagnant les fleurs est lourde de menaces. Le sergent-détective croit que c'est un message que la mafia lui envoie, car il dérange en mettant de la pression sur les criminels du centre-ville. Mario Plante, commandant au Centre opérationnel sud du SPVM, et l'un de ses lieutenants-détectives amorcent alors une enquête pour trouver les auteurs de cet acte d'intimidation sérieux commis contre un membre des forces de l'ordre. Rapidement, ils concluent que le cadeau empoisonné a été envoyé par un fleuriste de la rue Jean-Talon, dans le quartier Saint-Léonard, et lui rendent visite. Le fleuriste leur raconte que l'homme ayant passé la commande a dicté la note que le commerçant lui-même a rédigée et qu'il a payé comptant. Les caméras du commerce ne fonctionnaient pas au moment de la transaction et le fleuriste est incapable de fournir une bonne description du client, ce qui fait sourciller les enquêteurs qui se regardent, incrédules mais peu étonnés. L'enquête est dans une impasse. Les limiers sont certains que les fleurs ont un lien avec les efforts du sergent-détective visé contre la mafia. Dernièrement, un mafioso important a été arrêté. C'est peut-être ça, le mobile. Le commandant Plante et son compagnon décident donc de rencontrer le chef de la mafia pour progresser dans leur enquête ou, minimalement, lui faire comprendre qu'ils ne toléreront pas de telles menaces.

Les deux limiers procèdent de la même façon que tous leurs collègues qui veulent ou voudront rencontrer Vito Rizzuto durant son règne : ils appellent son avocat, M^e Loris Cavaliere. Un rendez-vous est fixé aux bureaux de ce dernier, situés à l'époque à Westmount. Mario Plante se souvient d'une vieille mais luxueuse construction, avec des boiseries et des plafonds élevés. Il se rappelle également une scène digne de la saga des films *Le parrain* : les deux policiers entrent dans le bureau du criminaliste, où des rideaux tirés sur les fenêtres tamisent la lumière du jour et où seule une petite lampe allumée sur un meuble éclaire la pièce sombre, au fond de laquelle se dresse une forme humaine un peu diffuse dans un nuage de fumée : Vito Rizzuto est

assis et grille une cigarette.

Tout le monde se serre la main et se présente. Puis Mario Plante explique les raisons de leur visite. « C'est un acte d'intimidation qui n'a pas sa place et un manque de respect, un geste malicieux qui ne vous honore pas. C'est inacceptable. Si vous voulez vous en prendre à des policiers et si vous n'êtes pas satisfaits de leur travail, il y a des moyens légaux pour le faire. Nous allons continuer notre enquête, et si on trouve les responsables, ils seront arrêtés et accusés », prévient le commandant, bluffant toutefois un peu, sachant pertinemment que les chances de découvrir l'identité de l'expéditeur des fleurs étaient minces. Vito Rizzuto laisse parler l'officier. Quand ce dernier a fini, il demande :

– Est-ce que vous me faites des menaces ?

– Non, ce ne sont pas des menaces, mais pour nous, cette situation est inacceptable et elle n'en restera pas là, répond Mario Plante.

Vito Rizzuto nie que son clan ait quelque chose à voir avec l'événement et se dégage de toute responsabilité. Il affirme que n'importe qui peut avoir décidé d'opter pour le populaire fleuriste de Saint-Léonard, sans toutefois condamner le geste pour autant. Mario Plante ne sent pas que le parrain veut aider les policiers, ni qu'il fera passer un message auprès de ses troupes. Selon le policier aujourd'hui retraité, Rizzuto a accepté de les rencontrer parce qu'ils le lui ont demandé, sans plus. Le conciliabule, qui dure une vingtaine de minutes, n'est pas très chaleureux, mais prend fin de façon cordiale.

Ainsi que les policiers s'y attendent depuis le début, l'enquête ne mène nulle part et l'affaire est classée. Mais, selon des sources, Vito Rizzuto et l'un de ses meilleurs amis, Vincenzo Spagnolo, se seraient rendus chez le fleuriste dans les jours suivants. L'histoire ne dit pas ce qu'ils y ont fait ni si cette visite avait un lien avec les fameuses fleurs noires.

Toujours au tournant des années 2000, les policiers de Montréal apprennent que la mafia a mis un contrat sur la tête d'un bras droit de Jerry Purdy, défunt membre du Gang de l'ouest, que l'on appelle aujourd'hui de façon plus édulcorée « crime organisé traditionnel irlandais ». Selon des informations de certaines sources, la menace provient du bar Consenza, camp de base des Siciliens. L'enquêteur Antonio Iannantuoni, spécialisé dans la lutte contre le crime organisé à l'époque, et son partenaire se rendent alors dans le petit café italien

de façon à faire coïncider leur visite avec la présence sur place de Vito Rizzuto, ce qui n'était pas monnaie courante.

Les deux policiers entrent dans l'établissement bondé et, aussitôt, on pourrait entendre une mouche voler. Ils exhibent leurs plaques et demandent au tenancier s'ils peuvent rencontrer Rizzuto. Le barman tourne son regard et pointe le menton vers une table où le parrain est assis. Ce dernier a bien vu les intrus entrer et il les observe. Il les voit ensuite s'avancer vers lui. Les deux hommes se présentent et s'assoient à sa table.

– Bonjour M. Rizzuto. Nous avons eu une information par le biais d'Info-Crime, commence Iannantuoni.

(Faisons ici une petite pause, car le lecteur notera qu'il serait surprenant que la police ait reçu l'information qui suit par le biais d'une centrale générale d'appels destinée à la population, et comprendra que l'enquêteur était un brin sarcastique.)

– Nous avons appris l'existence d'un complot pour tuer une personne. Nous sommes ici parce que nous voulons seulement nous assurer que ce complot, qu'il soit fondé ou non, ne se concrétisera jamais, poursuit cette fois-ci le policier avec sérieux.

– L'informateur vous dit n'importe quoi. J'ai le dos large. Chaque fois qu'il se passe quelque chose, c'est toujours Vito par-ci, Vito par-là. Je fais mes affaires. Je joue au golf. Je ne fais rien de mal. Tout le monde dit que je suis le chef, mais c'est faux, répond Vito Rizzuto.

Et, comme pour répliquer au sarcasme du policier, il ajoute, sourire en coin :

– Écoutez, je suis prêt à rencontrer la personne qui vous a donné l'information pour la confronter et vérifier ses dires. Je ne lui ferai aucun mal, je vous le garantis.

– Je vais le lui demander et, si cela l'intéresse, je vais vous appeler, répond Iannantuoni du tac au tac.

Les trois hommes s'esclaffent et c'est ainsi que se termine la rencontre, qui aura duré une quinzaine de minutes. Antonio Iannantuoni se souvient que, malgré son flegme affiché, Vito Rizzuto a paru déstabilisé, car peu de gens détenaient cette information. Si complot il y avait et que Vito Rizzuto était la bonne personne à rencontrer, le message des policiers est vraisemblablement passé, car

la cible du complot est toujours vivante aujourd'hui.

En même temps qu'il est tout en haut de la pyramide du crime organisé au Québec et même au Canada, Vito Rizzuto donne les ordres et ne se salit plus les mains. Il travaille pour devenir un homme d'affaires inatteignable.

Jusqu'en 2001, Rizzuto est censé être employé du Complexe funéraire Loreto, façade légitime de la famille, mais son nom n'apparaît pas comme étant lié à cette entreprise. Officiellement, il est vice-président et deuxième actionnaire de Renda Construction, une compagnie appartenant à son beau-frère et qui a construit le salon funéraire Loreto. En 2001, Renda Construction a fait une déclaration annuelle de 21 008 \$ au gouvernement du Québec, de 8 031 \$ l'année suivante et de 34 032 \$ en 2003.

Rizzuto ne déclare pratiquement aucun revenu.

– Il doit payer 8 000 \$ au gouvernement ! Pourtant, il n'a presque rien gagné ! s'insurgeront sa femme, Giovanna, et sa fille, Libertina, quelques années plus tard.

Vito Rizzuto ne possède aucun compte bancaire, aucune carte de crédit et n'a rien à son nom, ni maison ni voiture. Pourtant, il est en train de se bâtir tranquillement une fortune et un empire immobilier. Aidé d'une armée de facilitateurs et de complices en tous genres, il blanchit son argent et est en train d'atteindre un niveau de légitimité qui le rendra bientôt insaisissable.

Autour de la meilleure bouteille, il rencontre des gens dans de bons restaurants ou parle constamment au téléphone. Un jour, il investit dans une mine en Colombie-Britannique ; le lendemain, il achète un terrain en Algérie ; le surlendemain, il veut acquérir un immeuble au centre-ville de Montréal ou vend un restaurant à Saint-Jérôme et, la fin de la semaine, il veut financer à coups de dizaines de millions la construction d'un lien entre la Sicile et la botte italienne, mieux connu sous le nom de « pont de Messine ».

Il projette de s'impliquer dans une entreprise de prêts avec un certain Jonathan Myette, qui sera régulièrement entendu désignant Rizzuto comme « Dad » lors de l'écoute électronique. Il s'implique dans une compagnie torontoise de location de bacs de recyclage et de poubelles avec publicité – Olifas Marketing Group (OMG) –, mais doit se retirer lorsqu'il est impliqué dans une collision au volant d'un

véhicule appartenant à l'entreprise et qu'un important contrat avec la Ville de Montréal est résilié.

Vito Rizzuto ne joue pas seulement à l'arbitre dans le milieu criminel, il le fait également dans les secteurs des affaires et de la construction. L'entrepreneur Lino Zambito témoignera plus tard devant la Commission Charbonneau qu'avant l'arrestation de Rizzuto, en 2004, celui-ci est intervenu pour régler un conflit de 25 millions de dollars entre lui et Tony Accurso. Durant la même période, Rizzuto agira comme médiateur pour rassurer les investisseurs d'un important projet de construction d'appartements de luxe dans le Vieux-Montréal, le 1000 de la Commune. Il placera même son fils aîné, Nicolo, auprès de l'entrepreneur Antonio Magi pour apprendre le métier et surveiller la bonne marche du projet, une décision qu'il regrettera toutefois amèrement quelques années plus tard.

Officiellement, Vito Rizzuto dira qu'il a toujours voulu tenir loin du crime ses trois enfants, Nicolo, Leonardo et Libertina, nés de son union avec Giovanna Cammalleri, qu'il a épousée en 1966, à Toronto, à l'âge de 20 ans. Le premier des enfants du couple, Nicolo, aurait pu suivre les traces du père, croient les policiers, tandis que les deux plus jeunes sont devenus avocats. Autrefois rattachés au bureau de l'ancien avocat Loris Cavaliere, les deux cadets de la famille n'auraient jamais pu exercer réellement la profession de criminaliste. « Pensez-vous qu'ils peuvent pratiquer le droit avec un nom comme Rizzuto ? » aurait déjà déclaré leur père. Effectivement, ce nom n'est probablement pas toujours facile à porter. Un policier se rappelle la fois où Giovanna Cammalleri aurait piqué une sainte colère contre l'un de ses fils, en lui demandant s'il savait ce qu'il représentait et en lui disant qu'il ne pouvait pas faire comme tout le monde et agir comme un *paesano* (paysan).

Ce n'est peut-être plus une tradition aussi respectée dans la mafia d'aujourd'hui mais, dans la famille Rizzuto et les autres familles mafieuses siciliennes établies, les mariages étaient souvent « arrangés » dans le but de renforcer la loyauté et l'omerta, la loi du silence. Ces mariages ne veulent toutefois pas dire qu'il n'y a pas de sentiments. Par contre, ces unions viennent avec leurs hauts et leurs bas, « pour le meilleur et pour le pire » comme le disent tous les célébrants. Un enquêteur se souvient d'un soir où la femme du parrain appelle ce dernier et lui reproche ses agissements en lui disant qu'il en profite car il sait qu'elle ne pourra jamais le laisser.

Dans toutes les conversations entre Vito Rizzuto et les membres de sa famille, les policiers entendent rarement le parrain lever le ton. Il demeure habituellement calme, sauf à quelques reprises. Un enquêteur retraité se souvient d'un appel en particulier durant lequel le parrain sermonne un proche en lui disant qu'il n'en peut plus de lui sauver la mise et que si cela continue, il va l'appeler Monsieur Faillite.

Une autre fois, l'un de ses fils l'appelle pour lui annoncer qu'il a refusé 750 000 \$ pour un appartement du 1000 de la Commune qui était à vendre pour 788 000 \$.

– Quoi ? s'exclame Vito Rizzuto.

– Oui, mais papa, c'était 38 000 \$ de moins ! bafouille le fils.

– Mais qu'est-ce qui cloche avec toi ? Tu aurais eu 750 000 \$, tu les aurais mis sur la rue et cela t'aurait rapporté 100 000 \$ en deux semaines, peste le parrain.

Ce dernier ne s'implique pas que dans les situations qui concernent sa famille, il règle également des problèmes ou suit ce qui se passe dans d'autres familles de la communauté italienne de Montréal, selon ce que les policiers croient avoir constaté.

Un soir de décembre 2001, alors que le Canadien de Montréal affronte le Wild du Minnesota au Centre Bell, Lorie McDougall se rend dans un resto-bar du centre-ville pour y observer Vito Rizzuto, qui doit rencontrer l'un de ses intermédiaires les plus actifs pour ses investissements, Hakim Hammoudi. L'Algérien d'origine, qui aurait accès à des princes arabes, habite en France, mais vient régulièrement à Montréal pour y rencontrer le parrain. Pour avoir l'air d'un touriste américain, le policier traîne une liasse de dollars US. Il amorce, autour d'une bière, une longue conversation en anglais avec le barman, question de se fondre entre le mur et la peinture. Soudain, une demi-douzaine d'hommes vêtus de complets noirs entrent dans l'établissement et balaient la salle du regard. Puis, Rizzuto pénètre à son tour, tiré lui aussi à quatre épingles, et va rejoindre dans le fond de la pièce Hammoudi, qui est déjà attablé. Les deux hommes discutent pendant que l'un des sbires du parrain remarque McDougall et vient s'asseoir près de lui, fronçant les sourcils et le dévisageant d'un œil inquisiteur.

– Qui es-tu ? lance brusquement le gorille.

– Est-ce que j'ai fait quelque chose ? demande le policier fleur.

– Non, mais on connaît tout le monde ici, sauf toi. On veut savoir qui tu es, ordonne le matamore.

– Je ne viens pas d'ici, je suis Américain, explique McDougall, aussitôt appuyé par un hochement de tête et un signe de la main rassurant du barman à l'attention du malabar, pour signifier à ce dernier qu'il n'avait rien à craindre du client.

Après quelques minutes, Hammoudi quitte le restaurant, puis un jeune homme dans la vingtaine entre à son tour, la tête basse. Un des hommes de Rizzuto lui fait un signe l'invitant à se rendre à l'arrière de l'établissement, derrière un mur. Le parrain quitte alors sa table et rejoint le jeune homme. Lorie McDougall n'entend pas distinctement les paroles, mais il constate que Vito Rizzuto parle fort et gronde visiblement le jeune homme, qui sort ensuite du resto-bar, la mine déconfite.

Les policiers n'ont jamais su la teneur de la conversation, mais durant leurs enquêtes, ils ont souvent entendu dire que Rizzuto et son père réglaient des problèmes dans des familles italiennes. Certains vont même plus loin, affirmant qu'une partie de l'économie de la communauté italienne de Montréal et plusieurs de ses commerces et entreprises appartiendraient en réalité aux Rizzuto encore aujourd'hui et qu'ils ont à leur tête des prête-noms et des propriétaires qui font un bon salaire et mènent la belle vie, mais qui verseraient une bonne part de leurs profits à la famille ou à ses proches.

– Comment ça va, les confirmations, les baptêmes, les mariages ? Est-ce que ça rentre ? demandera Vito Rizzuto au responsable d'une salle de réception comme si celle-ci lui appartenait.

– Oui, ça va être une bonne année, répond le gérant de la salle.

– Bien. La prochaine fois que je t'appelle, j'aimerais que le gars des autos soit avec toi, j'aimerais lui parler, rétorque Rizzuto.

Durant leurs enquêtes, les policiers observent Vito Rizzuto jouer au golf en compagnie de gens d'affaires influents ou d'entrepreneurs de la communauté italienne. Ils l'entendent également parler à certains d'entre eux ou le voient en rencontrer.

Ce qui est vrai pour le parrain l'est également pour les membres de sa garde rapprochée. Les policiers entendent aussi des proches du parrain appeler chez des compagnies et être reconnus de façon spontanée par les réceptionnistes. Ces proches parlent à des gens

d'affaires et des propriétaires d'entreprises qui les traitent comme si c'était eux les véritables patrons, tels ce poissonnier ou cet entrepreneur en construction qui demande à Paolo Renda, *consigliere* (conseiller) du clan Rizzuto, s'il peut abattre un mur pour agrandir son commerce ou si la terre est suffisamment dégelée pour commencer à creuser.

C'est sans compter les fois où les policiers ont vu le vieux parrain, Nicolo Rizzuto, coiffé de son fameux feutre, sortir du Consenza et se rendre dans des commerces voisins pour répondre à un appel téléphonique ou encore pour dire à un employé : « Compose-moi tel numéro. »

Pas de doute, à l'aube des années 2000, la mainmise du clan Rizzuto à Montréal est à son zénith. Mais tout ce qui monte redescend.

Chapitre 2

Le parrain globe-trotteur

Vito Rizzuto ne le sait pas, mais il est depuis quelques mois l'ennemi numéro un de la police canadienne. Après quelques années de vaches maigres au cours desquelles l'argent s'est fait plus rare, Ottawa a décidé d'ouvrir les vannes pour permettre à la GRC de mettre hors d'état de nuire le parrain de la mafia montréalaise, qui est également, pour plusieurs policiers, le chef de la mafia de tout le pays.

En septembre 2001, les enquêteurs de l'Unité mixte d'enquête contre le crime organisé (UMECO) de la Division C de la GRC déclenchent le projet Cicéron, au cours duquel ils accumuleront le maximum de renseignements sur Rizzuto et sa garde rapprochée pour exploiter les meilleures failles qui permettront de l'arrêter, de l'accuser et de le faire condamner.

Au début du millénaire, les policiers sont pratiquement « aveugles » en ce sens que mis à part Vito, son père et ses fils, ils ne connaissent à peu près pas les principaux acteurs de la mafia montréalaise. Ils ont toutefois indentifié le bar Consenza, situé dans un petit centre commercial de la rue Jarry, près du boulevard Viau dans l'arrondissement de Saint-Léonard, comme le quartier général des mafiosi. L'un de leurs premiers réflexes est donc d'installer une caméra sur un poteau de rue qui pointe vers la porte du café, de façon à filmer et connaître les véhicules et individus qui s'y rendent. Ils installent également une caméra au bout de la rue Antoine-Berthelet, petite artère tranquille et hermétique du secteur cossu de Bois-de-Saraguay. Hermétique, car le patriarche Nicolo, son fils Vito, le beau-frère de ce dernier Paolo Renda et d'autres sympathisants de la famille vivent côte à côte sur l'allée surnommée à une certaine époque la « rue de la mafia ». Les limiers mettent également tous les téléphones des Rizzuto et de leurs proches sur écoute.

Alors que le projet Cicéron commence, Vito Rizzuto n'est plus l'homme des années 1980, celui que les policiers ont réussi à arrêter et à accuser dans de vastes complots d'importation de drogue. Il a

maintenant davantage les mains dans l'argent que dans les stupéfiants. Les enquêteurs de la GRC en ont eu un avant-goût durant une audacieuse enquête nommée « Compote », au cours de laquelle ils ont créé de toutes pièces un faux bureau de change au centre-ville de Montréal. Des mafiosi, et même des avocats, sont tombés dans le piège en faisant transiter et blanchir, par ce cheval de Troie, des millions de dollars provenant du trafic de la drogue. Un jour, l'un des avocats impliqués a appelé Vito Rizzuto une quinzaine de fois sur ses différents téléphones pour obtenir une approbation du parrain, mais ce dernier n'a jamais répondu. « Allez, Vito, réponds ! » devaient s'impatisser les enquêteurs qui écoutaient sur les lignes. Mais le parrain était trop occupé à jouer au golf ou à faire autre chose. Des policiers croient que s'il avait répondu, il aurait pu être arrêté et accusé, et qu'il n'y aurait peut-être jamais eu d'enquête Colisée.

C'est ainsi, en effet, qu'un an après le déclenchement de sa phase de renseignement, la GRC appellera l'importante enquête qu'elle lance pour terrasser, espère-t-elle, le parrain et son clan. Et puis, sait-on jamais, « Colisée » est un nom que pourront facilement saisir les carabiniers italiens et qui pourrait les inciter à une certaine collaboration, eux qui sont également engagés dans une lutte sans merci contre leur mafia. Celle-ci a en effet des liens avec celle du Canada, et l'inverse est aussi vrai.

Compte tenu de l'observation et de l'écoute réalisées dans la dernière année, la GRC, qui a créé récemment une escouade de lutte contre le recyclage des produits de la criminalité, décide que c'est sur le terrain de sa fortune qu'elle abattra Vito Rizzuto. Les patrons de l'UMECO créent une demi-douzaine de cellules d'enquêteurs, désignées par le chiffre 8000, qui s'attaqueront chacune à une branche différente de la famille sicilienne ou à un volet des opérations de la mafia en particulier. Lorie McDougall est du nombre, dans la Cellule 8001.

La phase de renseignement de Cicéron permettra aux policiers de constater plusieurs choses sur Vito Rizzuto, dont deux en particulier. Premièrement : le parrain est un passionné de golf, il joue presque tous les jours de la semaine et il en profite certainement pour faire « d'une balle deux coups » et parler affaires avec ses compagnons de *foursome* du moment. Deuxièmement : il aime beaucoup les voyages, surtout dans le Sud. Et c'est encore mieux lorsque le parrain peut concilier golf, affaires et soleil.

En février 2002, les enquêteurs apprennent de l'écoute que Vito Rizzuto et sa femme s'apprentent à effectuer un voyage d'une dizaine de jours à Acapulco, au Mexique. Les responsables de la grande enquête qui débute perçoivent déjà que Rizzuto est le genre d'homme à vouloir tenir ses rencontres ou ses conversations les plus importantes à l'extérieur de Montréal, loin des regards trop perçants et des oreilles indiscrètes, et ils décident d'envoyer Lorie McDougall et son collègue Christian Dubois suivre le parrain sur les plages mexicaines. C'est l'un des premiers voyages de filature de Rizzuto, sinon le premier, que les enquêteurs de la GRC effectuent dans le cadre de l'enquête Colisée, et leur préparation n'est pas encore au point. Tout de même, McDougall et Dubois arrivent à Acapulco quelques jours avant leur cible et, avec l'aide de l'agent de liaison de la GRC basé à Mexico, établissent contact avec les autorités locales. Ils demandent aussi l'assistance d'un groupe de filature de la police nationale mexicaine cantonnée dans la capitale du pays, une équipe de confiance recommandée par les Américains et qui a déjà mené des opérations avec eux dans le passé. La raison est simple : les policiers montréalais craignent que Vito Rizzuto soit avisé de leur présence, car ils redoutent la corruption. Ils ont raison de se méfier.

Après avoir rencontré les fileurs mexicains dans un restaurant la veille de l'arrivée prévue du parrain et de sa femme, McDougall et Dubois retournent à leur hôtel, le Bolero, rue principale à Acapulco, à bord d'un VUS loué. C'est la pénombre. « L'Anglais », qui conduit, fait un demi-tour devant l'hôtel pour entrer dans le stationnement lorsqu'il entend une sirène. Il regarde dans son rétroviseur et aperçoit derrière lui une voiture de police, gyrophare allumé. McDougall et Dubois se regardent, dubitatifs. McDougall s'arrête, coupe le moteur et attend. Le policier mexicain sort de sa voiture et s'approche.

– Vous n'avez pas vu que c'était interdit d'effectuer un demi-tour ici ? dit l'agent dans un anglais approximatif.

Les deux policiers de la GRC se tournent vers l'endroit indiqué par le patrouilleur et ne comprennent pas immédiatement. À force de scruter l'endroit en plissant les yeux dans le soleil couchant, ils aperçoivent difficilement une petite pancarte blanche haute d'à peine 60 centimètres appuyée sur un arbre, qui repose directement dans le gazon et qui interdit le demi-tour.

– D'où arrivez-vous ? demande maintenant le policier.

- Du restaurant, répond machinalement McDougall.
- Vous avez bu ? renchérit le patrouilleur mexicain.
- Un verre de vin, répond le policier montréalais.
- Ah ! Il faudrait venir avec moi à l'hôpital pour une prise de sang, annonce l'autre.

McDougall n'aime pas la direction que prend l'affaire et s'obstine. Le patrouilleur lui demande de s'identifier, mais le policier de la GRC refuse avec vigueur de crainte que leur présence en sol mexicain soit éventée et que la filature du parrain qui se prépare soit compromise. McDougall demande alors au patrouilleur d'appeler son superviseur. Quelques minutes plus tard, trois voitures de la police mexicaine arrivent en renfort. Des badauds de plus en plus nombreux s'attroupent pour ne rien manquer de la scène. McDougall et Dubois sentent la tension augmenter lorsqu'ils voient arriver vers eux un grand monsieur dans un uniforme de police propre et bien ajusté. Le nouveau venu est le superviseur tant attendu. Il s'approche de McDougall et l'invite à discuter à l'écart. Le Canadien dit que son compagnon et lui sont deux policiers de la GRC en vacances. Il a beau justifier sa manœuvre de conduite, le superviseur défend son patrouilleur.

– Ici, c'est tolérance zéro pour l'alcool, insiste l'officier sans avoir de preuve d'un tel délit.

Voyant que son interlocuteur demeure de marbre, McDougall lui demande s'il y a moyen de régler ça.

– Si tu paies un souper à mon chef, ça peut s'arranger, dit le Mexicain à l'enquêteur fédéral, abasourdi.

Un peu hésitant, celui-ci demande combien ça coûte, en plongeant la main dans une poche de son bermuda.

– Non, ne fais pas ça ! ordonne le policier mexicain d'un geste des mains.

– Combien as-tu dans tes poches ? demande-t-il.

– Euh, environ 200 dollars américains, rétorque McDougall.

– Bon, alors tu vas prendre tes 200 dollars, on va se serrer la pince et en même temps, tu vas les glisser dans ma main, dit l'officier.

McDougall s'exécute. Tous les témoins n'y voient que du feu. Le

superviseur donne alors une petite tape dans le dos de son homologue montréalais et tous, badauds et policiers, disparaissent aussi vite qu'ils étaient arrivés. Les deux policiers de la GRC restent seuls, pantois et soulagés, mais en colère. Dubois – un costaud – fulmine, les veines de son cou prêtes à éclater, décrira McDougall. Mais une bonne nuit de sommeil leur permettra de décompresser.

Le lendemain matin, 15 février, l'équipe de filature de Mexico et les deux enquêteurs de la GRC sont en place dans une aire de restauration de l'aéroport d'Acapulco. Ils remarquent près d'eux, seul à une table, un gaillard baraqué aux cheveux gris. L'homme soulève l'intérêt des policiers, car il est, comme eux, un touriste parmi la multitude de Mexicains et d'autres voyageurs latino-américains. Mais l'attention des enquêteurs montréalais se porte rapidement ailleurs. Vito Rizzuto fait son apparition en compagnie de son beau-frère Paolo Renda. Ils sont suivis de leurs femmes, Giovanna Cammalleri et Maria Rizzuto, la sœur de Vito. L'individu aux cheveux gris, que les policiers ont repéré auparavant, se lève et se dirige vers Rizzuto. Les deux hommes se font l'accolade, s'embrassent et sortent ensemble de l'aéroport pendant que Renda et les deux femmes se dirigent vers le carrousel à bagages.

Ouvrons ici une parenthèse. Lorsqu'ils suivront Vito Rizzuto durant ses voyages pendant l'enquête Colisée, les policiers remarqueront que le parrain semble parfois vouloir régler ses affaires importantes dès le début de son séjour pour pouvoir ensuite profiter, l'esprit tranquille, du terrain de golf, du soleil, de la plage et de ses petits-enfants, pas nécessairement dans cet ordre. C'est ce qui semble se passer en ce 15 février 2002 à l'aéroport d'Acapulco. Les fileurs voient Rizzuto discuter au téléphone, accompagné de l'homme aux cheveux gris. S'éloignant de ce dernier à un certain moment, le parrain marche de long en large, le téléphone à l'oreille, durant plusieurs minutes avant de raccrocher. Les policiers n'ont jamais su à qui Rizzuto parlait ni quelle était la teneur de la conversation, car l'appareil n'avait pas encore été mis sur écoute malgré des demandes pressantes en ce sens. Mais ils croient qu'elle était importante et se demandent même si Rizzuto ne s'est pas rendu au Mexique, entre autres choses, pour tenir cette discussion téléphonique. Ils se questionnent aussi sur ce qui aurait pu arriver si elle avait pu être écoutée.

En revanche, les limiers montréalais, qui, rappelons-le, ne connaissaient pas encore sur le bout de leurs doigts les noms

apparaissant sur les organigrammes de la mafia montréalaise, découvriront assez rapidement l'identité de l'homme aux cheveux gris grâce au contrat de location de la Jeep qu'il conduisait : il s'agissait de Moreno Gallo. Condamné pour avoir tué, durant les années 1970 à Montréal, un trafiquant de drogue auquel il reprochait d'avoir vendu des stupéfiants à sa sœur, le Calabrais est devenu, au fil des ans, l'un des membres les plus influents du crime organisé traditionnel italien de Montréal. Certains policiers considéraient même Gallo, dont la famille possède une populaire boulangerie dans la Petite-Italie, comme un parrain potentiel. Lui aussi, faut-il croire, car c'est peut-être ce qui lui coûtera la vie onze ans plus tard. Nous y reviendrons.

Pour l'heure, le parrain et sa suite s'installent au 12^e étage d'un immeuble d'appartements situé près de l'hôtel où séjournent les policiers. Ceux-ci les observent avec des jumelles. Les premiers jours, Rizzuto balance ses bois et ses fers sur les terrains de golf ou profite du soleil avec sa femme sur la plage ou sur le patio de leur appartement. Soulevé et tenu par son vigoureux compagnon, Lorie McDougall doit réaliser des acrobaties, juché tant bien que mal sur un parapet, pour parvenir à photographier le parrain et sa femme prenant un bain de soleil. Le soir venu, la filature de Vito Rizzuto conduit les policiers dans un bar populaire de la rue principale d'Acapulco.

L'un des établissements les plus fréquentés par les touristes de la station balnéaire mexicaine à cette époque est construit en forme de galion. Chaque soir est un événement en soi. Les serveurs et serveuses sont déguisés en pirates et lorsque la chanson thème de l'établissement se fait entendre, ils sautent sur les tables pour effectuer une danse chorégraphique. Le jour de leur arrivée, les policiers constatent que Moreno Gallo est comme un poisson dans l'eau dans le bar bondé, où on parle beaucoup français. Tout le monde le connaît et il semble connaître tout le monde. Dans la grande salle aux mille feux, sous les rythmes assourdissants que crachent les puissants haut-parleurs, dans l'ambiance enfumée et l'odeur de parfum et malgré la foule compacte de femmes et d'hommes ayant revêtu leurs plus beaux atours, Gallo passe d'un groupe à un autre, serrant les mains des clients ou les saluant.

Dans le stationnement et ceux des établissements voisins sont garées plusieurs motos arborant des plaques d'immatriculation du Québec. L'une d'elles est enregistrée au nom d'un *hang around* (soldat) des Hells Angels et encore aujourd'hui, du moins jusqu'à tout

récemment, membre de l'un de leurs clubs sympathisants. Le même soir, cet homme est vu discutant avec Gallo dans un salon VIP, au 2^e étage. Les policiers apprendront plus tard que dans la mafia montréalaise, Gallo, dont le quartier général est le bar de danseuses Solid Gold, boulevard Saint-Laurent, est celui qui arbitre les conflits entre mafiosi et motards.

Durant la semaine, le Calabrais prend un verre avec Vito Rizzuto et d'autres individus liés au crime organisé montréalais. Un soir, sur la rue principale, parmi cette faune d'individus louches affichant des boucles de ceinture et des vêtements aux couleurs des Hells Angels, un homme fait une apparition publique inattendue, alors qu'on aurait plutôt cru qu'il se serait barricadé à double tour dans un endroit secret : couvert de bijoux, André Chouinard approche, chevauchant sa Harley-Davidson flambant neuve. Ce dernier est un importateur de cocaïne et est membre de la section des Nomads des Hells Angels, pour le compte desquels il agirait également comme financier. Chouinard, 43 ans, recherché depuis près d'un an, est accusé dans la foulée de l'enquête Printemps 2001, par laquelle l'Équipe régionale mixte (ERM), chapeautée par la Sûreté du Québec, a démantelé son groupe et celui des Rockers en mars 2001. Il sera arrêté deux mois et demi plus tard et sera ensuite condamné à 20 ans de pénitencier pour gangstérisme, complot pour meurtre, importation de cocaïne et trafic de stupéfiants.

Lors d'une autre soirée animée survient alors un curieux événement. Pendant que McDougall et Dubois sont assis à une table et observent discrètement leurs cibles en buvant une bière sous le couvert de deux amis célibataires en vacances, ils sont abordés par deux jolies femmes dans la trentaine. La conversation s'engage. La blonde et la brune, d'origine russe, racontent notamment qu'elles travaillent sur un bateau de 30 mètres qui fait escale à Acapulco et qu'elles sont en congé pour quelques jours. Les policiers, eux, s'inventent une vie et ne révèlent évidemment pas leur véritable travail. Après une bonne heure et demie de discussion, l'attention de McDougall et de Dubois bifurque ailleurs durant quelques secondes. Le temps de se retourner vers leurs interlocutrices, celles-ci ont disparu. Les deux policiers rentrent à l'hôtel, un peu étonnés que les femmes soient parties si vite sans leur dire au revoir. Le lendemain matin, marchant près des appartements de l'hôtel, Lorie McDougall donne un coup de coude à son compagnon, l'arrêtant net. Il pointe un doigt vers

un balcon où leurs deux compagnes de la veille prennent un bain de soleil. À quelques chaises longues d'elles, Vito Rizzuto et sa femme font de même. Encore aujourd'hui, Lorie McDougall se demande si les Russes étaient de mèche avec le parrain et si son collègue et lui ont été « brûlés ». Déformation professionnelle ou simple coïncidence ? Paranoïa policière ou doutes avérés ? L'ex-policier ne le saura jamais.

Une dizaine de jours s'écoulent, monotones. Les enquêteurs commencent à trouver le temps long. Vito Rizzuto joue au golf quotidiennement, va à la plage, se baigne dans la piscine et mange au restaurant ; bref, il ressemble davantage à un vacancier ordinaire qu'à un parrain de la mafia. La configuration des lieux et une planification incomplète font en sorte qu'il est difficile pour les policiers fileurs d'approcher l'appartement loué par le chef mafieux sans se faire repérer. « On échappe des choses, c'est certain », pense Lorie McDougall.

L'adrénaline revient soudain lorsque le policier apprend que Vito Rizzuto a réservé un vol d'avion intérieur pour Mexico. Selon des informations, le parrain doit rencontrer dans la capitale mexicaine un ou des individus dont l'identité est alors inconnue. Les enquêteurs achètent rapidement des billets sur un autre vol et, après une expérience éprouvante à bord d'un avion d'une compagnie locale, ils arrivent les premiers à l'aéroport de Mexico. L'avion transportant le chef de la mafia doit bientôt atterrir et les policiers remarquent un homme tenant une pancarte sur laquelle le nom de Vito Rizzuto a été écrit à la main. Les enquêteurs ne le perdent pas de vue. Au bout d'un certain moment, le parrain, apercevant la pancarte, se dirige vers son hôte, qui le conduit un peu plus loin auprès de deux autres individus. L'un d'eux est Juan Ramon Fernandez, alias Joe Bravo. Né en Espagne, expert en arts martiaux, il est alors l'un des principaux adjoints de Rizzuto et son lieutenant à Toronto.

Fernandez, qui a déjà été condamné pour l'homicide involontaire de sa petite amie, qu'il a tuée d'un seul coup de poing à la gorge, est alors considéré par la police comme un importateur de cocaïne. Il est venu rejoindre son patron en voyageant sous un faux nom. Rizzuto et Fernandez partent ensemble peu après et louent des chambres dans un luxueux hôtel à quelques centaines de dollars la nuit, dans la capitale mexicaine. Le parrain dîne avec Fernandez et un autre homme en soirée puis revient à Acapulco le lendemain.

Les policiers n'ont pas su la teneur des conversations entre Rizzuto

et ses acolytes à Mexico. Mais depuis au moins six mois, les enquêteurs de la GRC soupçonnent Juan Ramon Fernandez de comploter l'importation de 1000 kilogrammes de cocaïne au Canada. Les policiers enquêtant sur ce complot croient même qu'ils auraient pu compromettre et accuser Vito Rizzuto avant même le début de l'enquête Colisée si le projet s'était concrétisé et si la drogue avait été saisie. Mais cela ne s'est pas produit. Comme Gallo, Fernandez sera assassiné en 2013. Comme Gallo, des policiers n'excluent pas que ce soit en raison d'un manque de loyauté envers Rizzuto pendant que ce dernier était incarcéré. Fernandez a été éliminé en Italie. Une autre théorie veut qu'il ait été tué parce qu'il était arrivé dans un pays étranger avec ses gros sabots, sans respecter les territoires d'autrui.

Le séjour de Rizzuto au Mexique prend fin sans conduire les policiers de l'UMECO sur des pistes sérieuses, les laissant sur leur appétit. Mais les enquêteurs ont observé et appris. Ils seront mieux préparés et joueront aux échecs avec deux ou trois coups d'avance la prochaine fois. Celle-ci arrive en janvier 2003. Vito Rizzuto a coutume de s'envoler vers le Sud après les Fêtes avec sa femme, sa famille ou des proches. Cette fois-ci, il opte pour un voyage de golf de dix jours en République dominicaine. Sept amis ou membres de sa garde rapprochée l'accompagnent. Parmi eux, son beau-frère et *consigliere* Paolo Renda, son homme de confiance Vincenzo Spagnolo et les « hommes d'honneur » Giuseppe Di Maulo, Antonio Vanelli et Francesco Arcadi. Les huit mafiosi séjournent au luxueux complexe hôtelier Casa de Campo, à La Romana. Mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'ils sont attendus de pied ferme. Depuis trois jours, en effet, Mike Roussy, un sergent de la GRC un peu sévère mais efficace, patron de la Cellule 8002, prépare le terrain en compagnie de collègues. Il a demandé l'assistance de la police dominicaine en expliquant à ses chefs qui est Vito Rizzuto. Les fileurs sont déjà en place. Les téléphones des suspects, y compris ceux de leurs chambres, sont sur écoute. Les policiers sont à l'affût de chacune de leurs conversations.

Le soir du 9 janvier, Rizzuto discute avec son chambreur. À un certain moment, les traducteurs, qui écoutent la conversation, tendent l'oreille pour bien entendre un nom prononcé et le reproduire adéquatement dans leur transcription. Les enquêteurs sursautent ensuite en la lisant : il est question de Paolo Gervasi.

Le 19 avril 2000, Paolo Gervasi voit son fils Salvatore revenir tout heureux à la somptueuse maison familiale, rue Valéry à Saint-Léonard. L'homme de 32 ans conduit en effet sa Porsche 1993 pour la première fois de la saison après l'avoir entreposée tout l'hiver dans un garage de la rue Cannes. Il repart ensuite en coup de vent au volant de son bolide. Son père le salue-t-il en lui disant d'être prudent ? Une chose est sûre : le sexagénaire ne se doute pas qu'il le voit vivant pour la dernière fois.

Le lendemain soir, un résident de la rue Belmont communique avec les policiers après avoir remarqué la présence d'une Porsche qui semble avoir été abandonnée sur cette artère. Les premiers patrouilleurs dépêchés sur les lieux examinent le véhicule et ouvrent le coffre arrière. Salvatore Gervasi y gît, tué de plusieurs projectiles à la tête qui a été recouverte d'un sac de plastique par le ou les assassins.

La police annonce le drame à son père, qui se rue sur la scène et identifie formellement son fils. En pleurs, Paolo Gervasi raconte aux enquêteurs de la police de Montréal que Salvatore travaillait au Castel Tina, un club de danseuses nues lui appartenant, situé à l'angle du boulevard Viau et de la rue Jean-Talon. Il dit que c'est son fils qui ferme normalement l'établissement, mais que la nuit dernière, des employés l'ont appelé au petit matin pour qu'il vienne le faire puisque Salvatore ne s'est jamais présenté au bar. À 5 h du matin, il a signalé sa disparition. Il dit ignorer si son fils avait reçu des menaces.

Paolo Gervasi n'est pas le dernier venu au sein de la mafia montréalaise. Il possède plusieurs bars, dont son quartier général, le Castel Tina, ainsi nommé en hommage à un des membres de sa famille. Il est impliqué dans le prêt usuraire, le blanchiment et les paris sportifs. La police le soupçonne aussi de faire dans la cocaïne. Gervasi n'a toutefois qu'un seul antécédent criminel, une affaire de vol datant de 1977 pour laquelle il a été condamné à une probation de six mois. Durant les années 1980, il a aussi été arrêté pour avoir pris part à une partie de cartes au Consenza, mais il n'a pas été accusé. Gervasi père est très proche des familles Di Maulo et Cotroni et des autres membres du clan calabrais de la mafia, rallié aux Siciliens. Il parle d'égal à égal avec eux et a accès directement à leurs chefs. Mais il se trouve à concurrencer certains d'entre eux : il dérange, et son fils encore davantage.

Mesurant 1,6 m et pesant plus de 100 kg, Salvatore Gervasi,

surnommé « Junior », était reconnu dans les milieux criminels et policiers pour ne pas faire dans la dentelle lorsque venait le temps de collecter des dettes. Mais surtout, il avait des amis qui dérangeaient et portaient fièrement des vestes de cuir affichant le nom du club de motards auquel ils appartenaient, les Rock Machine. Les principaux membres des ennemis jurés des Hells Angels fréquentaient le Castel Tina et Salvatore Gervasi leur aurait fourni de la cocaïne, malgré les esclandres de certains membres influents de la mafia et les protestations musclées de Maurice « Mom » Boucher, chef des Nomads, impliqués dans une guerre sanglante pour le monopole de la distribution de cocaïne à Montréal et au Québec. La mafia avait signé une entente à ce sujet avec les Hells Angels et elle devait la respecter. Il semble que Gervasi fils ait été avisé à plusieurs reprises de cesser son commerce avec les Rock Machine, la première fois par Vito Rizzuto lui-même. Mais Salvatore Gervasi se croit intouchable. Son père aussi aurait été prévenu plusieurs fois. Le parrain de la mafia se serait même déplacé au Castel Tina pour lui parler. « Oui, oui, je vais discuter avec mon fils », aurait dit Paolo. Mais rien ne change. Jusqu'au 19 avril 2000.

Ce jour funèbre obsède Paolo Gervasi, qui se lance alors dans une croisade frénétique pour retrouver les meurtriers de son fils et le venger. L'enquête policière avance à pas de tortue ; des rumeurs veulent que Salvatore ait été tué dans un lave-auto du secteur industriel de Saint-Léonard avant que sa Porsche contenant son corps soit déplacée rue Belmont. Les enquêteurs isolent bien quelques indices, mais personne n'est arrêté. Paolo Gervasi frappe à plusieurs portes, rencontre des gens, questionne et bouscule. Il embauche des détectives privés et d'anciens policiers. Il aurait même demandé des autorisations en Italie et à New York pour obtenir le droit de vengeance. L'histoire ne dit pas s'il l'a obtenu.

Peu de temps après la mort de son fils, on sonne à sa porte. Gervasi ouvre et se trouve face à face avec un homme qui pointe un pistolet sous son nez. L'intrus appuie sur la détente, mais l'arme s'enraye. Le suspect prend ses jambes à son cou, poursuivi par Gervasi, qui finit par abandonner, à bout de souffle.

Le 14 août 2000, quatre mois après le meurtre de Salvatore, Paolo Gervasi sort de sa voiture pour se rendre à la banque, angle Viau et Jean-Talon. Soudain, deux individus surgissent de nulle part et tirent plusieurs fois sur lui, l'atteignant au ventre. Les coups de feu font

sursauter des ambulanciers d'Urgences-santé garés devant un Tim Hortons tout près. Ils abandonnent leurs cafés et foncent vers la victime. Leur arrivée providentielle sauve la vie du mafioso. Son heure n'était pas encore venue.

La police de Montréal dépêche alors deux enquêteurs chez Paolo Gervasi pour s'enquérir de la situation. Celui-ci raconte alors aux policiers Antonio Iannantuoni et son partenaire Tonino Bianco que la police ignore l'existence d'autres tentatives de meurtre contre lui, une bonne demi-douzaine en tout, pour lesquelles il n'a jamais appelé les policiers. La voix brisée, le sexagénaire dit avec émotion aux enquêteurs que la mort de son fils est très difficile pour lui et sa femme, qu'ils ont perdu un « gros morceau » dans leur vie. Lorsque les policiers lui parlent de l'embauche de détectives privés et d'autorisations supposément obtenues, lui permettant de se venger, Gervasi répond simplement :

– J'ai fait mes devoirs.

Les sergents-détectives Iannantuoni et Bianco mettent fin à l'entretien, peu rassurés. L'avenir leur donnera raison, car la campagne de Paolo Gervasi n'est pas terminée.

En 2001, un certain Christian Deschênes est arrêté pour avoir comploté l'enlèvement de Francesco Arcadi, considéré par la police non seulement comme un lieutenant de Vito Rizzuto, mais aussi comme le patron de « l'équipe de bras » du parrain. Deschênes n'est pas né de la dernière pluie. C'est lui qui, le 18 novembre 1992, devait recevoir, au bout de la piste d'atterrissage de Casey près de La Tuque, en Haute-Mauricie, les 4000 kilos de cocaïne que le pilote mercenaire Raymond Boulanger avait transportés à bord d'un Convair depuis la Colombie. Mais le dénouement de cette affaire retentissante ne s'est pas passé comme prévu et les deux hommes ont été arrêtés et condamnés à de lourdes peines. Deschênes était en libération conditionnelle lorsqu'il a fomenté l'enlèvement d'Arcadi, qu'il voulait, semble-t-il, mettre dans une cage. Deschênes était très proche de Paolo Gervasi, qu'il aimait, a-t-on dit, comme un père.

Si ce complot d'enlèvement est lié à la vengeance de Gervasi, tout porte à croire que le clan adverse réplique en février 2002 lorsqu'une bombe est découverte sous un VUS utilisé par le cabaretier dans le stationnement du petit centre commercial où se trouve le café Consenza. Il semble que Gervasi, ou l'un de ses proches, ait fait des

emplettes dans un commerce voisin et que, lorsqu'il est revenu vers le véhicule, il ait fait l'inquiétante découverte et alerté le 911.

Toujours habité par la peine et la rage dans la foulée de sa lutte contre les Siciliens, Gervasi fait raser le Castel Tina, que la police considérait comme l'un des lieux fréquentés par Vito Rizzuto.

Il rend même visite au patriarche Nicolo Rizzuto, dans son antre de la rue Jarry.

– Va-t'en ! Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Va-t'en ! Prends l'avion et quitte le pays, prévient le vieux parrain, serrant les dents et accompagnant Gervasi jusqu'à la porte.

Cela semble le dernier avertissement. Comme Icare, qui cherchait la vérité et s'est trop approché du Soleil, Gervasi finira vraisemblablement par se brûler.

* * *

Ceci nous ramène à la fameuse conversation du 9 janvier 2003 dans une chambre d'hôtel de la République dominicaine entre Vito Rizzuto et un de ses lieutenants. Les deux hommes se demandent pourquoi le ou les tireurs, qui ont atteint Gervasi le jour où celui-ci se rendait à la banque, l'ont visé au ventre et non à la tête. Ils parlent également de la première tentative, lorsque l'arme s'est enrayée.

Ils se rappellent le passage de Paolo Gervasi au Consenza et le conseil ultime du vieux parrain lui suggérant de quitter le pays.

– On a un problème, Vito, dit l'autre. C'est comme une couleuvre qui monte sur ma jambe, ajoute-t-il.

Dans la chambre, la télévision joue en sourdine. Soudain, un présentateur de nouvelles annonce une importante razzia du FBI contre la famille Bonanno de New York. Le nom de son chef, Joseph Massino, figure sur le tableau de chasse. Des bandits ont visiblement retourné leur veste. Vito Rizzuto et son interlocuteur peinent à étouffer leur stupéfaction et leurs inquiétudes.

– *Bastardo ! Les salauds !* lance le parrain de la mafia montréalaise.

Il appréhende peut-être déjà que la tempête soufflera aussi au nord.

Chapitre 3

Les fantômes du passé

Vito Rizzuto se doute qu'il se forme aux États-Unis un ouragan qui pourrait l'emporter. Les premiers nuages noirs arrivent de New York.

Lorsque les mafiosi new-yorkais ont un message important à livrer à leurs homologues de Montréal – et vice-versa –, ils n'utilisent pas le téléphone ou tout autre moyen qui pourrait laisser des traces ou être intercepté. Ils montent plutôt à bord d'une voiture et font sept heures de route pour que le message soit fait directement, de bouche à oreille. Un matin, un membre du clan Gambino – l'une des cinq familles mafieuses de « la ville qui ne dort jamais » – traverse la frontière et rencontre Vito Rizzuto dans un restaurant de Longueuil appartenant à un Sicilien. Rizzuto va très rarement, sinon jamais, sur la rive sud de Montréal. L'heure serait donc grave. La police, qui observe la scène, croit que c'est lors de cette rencontre inhabituelle que, pour la première fois, le parrain de la mafia apprend que son passé pourrait le rattraper et le terrasser.

« Il y a des nuits où il faut que je me saoule pour dormir », aurait déjà déclaré Vito Rizzuto, vraisemblablement habité par des images refoulées depuis des décennies.

Le soir du 5 mai 1981, trois capitaines de la mafia new-yorkaise sont convoqués à un rendez-vous dans le restaurant d'un club social du quartier Brooklyn. Les trois hommes, Alphonse « Sonny Red » Indelicato, Dominick « Big Trin » Trinchera et Philip Giaccone, dont le surnom de « Philly Lucky » perdra bientôt tout son sens, sont à couteaux tirés avec les chefs du clan Bonanno. Ceux-ci sont représentés par un autre de leurs capitaines, Joseph Massino, qui a invité ses trois homologues à cette réunion pour régler leurs différends. Les trois invités ne sont pas armés, comme c'est la règle pour ce genre de rencontre. Mais la tension est telle que les trois mafiosi ont demandé à leurs hommes de main d'être armés et de les attendre dans leur quartier général, au cas où les choses dégénéreraient.

Arrivés au lieu de rendez-vous, Indelicato, Trinchera et Giaccone sont escortés par Gerlando Sciascia – « George du Canada » –, qui les conduit jusqu'à la salle où Massino et d'autres hommes les attendent. Les participants sont assis autour d'une table, la discussion commence lorsque Sciascia lisse ses cheveux avec sa main. C'est le signal : des portes de placard s'ouvrent soudainement et des hommes armés en bondissent en criant : « C'est un hold-up ! » Débute alors un carnage. Trinchera et Giaccone sont mortellement touchés tandis qu'Indelicato tente de fuir. Mais il est atteint à son tour de plusieurs balles. L'affaire, qui s'est réglée en quelques secondes, est reconstituée dans le film *Donnie Brasco*, dans lequel l'acteur Johnny Depp personnifie l'agent double de la police Joe Pistone.

Une vingtaine de jours plus tard, des enfants jouant sur un terrain vague de la rue Ruby, dans le quartier Ozone Park au sud-ouest du Queens, aperçoivent un bout de pied ou de main sortant de la terre et alertent leurs parents. Les policiers new-yorkais se déplacent et le terrain vague devient rapidement le lieu d'une grande animation. Les enquêteurs se transforment en archéologues et exhument le corps d'un homme portant encore une montre Cartier dont l'heure s'est arrêtée à 5 h 58, le 7 mai. C'est Alphonse Indelicato.

* * *

Pendant longtemps, un enquêteur de la GRC, autodidacte et passionné de la mafia, avait en sa possession une vieille photo sur laquelle on voit quatre individus sortant d'un motel de New York et qui s'apprêtent à prendre place dans une voiture, le matin du 6 mai 1981, au lendemain des meurtres des trois capitaines du clan Bonanno. L'enquêteur montréalais était un pionnier des échanges entre la police d'ici et les enquêteurs du Federal Bureau of Investigation (FBI) qui avaient croqué la scène. Il en avait demandé une copie à ses confrères américains, car il la trouvait typique. Depuis, elle trônait, empoussiérée, dans son bureau. Sur le cliché figurent Gerlando Sciascia, un certain Giovanni Ligammari et Joseph Massino. Au centre, un quatrième individu tenant quelque chose qui ressemble à un étui dans son dos et grillant une cigarette : c'est Vito Rizzuto. Mais pour l'heure, peu de gens s'intéressent à cette photo. Il faudra plus de 22 ans à la police pour en comprendre le contexte et en saisir toute l'importance.

C'est au début des années 2000 que le FBI parvient à percer le clan Bonanno à New York. Après quelques tentatives infructueuses, les enquêteurs fédéraux de « l'équipe 10 » décident d'attaquer la famille mafieuse sous l'angle de l'argent. Ils sont inspirés par deux enquêteurs, comptables de formation : Kimberly McCaffrey, aussi petite et menue que redoutable, et Jeffrey Sallet. Ce dernier veut tellement conserver toutes ses facultés durant l'enquête qu'il refusera même une bière lorsque McDougall lui en offrira une, des années plus tard, lors d'un séjour à New York. Il acceptera toutefois que « l'Anglais » lui offre un cirage de chaussures près des bureaux du FBI !

Mais, en attendant, McCaffrey, Sallet et leurs collègues du FBI ciblent un certain Frank Coppa, comptable du clan Bonanno mais aussi son maillon faible. Les policiers parviennent à le coincer et menacent de l'accuser et de l'envoyer à l'ombre pour longtemps à moins qu'il collabore, ce qu'il accepte. Des micros et des caméras sont installés et les téléphones sont branchés dans le bureau du comptable sur Mulberry Street, où il y a beaucoup de va-et-vient et où se tiennent des conversations compromettantes. La police travaille durant au moins un an avec Coppa avant qu'on découvre le pot aux roses et que les chefs du clan apprennent qu'ils ont été trahis par leur homme. Trop tard : le ver est dans la pomme. C'est à ce moment qu'entrent en scène les enquêteurs de la GRC affectés à la phase de renseignement de l'enquête Cicéron.

Au printemps 2002, au moment où la grande enquête sur la mafia montréalaise ne s'appelle pas encore Colisée, Pierre Camiré, le patron de Lorie McDougall, dépêche ce dernier et d'autres de ses collègues à New York pour permettre à la police canadienne d'en apprendre davantage sur les liens entre le clan Rizzuto et les familles américaines, étoffer la preuve contre le clan Rizzuto et accroître la collaboration entre la GRC et le FBI.

L'idée de la GRC d'en savoir plus sur les liens unissant les clans montréalais et new-yorkais vient du fait qu'en juillet 1991, plusieurs capitaines du clan Bonanno sont venus dans la métropole québécoise pour annoncer à leurs amis canadiens que Joseph Massino venait d'être nommé à la tête de la famille new-yorkaise en remplacement de Philip « Rusty » Rastelli, décédé un mois plus tôt. L'un des capitaines du clan Bonanno, Frank Lino, fait partie de la délégation new-yorkaise qui assiste notamment à une partie de baseball entre les Expos et les Mets au Stade olympique. Ceux-ci balayeront leur série de quatre

matches contre « Nos Amours », qui connaissent une mauvaise saison cette année-là. Les mafiosi new-yorkais seraient notamment venus admirer la prestation du lanceur des Mets John Franco, qui leur aurait procuré les billets et qui a lancé avec succès deux matches en relègue dans cette série. Après l'une des parties, les membres du clan Bonanno se seraient même arrêtés dans le vestiaire de l'équipe visiteuse pour les saluer, lui et certains de ses coéquipiers avec lesquels ils auraient ensuite profité de la vie nocturne montréalaise en compagnie de membres du clan Rizzuto.

Le guide des mafiosi new-yorkais durant leur séjour à Montréal est Giuseppe Lo Presti. Originaire de Cattolica Eraclea, en Sicile, Lo Presti, qui était alors considéré comme l'un des capitaines de la mafia montréalaise par la police, est un très grand ami de Vito Rizzuto et il s'est même acheté une résidence à deux pas de la sienne, rue Antoine-Berthelet, qui méritait alors pleinement son nom de « rue de la mafia ». Lo Presti n'a pas de dossier criminel, mais durant les années 1980, il a été accusé en compagnie de Gerlando Sciascia et d'autres individus, dont Gene Gotti, le frère de John, l'ancien parrain du clan Gambino. Il s'agissait d'une affaire de 50 kg d'héroïne liée au démantèlement de la filière de la *Pizza Connection* par laquelle la drogue était trafiquée entre Montréal et New York et écoulée dans des pizzerias. Lo Presti et Sciascia ont toutefois été acquittés dans cette affaire.

En avril 1992, Lo Presti, 44 ans, sera convoqué à un rendez-vous avec des inconnus dans le stationnement d'un bar de Montréal. Il les connaît visiblement bien puisqu'il montera à bord de leur voiture. Dans les heures suivantes, son corps, emballé dans une pellicule plastique et recouvert d'une bâche, sera retrouvé dans un fossé, près d'une voie ferrée, dans le quartier Rivière-des-Prairies. Encore aujourd'hui, le mobile du crime demeure inconnu, mais la principale hypothèse retenue veut que les responsables du clan Bonanno aient intimé l'ordre à la famille Rizzuto d'éliminer Lo Presti. Malgré tous les forts sentiments que Vito Rizzuto éprouvait envers son ami, le partenariat s'est poursuivi entre les Siciliens de Montréal et le clan dominant de la mafia new-yorkaise après l'élimination de Lo Presti. Mais c'est peut-être à ce moment que sont apparues les premières fissures, jusqu'à ce que les ponts soient rompus, huit ans plus tard.

Revenons à Lorie McDougall et à ses collègues de la GRC qui se rendent à New York et commencent à établir des liens avec leurs homologues du FBI. D'emblée, policiers canadiens et américains ne s'entendent pas sur l'importance du clan Rizzuto. Le FBI le considère comme une cellule satellite de la mafia new-yorkaise, subordonnée à Gerlando Sciascia, et comme le bras canadien de la maison mère des Bonanno. De leur côté, les enquêteurs de la GRC préviennent leurs homologues américains que le patron de la mafia montréalaise est autonome et indépendant, qu'il est beaucoup plus puissant qu'ils le croient, qu'il a des intérêts et des tentacules partout à travers le monde et que son clan est même plus important et mieux structuré que les familles de New York. Après quelques mois d'échanges entre la GRC et le FBI, Lorie McDougall juge que la police canadienne en donne plus qu'elle n'en reçoit, même si la collaboration est tout de même excellente avec les enquêteurs américains, dont leur interlocuteur principal, l'agent spécial Jeffrey Sallet.

Les policiers de la GRC savent en effet que leurs collègues américains sont sur un gros coup visant à démanteler le clan Bonanno, mais ceux-ci ne veulent rien leur dire. Ce que les Américains cachent et que les enquêteurs de la GRC ignorent, c'est que dans l'importante enquête qu'il mène, le FBI a non seulement l'intention de démanteler la famille mafieuse new-yorkaise, mais également d'attraper dans son filet le chef de la mafia canadienne pour le rôle qu'il a joué dans les meurtres des trois capitaines commis à New York en 1981. La collaboration du comptable Frank Coppa a en effet permis aux policiers de relancer cette vieille affaire et de resserrer leur étau autour de Salvatore Vitale.

Surnommé « Good Looking Sal », Vitale est le beau-frère de Joe Massino et le numéro 2 du clan Bonanno. Mais, surtout, il était l'un des tireurs dans la salle de réception de Brooklyn, le 5 mai 1981. Au tournant des années 2000, les relations s'étiolaient tranquillement entre lui et Massino, qui commence à lui faire de moins en moins confiance et à lui retirer quelques mandats. La coupe débordera lorsque Massino chuchotera à l'oreille de l'un de ses sbires : « N'oublie pas mon beau-frère », signifiant par là que Vitale devait disparaître. Mais l'histoire prendra une autre tournure pour Massino et son beau-frère.

Après la rafle de janvier 2003 à New York, qui sidère Vito Rizzuto et l'un de ses lieutenants, scotchés à la télévision de leur chambre d'hôtel en République dominicaine, Salvatore Vitale, Joe Massino et le

capitaine qui s'est rendu à Montréal en juillet 1991, Frank Lino, collaboreront avec la justice américaine. Motivés par le récent *Racketeer Influenced and Corrupt Organizations Act* (la loi RICO) et le fait que toute information importante confessée réduira d'autant la durée de leur peine, les trois hommes raconteront en détail le carnage de mai 1981.

* * *

Ils répéteront les détails de la tuerie en 2008 lorsqu'à la suite de longues tractations, le FBI permettra à la GRC de rencontrer ses trois délateurs à New York. Nous avons choisi de raconter ici leur témoignage pour que le lecteur puisse mieux saisir le comportement de Rizzuto après son séjour en République dominicaine, au début de 2003.

En 2008, Massino, Vitale et Lino sont détenus dans des pénitenciers différents pour leur propre protection. Leur déplacement se fait sous haute sécurité, dans le plus grand secret, et les policiers canadiens qui sont accompagnés des procureurs affectés au dossier Colisée ne peuvent en rencontrer qu'un par jour. Lorie McDougall, qui est de la délégation canadienne, se souvient que les policiers américains sont allés les prendre à leur hôtel et les ont fait monter à bord d'un gros VUS noir équipé de rideaux fermés, pour assurer la clandestinité du lieu de l'interrogatoire. Après un trajet d'une demi-heure, les Canadiens se rendent compte que cela fait trois fois qu'ils entendent le même marteau-pilon s'acharner sur le bitume new-yorkais. Ils se regardent, avec un sourire narquois.

– Bon, OK, les gars, arrêtez de faire le tour du bloc, lance McDougall au chauffeur.

– On n'a pas le choix, dit un policier américain en souriant, comme pour saluer la perspicacité de l'enquêteur de la GRC et de ses collègues.

Après un déplacement peu apprécié par un procureur un tantinet claustrophobe et qui leur a paru une éternité, les Canadiens sont conduits, sous bonne escorte, au sous-sol d'une bâtisse, dans une pièce bien éclairée au plafond bas.

Durant trois jours, après le même rituel, ils rencontrent un à un les trois délateurs. Seul un des policiers du FBI qui les accompagnent a le

droit de prendre des notes. Et seuls deux policiers de la GRC, dont McDougall, peuvent s'entretenir avec les témoins repentis et se trouver dans la même pièce qu'eux, mais pas les procureurs, également pour des raisons de sécurité.

Frank Lino n'a pas beaucoup d'informations pertinentes sur Rizzuto et son clan à offrir aux visiteurs. Toutefois, il leur raconte que lorsqu'il est venu à Montréal avec la délégation du clan Bonnano pour annoncer que Massino était leur nouveau chef et assister à une partie des Expos tel que décrit plus haut, lui et ses acolytes ont été amenés dans une salle de réception où étaient réunis une vingtaine d'hommes d'honneur locaux, dont Vito Rizzuto. Il dit que leur guide, Giuseppe Lo Presti, lui a alors présenté l'un d'eux comme étant Alfonso Gagliano. Pour en être bien certains, les policiers montréalais exhibent à Lino une série de photos et celui-ci identifie formellement Gagliano. Au début des années 1990, Alfonso Gagliano était le député de la circonscription de Saint-Léonard. Il est ensuite devenu ministre des Travaux publics dans le gouvernement libéral de Jean Chrétien. Mais, au début des années 2000, il a été éclaboussé par le scandale des commandites et a été nommé ambassadeur au Danemark.

Ce témoignage de Frank Lino sur la rencontre qu'il dit avoir eue avec Gagliano à Montréal au début des années 1990 sera révélé pour la première fois en 2004 dans le *New York Daily News* et a eu l'effet d'une bombe tant au Québec qu'au Canada.

Lorsque l'affaire a éclaté, Alfonso Gagliano a nié avoir été présent à cette rencontre et connaître les individus avec lesquels Lino prétend l'avoir vu. Il a également affirmé, relevé téléphonique à l'appui, qu'il était à l'extérieur du pays lors de la rencontre alléguée. Toutefois, l'auteur de l'article du *New York Daily News* situait la réunion des hommes d'honneur de la mafia montréalaise en avril 1992 alors que Lino a affirmé aux enquêteurs de la GRC que celle-ci a plutôt eu lieu en 1991. En septembre 2018, nous avons appelé M. Gagliano pour lui faire part de ces différences dans les versions.

« Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais assisté à une telle réunion. Jamais personne ne m'a présenté à ces gens-là. Je ne sais pas qui est M. Frank Lino. Il y a tellement de choses qui ont été dites sur moi, je peux vous le dire, je peux vous le répéter, je ne sais pas qui sont ces gens. Je ne les ai jamais rencontrés. Que ce soit en 1991 ou en 1992, l'année pour moi, ça ne change rien, ça ne veut rien dire, ça n'a jamais existé », a déclaré l'ancien ministre, maintenant vigneron de métier.

Revenons au témoignage des délateurs. Massino, lui, est plutôt froid avec les enquêteurs montréalais. Il sait peut-être qu'il n'a pas grand-chose à gagner en leur en disant trop. Il n'a que de bons mots pour Vito Rizzuto, qui était, selon lui, toujours avenant et offrait un bon service en cas de besoin. Il confirme toutefois que le parrain de la mafia montréalaise est devenu plus froid après le meurtre de son ami Gerlando Sciascia, en 1999.

Salvatore Vitale est plus loquace. C'est lors de cette rencontre avec les policiers et procureurs montréalais qu'il raconte ses deux visites à Montréal, après l'assassinat de Sciascia. C'est au cours de ces deux voyages qu'il a cru mourir et qu'il a rencontré les hommes d'honneur de la mafia montréalaise et ressenti leur colère (ces deux moments sont décrits dans le chapitre 1).

Vitale confirme que c'est Massino qui a commandé l'élimination de Gerlando Sciascia, car il trouvait que ce dernier commençait à prendre trop de place. Son beau-frère a demandé à ce que le crime ait l'apparence d'un règlement de comptes du milieu de la drogue. Vitale ajoute que le chef du clan Bonanno se doutait très bien que le meurtre de Sciascia provoquerait la colère du clan Rizzuto. Il explique que lorsqu'il est revenu auprès de son beau-frère pour lui annoncer que Vito Rizzuto ne voulait pas du titre de parrain et qu'il fallait l'offrir à son père, Massino n'était pas content, mais qu'il se satisferait de cette réponse si cela pouvait permettre de calmer les esprits et d'arranger les choses. Puis, Vitale donne une information qui est peut-être une réponse à une question que policiers et observateurs se sont longtemps posée sur le moment où la rupture a été complète entre les clans Rizzuto et Bonanno : il dit qu'après le meurtre de Sciascia, les Rizzuto ont cessé d'envoyer des enveloppes d'argent à la famille Bonanno, ce qui laisse croire que c'est à ce moment précis que les Montréalais ont unilatéralement déclaré leur indépendance et volé de leurs propres ailes.

Vitale affirme que Sciascia n'est pas le seul ami de Vito Rizzuto dont Massino a ordonné l'élimination : Giuseppe Lo Presti également, car le chef du clan Bonanno le soupçonnait de consommer de la drogue et trouvait qu'il ne le respectait plus. « Big Joe doit partir », avait dit Massino à Vitale. Seulement quatre mots. Ce fut assez pour que son second comprenne le message. Joseph Massino avait ordonné que le travail soit fait par le clan de Vito Rizzuto, grand ami de Lo Presti. La commande a été passée, mais le temps a filé sans que rien se

produise. Vitale a fait pression sur Sciascia pour qu'il reparle aux Rizzuto et que le contrat soit rempli. « Je n'ai pas de nouvelles, mais c'est certain que ce sera fait », a répondu Sciascia, qui tempérait et cherchait visiblement à gagner du temps.

Lo Presti a finalement été tué le 29 avril 1992 d'une façon que le milieu considère comme « propre ». Encore aujourd'hui, les policiers ne savent pas qui a tué « Big Joe ». Des sources ont parlé, des noms ont été évoqués, mais une tonne de soupçons ne valent pas une once de preuve. La police croit toutefois que le clan Rizzuto a obéi à la commande de New York, ce qui démontre, selon Lorie McDougall, qu'au début de 1992 le clan montréalais était encore le vassal de son homologue new-yorkais.

Enfin, lors de sa rencontre avec les enquêteurs montréalais, Vitale leur raconte en détail le jour fatidique du 5 mai 1981. Il expose que les chefs du clan Bonanno de l'époque ont demandé l'aide de leurs cousins de Montréal pour éliminer les trois capitaines rebelles. Massino aurait appelé Nicolo Rizzuto, qui aurait alors envoyé deux hommes : son fils Vito et un autre, dont l'identité demeure inconnue encore aujourd'hui. Vitale affirme que Vito Rizzuto n'était pas connu du clan dominant de New York à cette époque. Toutefois, il semble que le FBI le considérait déjà comme un soldat de Gerlando Sciascia, qui faisait le lien entre les familles montréalaise et new-yorkaise. Selon Lorie McDougall, le fait que le clan Bonanno ait fait appel aux Rizzuto démontre que ceux-ci avaient déjà pris le pouvoir dans la métropole québécoise en 1981.

Toujours est-il que Vitale raconte que lui, un autre tueur du clan Bonanno, Vito Rizzuto et l'autre envoyé montréalais ont simulé le traquenard dans l'après-midi du 5 mai pour ne rien laisser au hasard. Ils avaient prévu où leurs cibles seraient assises. Vitale, qui a été dans l'armée, prévoit d'utiliser un pistolet mitrailleur appelé « Tommy Gun ». Mais durant l'exercice, il tire accidentellement une salve qui n'atteint personne. C'était toutefois suffisant pour qu'il renonce à utiliser une arme à la détente aussi sensible et opte pour une autre.

Lorsque les trois capitaines se sont présentés au rendez-vous, Sciascia et Massino les ont reçus. Les quatre tireurs, dont Vito Rizzuto, étaient cachés dans des placards. Sciascia a passé la main dans ses cheveux. On connaît la suite.

Le lendemain, un agent du FBI a photographié le noyau dur de cet

attentat, Vito Rizzuto, Gerlando Sciascia, Joe Massino et un autre individu sortant d'un motel de la région de New York. Cette fameuse photo était un morceau du casse-tête qu'a fini par compléter la police fédérale américaine vingt ans plus tard. Mais, encore aujourd'hui, un mystère demeure : qui était le quatrième tireur, le Montréalais qui a accompagné Vito Rizzuto ? Le nom d'Emanuele Ragusa, trafiquant sicilien dont la fille a épousé Nick Rizzuto Junior au milieu des années 1990, a déjà été mentionné dans des articles et des livres. Ragusa est décédé en mai 2018 et a peut-être emporté le secret avec lui. Lors de sa rencontre avec les policiers canadiens, Vitale dit ne pas se souvenir du nom du quatrième tireur ; il se rappelle toutefois qu'il lui manquait un lobe d'oreille.

Les confidences des trois délateurs et la poursuite de l'enquête mèneront, en 2004, les policiers du FBI dans le même terrain vague d'Ozone Park, où le corps d'Alphonse Indelicato a été découvert 23 ans plus tôt. Des fouilles, plus poussées cette fois-ci, leur permettront de trouver, enterrés au même endroit, les ossements des deux autres victimes de la tuerie, Dominick Trinchera et Phillip Giaccone.

Mais en ce 9 janvier 2003, dans sa chambre d'hôtel, Vito Rizzuto sent que les fantômes des trois capitaines rebelles du clan Bonanno pourraient revenir le hanter. Alors que les enquêteurs canadiens sont à ses trousses, il craint surtout la fureur de la justice américaine.

Chapitre 4

En exil chez Fidel

« *Coudonc*, y a-t-il quelqu'un qui a vu et entendu Vito depuis quelques jours ? » se demandent les policiers de la Cellule 8001 de l'enquête Colisée. « On ne le voit plus, on ne l'entend plus ! »

Nous sommes à la fin mars 2003. Le chef de la mafia montréalaise est revenu dans la métropole après son séjour en République dominicaine. Il a brassé ses affaires comme d'habitude, les enquêteurs de l'UMECO ont continué à l'espionner, mais, visiblement, quelque chose leur a échappé. Depuis quelques jours, en effet, Vito Rizzuto est introuvable ainsi que sa femme, Giovanna, que les policiers ont l'habitude d'entendre converser avec son mari plusieurs fois quotidiennement. La GRC reste ainsi quelques jours dans le noir lorsqu'une information lui parvient : Rizzuto et son épouse sont subrepticement partis vers Cuba sur un vol d'Air Transat, un jour de fin de semaine. Les enquêteurs se perdent en conjectures et se questionnent sur l'urgence d'un tel voyage. Ils sont bien conscients que le FBI à New York a frappé un grand coup contre la mafia locale deux mois plus tôt et qu'il est question de mafiosi qui se sont mis à table, mais leurs collègues américains ne les ont pas encore mis dans le secret des dieux. Visiblement, Vito Rizzuto en sait plus qu'eux.

Ce n'est pas un hasard s'il choisit Cuba : si jamais les États-Unis voulaient l'arrêter et l'accuser pour les meurtres des trois capitaines du clan Bonanno commis il y a 22 ans, il n'y a pas de traité d'extradition entre le géant américain et le gouvernement communiste de Fidel Castro, qui se livrent une guerre froide depuis le débarquement raté de la baie des Cochons en 1961. La police comprend donc que Rizzuto est parti à Cuba pour y trouver refuge. Mais ce qu'elle ignore, tout comme le parrain d'ailleurs, c'est combien de temps il entend y rester. La meilleure façon de le savoir, c'est de le suivre là-bas.

Mais le temps presse. Il faut d'abord que la GRC « contrôle » à Cuba la cible principale de sa grande enquête Colisée. Vito Rizzuto,

surnommé « A-1 » dans les documents policiers, est là-bas depuis quelques jours déjà. Les enquêteurs de Montréal communiquent avec leur agent de liaison à Miami, qui contacte à son tour les autorités cubaines. Celles-ci ont déjà travaillé avec les enquêteurs de la GRC et ont beaucoup de respect pour le corps policier et le Canada, un des premiers pays à avoir reconnu l'indépendance de Cuba et son gouvernement. Elles mettent alors toutes leurs ressources au service des enquêteurs canadiens. Quelques heures à peine après l'appel à l'aide de la GRC, Rizzuto et sa femme font déjà l'objet d'une filature par la police cubaine à La Havane. La machine est en marche. Pour des raisons évidentes, nous ne pouvons révéler toutes les techniques d'enquête utilisées par les autorités cubaines, mais le lecteur en aura une bonne idée sachant qu'à Cuba tout le monde travaille pour le gouvernement. Nous y reviendrons un peu plus loin.

La GRC envoie rapidement des enquêteurs à Cuba et Lorie McDougall est encore de la partie. Mais il faut un visa pour entrer au pays de Fidel Castro, une démarche qui prend normalement quelques semaines.

« Procure-toi un visa et entre à Cuba. Tu ne passeras pas aux douanes, on va te ramasser à l'aéroport », dit à McDougall l'agent de liaison de la GRC à Miami. Lors d'une escale à Cancún, au Mexique, le sergent McDougall se présente à un comptoir de l'aéroport et tend un billet de 20 \$ US à un employé en demandant un visa cubain. Ce dernier ne dit rien, saisit le billet qu'il met aussitôt dans ses poches et tamponne un document qu'il remet à l'enquêteur en lui souhaitant un bon voyage à Cuba. Lorsque Lorie McDougall arrive à l'aéroport de La Havane, il est attendu par l'agent de liaison et deux policiers cubains. Il est ensuite conduit dans un hôtel de La Havane où on lui fait un premier compte rendu de la situation.

Vito Rizzuto et sa femme ne sont restés que quelques jours dans la capitale cubaine et sont déjà partis dans la ville balnéaire de Varadero. Durant son séjour à La Havane, Rizzuto a joué au golf, mangé au restaurant et fait un peu de tourisme avec sa femme. Toujours à la recherche de projets dans lesquels il pourrait investir, il n'a pas perdu de temps : il a rencontré à La Havane un homme d'affaires d'origine italienne vivant à Cuba. Le couple Rizzuto a également visité quelques villas autour de la capitale en vue d'une location avant de changer d'idée et de mettre le cap sur l'hôtel Melia Las Americas, un rare complexe qui, à l'époque, possédait un terrain

de golf jouxtant l'hôtel gratuit pour ses clients.

Dès l'arrivée de Rizzuto à Varadero, le téléphone de sa chambre d'hôtel est mis sur écoute par la police cubaine. Ce sera le cas également pour ses téléphones portables. Vito Rizzuto joue tous les jours au golf et les Cubains songent même à placer un micro dans son kart, mais le parrain est méfiant et choisit lui-même son véhicule.

Quiconque adresse la parole à Vito Rizzuto ou est vu en sa compagnie, même s'il ne le connaît pas, est l'objet d'une enquête des autorités cubaines. Elles examinent les photocopies des passeports exigées de tous les voyageurs à leur arrivée dans le pays, établissent l'identité des personnes qui ont approché le parrain et remettent ensuite les informations à la GRC. Les Cubains sont même en mesure de remonter dans le temps pour retrouver l'historique des voyages à Cuba de tous les interlocuteurs du parrain. La chambre du parrain et celles des proches qui viendront le rejoindre seront fouillées. C'est ainsi que les autorités sauront que Rizzuto possède un petit côté philosophe lorsqu'elles trouveront quelques mots rédigés de sa main et destinés à sa fille, Libertina : « Ce sont les petits problèmes que vous avez et que vous résolvez qui vous donnent la satisfaction et la force de résoudre les grands problèmes », écrit le parrain dans une note qui trahit, sinon un vague à l'âme et une certaine mélancolie, du moins des inquiétudes et le mal du pays.

Dans la tête des policiers cubains, tous ceux qui entourent Rizzuto sont également des cibles. Ces policiers ont été entraînés par le redoutable KGB, le service de renseignement de l'ancienne Union soviétique. Ils savent tout ce que le chef de la mafia fait dans sa journée, y compris comment est apprêté le riz qui accompagne son poulet au repas du soir et quel cocktail il sirote oisivement sur la plage. Vito Rizzuto est surveillé 24 heures sur 24. En pleine nuit, la filature cubaine, qui se fond littéralement dans le décor et dont font visiblement partie les employés de l'hôtel, le photographie en train de fumer une cigarette sur le balcon de sa chambre d'hôtel. La photo est claire. Le parrain a l'air songeur.

– Ne t'en fais pas, s'il y a des problèmes à Montréal, on les règle, tout est correct, lui dit un associé au téléphone.

Quelques jours plus tard, Vito parle à son père et s'excuse de ne pas être là pour lui remettre de l'argent.

– Ne te casse pas la tête, tout est correct. N'oublie pas d'appeler ta

mère à Pâques ! répond Nicolo, rassurant.

Il est en effet possible qu'au même moment, le vieux parrain recevait quelques liasses d'argent qu'il cachait dans ses bas dans la salle du fond du Consenza, comme on le verra sur les images présentées dix ans plus tard à la Commission Charbonneau et diffusées en boucle. Mais en mars 2003, les enquêteurs de Colisée n'ont pas encore fiché des micros et des caméras à l'intérieur du quartier général de la mafia, rue Jarry. Cela se fera trois mois plus tard.

Vito Rizzuto montre visiblement les premiers signes de préoccupation envers la façon dont les choses se déroulent à Montréal en son absence et sur ce que le milieu pense de sa fuite à Cuba. Ce qui ne l'empêche toutefois pas, à distance, de continuer à agir comme s'il se trouvait chez lui et était toujours le patron. Il multiplie les conversations d'affaires sur son téléphone portable ou sur l'appareil de sa chambre d'hôtel, où il se terre chaque jour, entre 19 h et 21 h, pour recevoir ses appels de l'extérieur. Parfois, une personne l'appelle d'un café italien de Montréal où se trouvent d'autres gens qui discutent avec lui l'un après l'autre, en se relayant l'appareil.

Le parrain parle beaucoup à ses fils, Nicolo et Leonardo, qui font des appels ou des rencontres pour lui à Montréal et à Toronto. Mais lorsque ceux-ci en disent un peu trop au téléphone, Vito Rizzuto les interrompt : « Tu me diras ça quand tu viendras me voir », dit-il.

Le chef de la mafia échange également beaucoup avec ses proches et associés habituels, les frères Papalia en Colombie-Britannique, les frères Di Pasquale à Montréal et son cousin Frank Campoli à Toronto. Il songe à vendre sa participation dans l'entreprise de publicité sur des bacs de recyclage et de poubelles – OMG – qui s'est retrouvée sur la sellette ces derniers temps. Il discute aussi de la possibilité de mettre sur pied une entreprise pour embouteiller de l'eau de source dans la région de Valleyfield. Toutes les occasions sont bonnes pour lui. À l'un de ses associés, un prêteur d'argent qui fréquente souvent le Casino de Montréal, Rizzuto demande combien il fait par semaine.

– Quinze mille dollars, répond l'autre, tout heureux.

Deux de ses principaux interlocuteurs durant son séjour à Cuba sont Hakim Hammoudi et Jonathan Myette. Il parle ou tente plusieurs fois de parler au premier, qui se déplace alors entre Montréal, Rome, Paris et Londres. La police croit que Rizzuto veut investir des sommes colossales dans le projet de construction du pont de Messine reliant la

Sicile au continent. Certains ont déjà suggéré une somme de 700 millions.

– Comment ça avance ? lui demande Rizzuto.

– Ça va super bien. J’ai rencontré le prince, répond Hammoudi.

Ce dernier agirait en effet comme courroie de transmission entre le parrain et un prince des Émirats arabes unis. La Banque mondiale serait également sollicitée. Le nom de Giuseppe Zappia, impliqué dans la construction du Stade olympique de Montréal durant les années 1970 et dans le scandale qui suivra, est aussi évoqué dans les conversations. Le projet du pont suspendu sera finalement annulé pour des raisons de financement. L’implication présumée de la mafia sera examinée par les autorités. Zappia sera condamné à trois ans de prison en Italie, en 2010, avant d’être acquitté. Hammoudi sera condamné à une peine de deux ans d’emprisonnement avec sursis.

Le rôle de Myette auprès de Vito Rizzuto est différent. Ancien hôtelier recyclé en conseiller financier, celui qui appelle le parrain « *Dad* » (papa), « mon ami » ou « *V* » (pour Vito) est le messager et le facilitateur numéro un du parrain. Les deux hommes se parlent presque tous les jours. Au tournant des années 2000, Rizzuto a utilisé Myette pour ouvrir une succursale d’une compagnie de prêts hypothécaires, projet qui ne s’est toutefois pas concrétisé. Myette négocie avec des banques et des gens d’affaires pour le compte de son patron. Il achemine à Vito Rizzuto les messages de sa garde rapprochée, notamment de Francesco Arcadi, qui semble vouloir tenir les rênes de la mafia montréalaise en l’absence du parrain.

– On s’ennuie tellement de toi, ce n’est pas la même chose quand tu n’es pas ici. Cela doit être dur pour toi, dit Myette un jour à Vito Rizzuto.

Il mourra d’une bien curieuse façon en 2009, s’étouffant avec de la nourriture.

À Cuba, le parrain en exil ne cherche pas à se faire remarquer. Il rejette une proposition de sa femme, Giovanna, de louer une Audi, car il ne veut pas attirer l’attention à bord d’un véhicule de luxe dans un pays pauvre et qui semble figé dans le temps, avec sa multitude de Chevrolet Bel Air et autres classiques des années 1950.

Mais même si Vito Rizzuto veut passer inaperçu, cela ne l’empêche pas de faire des rencontres, fortuites ou non. Celles-ci ont lieu à son

hôtel ou dans des complexes hôteliers voisins où il se déplace pour jouer au golf avec de parfaits inconnus, simples touristes venus de loin ou connaissances arrivant du Québec et d'ailleurs au Canada. Peu après son arrivée à Varadero, au bar de son hôtel, le chef de la mafia montréalaise croise un Québécois avec lequel il discute et qui semble avoir beaucoup de respect pour lui. Une autre fois, ce sera un entrepreneur en construction. Un jour, dans le lobby de son hôtel, il échange quelques mots avec Luc Leclerc, accompagné de sa conjointe. Leclerc est ingénieur à la Ville de Montréal. Dix ans plus tard, devant la commissaire et juge France Charbonneau, il avouera connaître le parrain et avoir fréquemment joué au golf avec lui.

« Il était un excellent compagnon de voyage. Il est un excellent golfeur et c'est un gars qui a le sens de l'humour », déclarera Leclerc, qui admettra également avoir accepté 500 000 \$ en pots-de-vin de compagnies de construction en échange de contrats.

Toutes les informations colligées et les enregistrements des conversations réalisés par les policiers cubains sont remis à la GRC. Mais plusieurs discussions interceptées sont en italien, souvent même dans un dialecte sicilien que ne comprennent ni Lorie McDougall ni les Cubains, même si certains d'entre eux arrivent d'Italie, d'où ils ont été relevés pour prêter main-forte à la Gendarmerie royale du Canada. Pour aider McDougall, la GRC à Montréal lui envoie Tonino Bianco, enquêteur du SPVM déjà prêté pour l'enquête Colisée. Sa mission sera de traduire les conversations en italien.

McDougall et son collègue passent la majeure partie de leurs journées dans une maison surnommée en anglais « *safe house* », une résidence de sécurité que leur ont prêtée les autorités cubaines. Le gouvernement possède des dizaines de telles maisons qui appartenaient autrefois à de riches propriétaires espagnols ayant fui Cuba avant la révolution et qui pensaient bien les récupérer une fois la rébellion matée. Mais l'Histoire en a décidé autrement. Ces résidences ne sont pas toujours propres. Comme les voitures taxis de La Havane, elles paraissent figées dans le temps avec leur décoration d'une autre époque. Les repas sont préparés dans une cuisine centrale et livrés trois fois par jour. McDougall et Bianco ne manquent de rien, sauf peut-être d'un équipement un peu plus moderne. Lorsque les policiers cubains copient des pièces à conviction, ils reviennent vers leurs homologues canadiens avec des documents reproduits sur un papier très épais, comme à la belle époque du KGB. La qualité des

communications captées est bonne, mais les policiers traducteurs les écoutent sur un vieil appareil. Ils doivent mettre des haut-parleurs sur leurs deux oreilles et s'enfermer dans un cagibi pour bien comprendre ce qui se dit.

McDougall et Bianco ne passent pas leurs journées seuls. Ils sont entourés de Cubains qui écoulent les heures en leur compagnie, dans la maison. Ce sont des domestiques, traducteurs, chauffeurs et policiers comme eux qui sont là pour faciliter leur travail. Les Cubains sont bien contents d'avoir de la visite : ils peuvent notamment piger dans le frigo des aliments spécialement commandés pour les policiers canadiens et auxquels ils ont rarement accès. Lorie McDougall se souvient d'un de leurs assistants, grand amateur de crème glacée et de desserts, qui a pris six kilos durant leur séjour là-bas !

Autour d'un verre ou parmi les effluves d'un cigare cubain, les amitiés se créent également dans la résidence qui leur est prêtée.

– On n'a pas le droit de vous parler de politique, alors on va vous parler d'histoire, lance aux policiers canadiens un major, Raymond Rodriguez Francisco, en allant se chercher une bière dans le réfrigérateur.

Puis, la discussion commence. Le major Francisco est très fier que son peuple ait battu les Américains. Il dit que si c'était à refaire, il serait prêt à mourir pour la cause. Lorie McDougall garde un très bon souvenir de ce dernier, avec lequel il a encore parfois des contacts. Il se rappelle notamment que le responsable de la lutte contre les stupéfiants dans la province de Matanza, où se trouve Varadero, tenait toujours un cigare bien serré entre ses dents, conduisait une Lada avec un... tournevis en guise de levier de vitesse, adorait Paul Anka et faisait de très bons piña colada.

Les policiers canadiens ont parfois de la grande visite, telle celle du général Jesus Becerra Morciego, ancien compagnon d'armes de Fidel Castro durant la révolution et responsable de la lutte anti-drogue à Cuba. L'officier vient voir si tout se passe bien et partager un repas avec eux. Dans la foulée des relations entre les corps de police des deux pays, le général a été invité au Canada, où il a notamment visité Ottawa et le Grand Nord, non sans que la police se soit d'abord assurée qu'il avait un manteau chaud pour y affronter le froid sibérien.

Malgré leurs moyens limités, les Cubains se désâment pour aider leurs collègues canadiens. Ceux-ci ne l'oublieront jamais, même s'ils se

demandent, parfois, s'ils n'ont pas eux-mêmes été surveillés par leurs hôtes.

En cette fin du mois de mars 2003, les proches de Vito Rizzuto agissent de façon à ce que la solitude n'ait pas le temps de peser sur les épaules du parrain et de sa femme. Le premier qui les rejoint à Cuba est Rocco Sollecito, considéré à ce moment comme le numéro 3 du clan des Siciliens. Originaire de la région de Bari dans les Pouilles, en Italie, Sollecito est vu régulièrement au café Consenza et la police le soupçonne d'être responsable du secteur de la construction au sein de la mafia. Il se rend à Cuba en compagnie de son épouse et d'un couple d'amis. Le quatuor séjourne à l'hôtel El Senador, à Cayo Coco, qui appartenait encore à cette époque à l'ancien défenseur étoile, capitaine et directeur général du Canadien de Montréal Serge Savard.

Aux douaniers cubains, Rocco Sollecito a dit qu'il venait à Cuba pour assister à un mariage. Le jour de son arrivée, Vito et Giovanna Rizzuto le rejoignent à Cayo Coco à bord d'un véhicule loué. Le couple réserve une chambre dans le même hôtel que Sollecito et celle-ci est aussitôt surveillée par la police cubaine. Rizzuto rejoint son bras droit dans la salle à manger de l'hôtel et, en silence, lui tend un morceau de papier. Rizzuto sait-il qu'il est espionné ? Les deux hommes partent sans que la police puisse savoir ce qu'ils se sont dit.

Après quelques jours passés à Cayo Coco, Vito et sa femme reviennent à leur hôtel de Varadero, où ils pourront bientôt serrer leurs petits-enfants dans leurs bras. Leur fille, Libertina, et leur fils aîné, Nicolo, arrivent à leur tour en compagnie de leur conjoint respectif et de leur marmaille. La police croit que les héritiers en profitent pour apporter entre autres à leur père quelques bouteilles de grappa – durant son séjour à Cuba, il demandera régulièrement à tous ceux et celles qui viendront le visiter de lui apporter cette eau-de-vie italienne – et un téléphone cellulaire ayant l'indicatif régional 514. Le parrain sait qu'il y a certains pays dans le monde où l'indicatif régional 514 fonctionne, dont Cuba, et cela semble important pour lui.

Entouré de ses enfants et petits-enfants, il semble avoir oublié ses tracas et retrouvé le sourire. Il joue avec eux sur la plage et, au restaurant, il rit lorsque les mioches font des simagrées. Pendant que Libertina fait le plein de soleil, le conjoint de celle-ci, Bernardo Sciortino, partage, tout sourire, une bière avec deux vacanciers québécois, des célibataires fin trentaine ou début quarantaine, sportifs, divertissants mais à leur place et qui ont les mêmes intérêts que lui. Le

courant est immédiatement passé entre les trois hommes. Mais Bernardo Sciortino, alias Benny, ne se doute de rien. Ses nouvelles amitiés ne sont pas celles qu'elles prétendent.

* * *

Sans le savoir, le mari de Libertina Rizzuto a amorcé une amitié impossible avec H-8XX et H-10XX, deux agents doubles de la Division C de la GRC. Celle-ci a pris la décision d'envoyer à Cuba des taupes pour tenter d'infiltrer les Rizzuto lorsque les membres de la famille ont commencé à entourer leur père, après la première semaine d'avril.

À la même époque, un homme a appelé Vito Rizzuto pour lui parler d'un problème avec les Hells Angels.

- Si ça ne fonctionne pas, appelle Moreno (Gallo), dicte le parrain.
- Reviens-tu bientôt ? demande l'autre, impatient.
- Non, répond Rizzuto.

Ce que la police croyait être un court séjour à Cuba est en effet en voie de se prolonger. Elle en a la confirmation lorsque Giovanna Rizzuto se présente au comptoir de l'hôtel et dit au réceptionniste que leur visa leur permet de rester trois mois, au moins jusqu'à la fin juin. La situation est donc favorable à l'envoi d'agents doubles. La perspective est intéressante. C'est un coup de dés, mais il faut tenter sa chance. Souvent, cela fonctionne, parfois non. Mais ça ne coûte rien d'essayer.

Permettre une opération impliquant des agents doubles d'un autre pays sur le territoire cubain serait une première pour les autorités. Des demandes d'autorisation se seraient rendues jusqu'en très haut lieu à La Havane et elles ont été acceptées.

À leur arrivée à Cuba, les agents doubles sont informés des principaux sujets sur lesquels ils doivent tenter d'obtenir des informations. Le contexte est idéal pour eux : ils sont deux amis en vacances à Cuba pour jouer au golf. Ils vont aussi à la plage, à la piscine, jouent au ballon-volant, mangent au restaurant, prennent un verre au bar et assistent aux spectacles de fin de soirée. Ils font ce que tout le monde fait dans un tout inclus dans le Sud. Ils n'ont qu'à parler entre eux et, inévitablement, un autre voyageur de la Belle Province va prêter l'oreille, reconnaître le français parlé québécois et mordre à

l'hameçon. C'est exactement, et simplement, ce qui se passe avec Bernardo Sciortino. L'un des agents l'entend parler au restaurant, une conversation s'ensuit et l'affaire est dans le sac. Le premier objectif est atteint : briser la glace et établir un contact. L'avenir dira s'ils pourront atteindre leur deuxième objectif, soit aller plus loin et en apprendre un peu sur les activités criminelles de la célèbre famille.

C'est à ce moment que les agents d'infiltration font la connaissance d'un vacancier inattendu : l'humoriste Michel Courtemanche. Celui-ci, grand amateur de plongée sous-marine dans une région reconnue mondialement pour cette activité, est venu seul à Cuba pour y passer une semaine de vacances. Il arrive à l'hôtel Las Americas après les agents doubles, les entend parler un jour au bar et se lie d'amitié avec les deux hommes, qui sont à peu près du même âge que lui. Les agents ne sont pas envahissants et respectent l'intimité de Courtemanche. Cela contraste avec le comportement de certains autres vacanciers, même européens, qui n'hésitent pas à l'aborder. Visiblement, l'humoriste apprécie cette discrétion et il partage quelques moments avec les deux policiers dont il ignore la véritable identité et le vrai travail. Dans le contexte de rencontres impromptues, il mange quelquefois avec les deux hommes, assiste à un spectacle et discute au bar avec eux.

Courtemanche n'est pas à l'hôtel Las Americas pour donner des spectacles. Il recherche, au contraire, la tranquillité. Jamais la GRC, nous a-t-on dit, n'a tenté d'utiliser la vedette québécoise pour provoquer des choses et attirer les Rizzuto pour pouvoir mieux les infiltrer. De leur côté, les agents doubles non plus ne veulent pas attirer l'attention sur eux. C'est à peine si eux, Courtemanche et Bernardo Sciortino partagent un repas une fois ensemble au restaurant et que l'humoriste échange quelques mots avec le mari de Libertina Rizzuto. Une chose est sûre : jamais, avant de retourner au Québec, l'humoriste ne se retrouvera en compagnie ou assis à la même table que Vito Rizzuto et ses deux enfants. Une fois revenus à Montréal, les agents doubles cesseront tout contact avec Courtemanche. C'était tout simplement une amitié éphémère de vacances.

La famille Rizzuto est, sous le soleil antillais, comme un cocon inaccessible. À 57 ans, Vito Rizzuto ressemble à n'importe quel grand-père et est constamment enfermé dans sa bulle familiale. Il est rarement seul. Lorsqu'il l'est, il est souvent au téléphone. Le parrain n'est pas du genre à saluer ou avoir un contact visuel avec quiconque

lorsqu'il se lève pour aller aux toilettes ou chercher un cocktail. C'est comme si rien n'existait à part lui et sa famille. Il porte bien l'un de ses nombreux surnoms, *Teflon Don*. Parrain teflon, sur lequel rien ne colle, il est à un niveau qu'il est bien difficile d'infiltrer. Dans un contexte normal, à Montréal, il aurait peut-être eu besoin d'un facilitateur pour une transaction, mais ce n'est pas le cas à 2 700 kilomètres de la métropole, en maillot de bain, le corps enduit de crème solaire, à jouer avec ses petits-enfants. Puisque l'humain est un être d'habitude, les membres de la famille Rizzuto occupent toujours la même table au buffet de l'hôtel. Ils s'installent jour après jour sous les mêmes parasols sur la plage, peut-être en réservant leurs chaises longues en y déposant leurs serviettes dès le réveil, comme nombre de Québécois le font. Pour ne pas soulever de doutes et se faire « brûler », les policiers anonymes ne s'installeront jamais trop près de leurs cibles.

Les quatuors n'attendent pas sur les tertres de départ du golf de Las Americas et les agents doubles, qui font en sorte de suivre le *foursome* de Vito Rizzuto sur le terrain, n'ont même pas l'occasion de discuter quelques minutes avec le parrain entre deux trous. Si les policiers projettent de partir au large en catamaran pour faire de la plongée ou disputer une partie de billard, Bernardo Sciortino accepte avec entrain, mais pas Libertina, qui est comme son père et son frère Nicolo Junior. C'est en effet à peine si les deux enfants Rizzuto regardent les nouveaux amis de « Benny » et leur disent bonjour. Ils veulent encore moins que Sciortino fasse les présentations et connaître leurs noms. Même Vito Rizzuto n'échange pas beaucoup avec les gens qu'il connaît autres que les membres de sa famille immédiate. Un soir, lui et sa femme, Giovanna, s'assoient à une table au bar en compagnie d'un couple d'amis. Même s'il a passé la journée à jouer au golf avec l'homme, un entrepreneur en construction de Montréal, Vito Rizzuto ne lui dit pas un mot.

Les agents doubles auraient été ravis de partager une grappa avec Vito Rizzuto, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Au bout de deux semaines, ils quitteront Cuba sans grande révélation, mais ils auront tout de même gagné la confiance du clan. Une graine aura peut-être aussi été semée, car ils auront en poche le numéro de téléphone de Bernardo Sciortino.

Il y aura quelques contacts entre les trois hommes après leur retour à Montréal, mais ceux-ci prendront subitement fin. L'une des deux

taupes avait en effet été utilisée ailleurs au Canada pour infiltrer une organisation de trafic de tabac de contrebande ayant des liens avec des membres du clan Rizzuto. Les procédures judiciaires, qui devaient être simples, se sont compliquées et l'agent a été appelé à témoigner. L'un des avocats de la partie adverse appartenait au cabinet de Loris Cavaliere, l'avocat des Rizzuto. Puisqu'il ne fallait pas que ces derniers fassent un lien entre cette affaire et les nouveaux amis du mari de Libertina Rizzuto, les deux agents ont été exfiltrés de l'opération. C'est pour cette raison que du jour au lendemain, les contacts cesseront avec Sciortino. S'il n'a jamais su pourquoi, il le sait dorénavant... De toute façon, la police croit qu'il aurait été difficile de monter plus haut dans la hiérarchie du clan. La poursuite de l'opération aurait peut-être tout au plus permis d'obtenir quelques informations en périphérie ou d'apprendre l'existence de certains événements, comme des mariages ou des baptêmes. Sciortino a épousé Libertina Rizzuto, mais il ne serait pas très impliqué dans les affaires de la famille.

* * *

Vers le 20 avril, d'autres policiers montréalais relèvent Lorie McDougall et Tonino Bianco dans leur maison de La Havane. Vito Rizzuto et sa femme visitent des villas ou des appartements dans des complexes ou des communautés domiciliaires protégés. Des indices laissent penser que parmi les scénarios envisagés, ils s'intéressent à des maisons avec domestiques, dont certaines valent plus de 300 000 \$ US. Cela laisse croire que le parrain de la mafia montréalaise a pensé, durant un certain temps du moins, à s'établir à Cuba. Cette impression est renforcée par le fait que seront par la suite trouvés dans sa chambre d'hôtel des documents expliquant comment investir dans la zone hors taxes de La Havane ainsi qu'une copie de la loi cubaine sur l'importation. Les policiers cubains apprendront également plus tard que Rizzuto a songé à demander un visa pour affaires.

Mais pendant ce temps, ça commence à commérer dans les cafés italiens de Montréal.

– Où est Vito ? Est-ce qu'il se cache ? sont des questions auxquelles doivent de plus en plus fréquemment répondre ses proches, en louchant.

Rizzuto est un homme fier, il sait qu'on parle dans son dos et il

n'aime pas ça. Cela fait presque un mois qu'il est parti et il subit de plus en plus de pression. C'est peut-être la peur d'être arrêté et extradé par les Américains qui pousse le parrain à imaginer son avenir à Cuba. Les policiers l'entendent pourtant continuellement maugréer contre ce pays, sa nourriture et bien d'autres choses. Il n'est visiblement pas heureux là-bas. Il reprend peu à peu ses esprits et commence à penser que sa femme et lui ne peuvent demeurer à Cuba pour le reste de leur vie.

Est-ce le fait de ne pouvoir être réuni avec toute sa famille à l'occasion de Pâques qui le rend encore plus maussade et nostalgique ? Des conversations téléphoniques et d'autres tenues en présence des proches venus le visiter le laissent croire. Sa femme, Giovanna, appelle leur fille, Libertina, qui est revenue au pays, et lui dit qu'elle s'ennuie. Elle parle à sa petite-fille et lui annonce qu'ils seront de retour dans quelques semaines.

Le vieux parrain, Nicolo Rizzuto, téléphone à son fils et lui demande comment il va.

– *Bof*, on mange et on boit. Il n'y a rien d'autre à faire ici, répond Vito à son paternel, qui lui conseille alors de changer d'hôtel.

Sa mère, elle, lui dit qu'elle s'ennuie de lui.

Vito et sa femme semblent s'inquiéter de ce que les gens disent à Montréal.

– C'est le statu quo, les rassure leur fils cadet, Leonardo, qui s'apprête à prendre l'avion et à venir les visiter à son tour.

Il occupera la chambre de son frère aîné, qui partira en même temps que lui arrivera. Ça tombe bien, la chambre est déjà sur écoute, applaudit la police.

Le beau-frère de Vito, Paolo Renda, lui donne un coup de fil pour parler de l'ouverture de la salle de réception Le Mirage, à Saint-Léonard.

– C'est la santé qui est la chose la plus importante. Le reste, ce n'est pas grave, lui dit Renda dans une déclaration presque prémonitoire.

– C'est comme si cela faisait une éternité que je suis ici, se plaindra ensuite Vito à son beau-frère.

Dans les jours suivants, le parrain parlera avec son ami et homme de confiance Vincenzo Spagnolo et lui dira qu'il se sent bien seul.

Au début du mois de mai, les policiers montréalais et cubains apprennent que Salvatore Vitale, le beau-frère de Joe Massino, chef déchu et détenu du clan Bonanno de New York, a commencé à ouvrir son jeu avec les enquêteurs du FBI.

À peu près en même temps, Vito Rizzuto et Giovanna reçoivent la visite de Frank Campoli et de sa femme, qui arrivent de Toronto. Campoli aurait sa nationalité vénézuélienne, selon ce qu'il aurait dit aux autorités cubaines, mais il vit au Canada depuis plus de 50 ans. Il a épousé une cousine de Giovanna Cammalleri et est donc un cousin par alliance de Vito Rizzuto. Les deux hommes ont dans la chambre des Rizzuto une longue discussion qui est révélatrice des inquiétudes et des états d'âme du parrain, qui paraît démoralisé et entrevoit l'avenir avec pessimisme.

– Parle à tes avocats, essaie d'avoir la meilleure entente possible, lui conseille Campoli.

– Les gens doivent parler à Montréal. Personne ne doit savoir pourquoi je suis ici, dit Rizzuto.

– Des gens sont au courant mais n'ont rien dit. D'autres m'ont posé des questions, mais je n'ai rien dit non plus, répond Campoli avant d'aborder le sujet de New York et des capos du clan Bonanno qui ont commencé à moucharder à la suite de l'importante opération du FBI, en janvier.

– L'information de New York est bonne, annonce-t-il au parrain.

– On ne sait pas s'ils ont dit quelque chose, personne n'a encore été arrêté. Les foutus gars qui parlent n'ont peut-être pas dit que je suis impliqué. Je pourrais passer six mois à vivre ici, mais pas toute ma vie. Si je dois encore partir, ce sera pour Aruba. S'ils m'attrapent, les Américains vont me pendre par les couilles, dit Vito Rizzuto.

– Tu es mieux à Cuba, lui suggère Campoli.

Rizzuto a choisi Cuba parce qu'il se croit à l'abri des Américains dans le cas où ceux-ci demanderaient son extradition. Mais durant les deux mois que les policiers montréalais ont passés sur l'île, ils ont rencontré un officier supérieur cubain qui leur a dit que si les États-Unis leur avaient demandé Rizzuto, ils auraient pu le leur offrir sur un plateau d'argent.

– Les États-Unis sont un éléphant à côté de la petite souris que

nous sommes, aurait indiqué l'officier.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas que les Américains qui ont un œil sur Vito Rizzuto. La police italienne est aussi engagée dans une guerre sans merci avec la mafia, à l'encontre de laquelle le gouvernement a adopté de nouvelles lois. Elle enquête notamment sur le blanchiment, par le crime organisé, de sommes colossales dans le projet du pont de Messine. Les Italiens ont envoyé une demande d'extradition aux autorités cubaines, mais celles-ci n'y ont toutefois jamais répondu. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur l'Italie, où Lorie McDougall se rendra à quelques reprises dans le cadre de l'enquête Colisée.

Les policiers ne sont pas certains si Rizzuto, qui aurait pu avoir des taupes parmi les employés de l'hôtel Las Americas, se savait espionné. Une chose est sûre : s'il a fui à Cuba pour échapper aux Américains et à la police canadienne, il est tombé dans un pays où le moindre de ses gestes était épié. Comme on l'a vu, les autorités cubaines n'ont rien négligé pour aider leurs collègues canadiens dans le cadre d'une opération d'assistance appelée « Fichier Majesté ». La GRC offrira de rembourser leurs dépenses, mais les Cubains s'y opposeront. Les échanges entre les deux pays se poursuivront toutefois. Les policiers de la GRC, dont Lorie McDougall, feront d'autres voyages à Cuba, accompagnés de procureurs, pour préparer la preuve qui servira dans les procédures de Colisée et s'assurer qu'elle sera recevable devant la justice canadienne. Les démarches seront un peu compliquées, mais finiront par aboutir. Que de la preuve amassée par les autorités cubaines serve pour des procédures judiciaires se déroulant dans un autre pays sera une première.

Le 18 mai 2003, Vito et Giovanna Rizzuto quittent la chambre 2409 de l'hôtel Las Americas après avoir passé les sept dernières semaines à Cuba. Le couple, qui a bénéficié d'un tarif avantageux de 120 \$ US la nuit durant son séjour, règle comptant la facture totale de 7 107,74 \$. Le parrain, qui n'a pas toujours été tendre envers le service aux chambres, aurait abandonné sur place une paire de souliers et laissé un pourboire de... dix cents canadiens dans un cendrier. À moins qu'il ait laissé cette modeste pièce pour la chance.

Vito Rizzuto passe la dernière nuit de son exil cubain à La Havane. Lui qui a tout fait pour passer inaperçu durant deux mois se sent redevenir lui-même. La veille de son départ, il est invité à une soirée

dans la capitale cubaine, où joue un orchestre. Lorsqu'il entre dans la salle, les musiciens entreprennent sur une première note parfaitement synchronisée la chanson thème des films cultes de la trilogie du *Parrain*.

C'est ainsi que se sentira Vito Rizzuto lorsque, dans les heures suivantes, il sera de retour dans sa ville.

Chapitre 5

Confidences en altitude

Vito Rizzuto feuillette nonchalamment un magazine. L'avion d'Air Canada dans lequel il prend place, en première classe, s'apprête à décoller de l'aéroport Trudeau à destination de Vancouver, où le parrain doit se rendre pour affaires. Les réacteurs ont déjà commencé à bourdonner lorsque soudain les têtes – surtout masculines – se tournent vers une retardataire qui fait irruption dans l'appareil et s'engage dans l'une des allées. La jeune femme d'une rare beauté, vêtue d'un tailleur et une mallette à la main, se dirige vers la première classe. Interpellé par l'animation que provoque cette arrivée de dernière minute, le regard de Vito Rizzuto se porte vers la nouvelle venue. Le parrain lui sourit gentiment et replonge dans sa lecture. La jeune femme reprend son souffle, visiblement soulagée d'être arrivée juste à temps. Elle lève les bras pour ranger son bagage. Assis dans les premières rangées de la section économique, Lorie McDougall aperçoit le bout d'une attache de velcro sur la peau de la passagère. Son cœur arrête de battre.

* * *

Début décembre 2003. Vito Rizzuto a repris là où il avait laissé avant son séjour à Cuba. Mais avait-il vraiment arrêté durant ses deux mois passés sur l'île des Antilles ? Une chose est certaine : en cette fin d'année, il est redevenu celui qu'il a toujours été. Il s'est montré à Montréal et a fait taire ceux qui bavassaient dans les cafés. Les rumeurs émanant de New York sur des capos ayant collaboré avec la justice américaine sont toujours latentes, mais se sont un peu estompées. Les enquêteurs de Colisée, eux, maintiennent le cap. Inlassablement, ils continuent d'espionner le parrain, espérant une faille ou une erreur qui lui serait fatidique, mais qui n'est pas encore arrivée.

Les policiers entendent Vito Rizzuto discuter avec un de ses associés en Colombie-Britannique d'un prochain déplacement dans

cette province de l'Ouest. Au cours des derniers mois, lorsque le parrain était à Cuba, les policiers ont vaguement entendu parler des Hells Angels de la Colombie-Britannique et d'un conflit possible entre eux et un autre groupe criminel que Rizzuto pourrait désamorcer grâce à ses talents de négociateur. Plus récemment, les enquêteurs ont également entendu le chef de la mafia montréalaise donner des précisions sur des investissements dans une mine au nord de Vancouver. Ces deux motifs non confirmés seraient de bonnes raisons pour inciter Rizzuto à se déplacer en Colombie-Britannique et faire d'une pierre deux coups.

À la fin de 2003, les enquêteurs de Colisée sont un peu désespérés. En incluant la phase de renseignement Cicéron, cela fait plus de deux ans qu'ils travaillent pour coincer le parrain, toujours en vain. L'enquête a déjà coûté des millions et les enquêteurs commencent à sentir l'obligation de résultat. Ils apprennent que Vito Rizzuto quittera Montréal autour du 10 décembre à destination de Vancouver et ils se réunissent pour discuter de la façon dont ils pourraient exploiter ce déplacement. Il est rare que le parrain se rende dans l'Ouest, alors cela pourrait déboucher sur de nouvelles pistes. Il serait intéressant de voir qui le parrain rencontrera et comment il agit à l'extérieur de ses platebandes naturelles que sont Montréal et Toronto. Cela n'arrive pas non plus tous les jours que Vito Rizzuto se retrouve seul et tranquille, dans un endroit public, donc plus facilement accessible. Il est la plupart du temps accompagné d'autres personnes, ce qui réduit à néant les chances de l'approcher.

Les enquêteurs, entre autres Mike Roussy et Lorie McDougall, réunis autour d'une table, conviennent d'acheter un billet de première classe dont le siège sera voisin de celui de Vito Rizzuto et sera occupé par un agent double. Mais quel profil aura cet agent contre une cible aguerrie, prudente et suspicieuse ? se demandent-ils.

– Hum ! Vito a un faible pour les belles femmes. Si on en met une dans l'avion, peut-être daignera-t-il lui parler ? suggère le sergent Mike Roussy.

Les autres policiers se regardent en silence et sourient. Après tout, Vito Rizzuto n'est pas différent de la plupart des hommes. La suggestion est approuvée.

Mais si les enquêteurs sont tout feu tout flamme, ils doivent aussi convaincre leurs patrons. Un billet d'avion aller seulement en

première classe coûte très cher. La policière choisie devra également être accompagnée d'un collègue, en cas de pépin, ce qui signifie l'achat d'un autre billet en classe économique. Il y aura aussi des dépenses d'hôtel et de repas une fois que les policiers seront à Vancouver. Lorie McDougall explique tout cela à deux de ses supérieurs, Serge Thériault et James Malizia, qui sont loin d'être convaincus sur le moment. Ceux-ci appréhendent des dépenses importantes pour peu de résultats. Ils considèrent que le parrain est un professionnel et ils seraient surpris qu'il se confie à une inconnue assise à côté de lui, aussi jolie soit-elle. Mais McDougall insiste et fait valoir que le voyage en Colombie-Britannique est une chance en or pour la GRC d'approcher la cible principale de sa grande enquête. Les deux officiers sont ébranlés. Ils hésitent. Ils ne sont pas certains que le moment est propice, à quelques jours de la période des Fêtes, où plusieurs policiers prendront bientôt des vacances et ne seront pas disponibles pour des opérations de filature, par exemple. Ils demandent un peu de temps pour y penser. Mais la réflexion est de courte durée et quelques heures plus tard, McDougall obtient le feu vert.

Le temps presse : on est le 12 décembre et le parrain prend l'avion le lendemain. Lorie McDougall communique avec le responsable des agents doubles à la Division C.

– Salut, ça va bien ? Dis-moi, j'aurais besoin d'un agent double pour un déplacement en Colombie-Britannique, commence tranquillement l'enquêteur.

– OK, pour quand ? demande le patron des taupes.

– Demain matin, 8 heures...

– QUOI ? sursaute le responsable. Es-tu fou ? Tu es beaucoup trop à la dernière minute, je ne serai jamais capable de te trouver quelqu'un, s'insurge-t-il.

– En plus, il faut que l'agent soit une belle policière, la plus jolie que tu puisses trouver, renchérit McDougall comme si le choc encaissé par le coordonnateur des agents doubles n'était pas déjà suffisant.

Ce dernier continue de vociférer contre Lorie McDougall, qui éloigne le combiné de son oreille, le temps que passe la tempête. Il connaît bien le rébarbatif responsable des agents doubles. Il sait qu'un non au début finit toujours par un oui à la fin. Et puis, l'enquêteur a

pris soin de lui acheter sa bière préférée, de la Labatt 50, pour une fête de retraite qui doit avoir lieu dans la semaine. Il ne peut rien lui refuser. Comme prévu, à 13 h 30, le patron des agents doubles rappelle Lorie McDougall pour lui annoncer qu'en cette période des Fêtes, il avait accompli un miracle et trouvé un agent, HQ-11XX.

L'enquêteur, sourire en coin, se doutait bien que son interlocuteur réussirait. Son visage se raidit toutefois lorsqu'il en apprend davantage sur l'agent en question. La femme, dans la vingtaine, correspond bien aux critères physiques demandés, mais il y a un hic : elle vient tout juste de terminer sa formation d'agent double et ce sera sa première mission. Une certaine appréhension gagne alors McDougall, ce qui ne l'empêche pas de communiquer avec Air Canada pour acheter un billet en première classe, rangée 1, juste à côté du siège de Vito Rizzuto, pour le vol du lendemain vers Vancouver. Mais la place est déjà prise. Son occupant sera donc déplacé vers un autre siège par la compagnie, sous un prétexte quelconque.

Par la suite, Lorie McDougall appelle l'agent double, une policière anglophone basée en Ontario. Il lui dit qu'elle ira à Vancouver en avion et qu'elle sera assise à côté d'un individu ciblé dans une enquête, sans toutefois préciser de qui il s'agit. Elle devra tenter d'entretenir une conversation. Elle portera un tailleur et se fera passer pour la représentante d'une grande compagnie de produits de beauté. À force d'espionner Rizzuto, les enquêteurs de la GRC ont retenu que la conjointe de l'un de ses principaux associés et amis est propriétaire d'un spa dans l'ouest de Montréal. Le parrain lui-même fréquente ce genre d'endroit.

Les policiers ont parcouru des sites sur Internet et repéré une entreprise qui distribue des savons et des crèmes dans des salons de beauté réputés. Ils ont acheté plusieurs de ses produits dans une pharmacie de même qu'une petite valise dans laquelle la fausse représentante transportera ses échantillons pour avoir l'air plus crédible. Pas le temps toutefois de lui fabriquer des cartes professionnelles. Lorie McDougall sera son agent couvreur et l'accompagnera durant le vol, assis quelques rangées derrière elle, en classe économique.

Le lendemain matin, la belle et le vétéran se donnent rendez-vous au quartier général de la GRC, à Westmount. Lorie McDougall est estomaqué par la beauté et les yeux verts perçants de la jeune femme. Il se dit qu'elle correspond exactement au profil recherché et croit

réellement à la possibilité que Vito Rizzuto morde à l'hameçon. L'enquêteur annonce alors à l'agent double nouvellement promue qui est l'objet de sa mission.

– WHAT ? s'exclame la jeune femme. Mais c'est ma première mission, je n'ai aucune expérience, dit-elle.

L'agente est partagée entre ses craintes et l'excitation provoquée par l'importance d'une telle mission. Elle est nerveuse, mais n'a pas peur. Et puis, il est trop tard pour reculer, la machine est en marche. McDougall la rassure en lui disant que tout ce qu'elle aura à faire, c'est s'asseoir à côté de lui et attendre qu'il lui adresse la parole.

– S'il te parle, fais la conversation, mais ne t'avance sur rien, lui conseille-t-il.

Si jamais l'occasion se présente, l'agent double pourra également briser la glace et amorcer la discussion par une banalité. La jeune femme portera un dispositif d'enregistrement pour immortaliser la conservation, dont on ne sait pas pour le moment si elle aura lieu, sera courte ou brève et donnera ou non des résultats.

Une fois établis les derniers éléments du plan, le couple se déplace à l'aéroport Trudeau. Les espions sur place confirment que Vito Rizzuto s'est enregistré. McDougall est soulagé, c'est un pas de plus vers la confirmation d'une opération qui a déjà occasionné des débours. McDougall et l'agent double se séparent dans l'aire d'attente pour ne pas être vus ensemble et susciter des doutes. Ils ont convenu que le premier des deux qui aperçoit le parrain passe sa main dans ses cheveux pour prévenir l'autre. Mais le moment du décollage approche et Rizzuto n'est toujours pas visible. Lorie McDougall espionne le chef mafieux depuis plus de deux ans, il connaît ses travers. Il sait qu'il est régulièrement en retard à ses rendez-vous et qu'il reporte souvent ses déplacements. D'ailleurs, à l'origine, le parrain devait s'envoler vers Vancouver plus tôt en décembre et il a reporté son voyage. La sécurité et la surveillance l'ont perdu de vue et il n'a toujours pas été repéré. Des policiers commencent des recherches dans l'aire des départs. Des fileurs entrent dans la section Air Canada au cas où il serait en train d'avaler un scotch, mais non. L'enquêteur et l'agent double commencent à être nerveux lorsque, à l'appel des passagers par un agent de bord, une ombre passe en coup de vent à côté de Lorie McDougall, sans le regarder. C'est Rizzuto qui se presse vers le corridor d'embarquement. Le parrain pénètre dans l'avion avant les

deux policiers. Ceux-ci le suivent séparément. D'abord McDougall, puis HQ-11XX. C'est à ce moment que celle-ci fait une irruption tardive dans la section première classe et lève les bras pour ranger sa valise bourrée d'échantillons. McDougall aperçoit un bout du matériel qui retient son dispositif d'enregistrement et croise les doigts pour que le parrain ne remarque rien. Mais Rizzuto ne regarde pas en direction de la jeune femme à ce moment précis.

– Que le spectacle commence, se dit intérieurement l'enquêteur.

HQ-11XX s'assoit, soulagée d'être arrivée. Les consignes de sécurité sont données par les agents de bord. L'appareil décolle, atteint l'altitude voulue et vole vers la Colombie-Britannique. Un voyant lumineux prévient les passagers qu'ils peuvent détacher leur ceinture de sécurité. La fausse représentante saisit une revue et commence une lecture absorbée. Un verre de cognac à la main, le parrain se tourne vers elle et l'observe durant quelques secondes, à son insu. Il se décide à lui parler. Débute alors une conversation au cours de laquelle Vito Rizzuto se livrera comme jamais les policiers l'ont entendu faire durant des décennies de jeu du chat et de la souris.

– Pourquoi allez-vous à Vancouver ? demande-t-il d'abord logiquement à sa voisine.

– Je suis représentante pour une compagnie de crèmes et de savons. Je parcours le Canada. Je vais rencontrer des gens pour leur montrer nos produits, répond-elle.

– L'épouse d'un de mes amis est propriétaire d'un spa. Je vais régulièrement dans un spa dans les Laurentides, dit Rizzuto.

Les enquêteurs de la GRC avaient vu juste.

– Je vais à Vancouver pour investir dans une mine d'or et je vais voir un projet, ajoute-t-il.

L'agente lui demande ce qu'il boit. Il répond que c'est du cognac et la jeune femme affirme qu'elle n'en a jamais bu. Vito Rizzuto offre de lui montrer comment boire cet alcool et commande deux verres, pour lui et pour elle. Dans l'anonymat de la classe économique, Lorie McDougall observe la scène entre les rideaux ouverts de la cloison qui sépare normalement les deux sections. Il constate une interaction entre l'agent double et sa cible. Il voit les têtes des deux passagers se rapprocher et s'éloigner et leurs mains bouger.

– Il a mordu à l'appât, se dit-il, encouragé. Et le vol de cinq heures ne fait que débiter.

L'agente commence à raconter sa vie. Elle dit qu'elle est de descendance irlandaise et qu'elle vient des Maritimes. Vito Rizzuto saisit la balle au bond et déclare qu'il connaît Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, que c'est par là que lui, son père et sa famille sont entrés au Canada dans les années 1950. Est-il enthousiasmé par le rappel des souvenirs de l'histoire familiale ou veut-il seulement impressionner une jolie femme ? Toujours est-il que Rizzuto fait alors une demi-admission plutôt étonnante à une interlocutrice qu'il connaît depuis moins d'une heure.

– Lorsque vous arriverez à l'aéroport de Vancouver, vous serez interceptée par les policiers de la GRC. Ils vont vous interroger.

– Comment ça ? dit la jeune femme, feignant l'étonnement.

– Vous savez, on allègue que je suis le parrain de la mafia de Montréal, répond Vito Rizzuto, en soulevant un doigt et en insistant sur le mot « allègue ».

– Mais c'est une blague ? réagit la femme, simulant parfaitement la surprise.

Devant l'«incrédulité» de sa compagne de voyage, Rizzuto demande à une agente de bord de lui apporter un journal qui vient de publier un article sur lui. Le texte est accompagné d'une photo le présentant comme le parrain présumé de la mafia montréalaise. L'auteur du texte le compare même à John Gotti, le célèbre mafioso new-yorkais.

Son interlocutrice feint la consternation.

– Est-ce que c'est dangereux d'être assise à côté de vous ? demande-t-elle avec vivacité d'esprit.

– Non, répond le parrain en riant.

Vito Rizzuto ajoute être connu à Montréal et à Toronto, mais moins à Vancouver. Toujours sur le même sujet, il aborde un volet plus personnel lorsqu'il parle de ses enfants. Il dit que deux d'entre eux sont avocats, mais qu'ils ne pratiquent pas ou peu.

– Ils souffrent beaucoup en raison de ma réputation. C'est difficile pour eux d'avoir une vie normale et je prends ça très dur. Mon entourage est aussi constamment surveillé par la police à cause de

mon nom de famille, dit-il.

Le chef de la mafia affirme qu'il ne possède rien et que tout est au nom de ses proches.

– Tout ce que j'ai, c'est à eux, décrit-il simplement.

Il affirme qu'il n'a plus besoin de travailler, car il a assez d'argent. Il dit être propriétaire de compagnies minières dans le nord de la Colombie-Britannique avec ses enfants ou d'autres associés, et d'une entreprise de fabrication de crème glacée. Il parle de la compagnie torontoise OMG et dit qu'il vient de vendre ses parts.

Il indique également posséder plusieurs immeubles, dont des maisons situées sur une île en Colombie-Britannique et des appartements dans le Vieux-Montréal. Il déclare aussi être propriétaire d'un club de danseuses où il ne va jamais et que d'autres individus gèrent à sa place, et d'un édifice à Hull dont les bureaux sont loués en partie par le gouvernement fédéral. Il affirme également que sa famille avait autrefois plusieurs propriétés au Venezuela, mais qu'elle les a vendues, sauf une ferme avec des animaux qui s'étend sur des kilomètres.

Vito Rizzuto se permet même une incursion dans les activités traditionnelles de la mafia en expliquant à sa voisine comment fonctionnent les paris sportifs. Mais du même souffle, il la prévient qu'il ne mise jamais.

– Ça fonctionne avec un livre. Il ne faut pas que tu calcules tes profits à la fin de chaque semaine ou de chaque mois. Il faut que tu calcules à la fin de l'année et tu gagnes toujours, décrit-il fièrement.

Rizzuto exhibe à la jeune femme des marques de brûlures sur ses mains. Il admet qu'il se les est infligées en allumant un feu dans un commerce. Ici, le parrain fait allusion à un incendie qu'il a allumé avec la complicité de son beau-frère Paolo Renda dans un salon de barbier appartenant à ce dernier, dans les années 1970. Le but de l'incendie était vraisemblablement de frauder la compagnie d'assurance et d'obtenir un remboursement pour les pertes subies. Vito Rizzuto a été arrêté et condamné à deux ans de prison relativement à cette affaire.

À la vue des marques de brûlures, l'agent double joue son rôle jusqu'au bout. Elle saisit et ouvre sa valise, en ressort un pot de crème et en étend sur les mains du parrain, qui approuve le geste. Dans la

même envolée, Rizzuto admet également qu'il a déjà été arrêté pour conduite avec les facultés affaiblies. Il affirme qu'il a goûté à la prison et qu'il ne veut plus y retourner. Ses pensées ne seront pas magiques.

Le commandant prépare l'atterrissage. La conversation se poursuit néanmoins et Vito Rizzuto continue de révéler des pans de sa vie à sa voisine de moins en moins inconnue. Il lui dit que le golf est sa passion et que l'endroit où il préfère jouer est la République dominicaine. Il confie qu'il a abandonné les études en 2^e secondaire et qu'à l'âge de 17 ans, il travaillait dans la construction. Il ajoute que depuis deux ans, il a pris « un coup de vieux » et qu'il est plus fatigué.

Rizzuto raconte fièrement qu'il parle couramment quatre langues, le français, l'anglais, l'italien et l'espagnol. En raison de l'origine de son interlocutrice, il utilise la langue de Shakespeare tout au long de la discussion. Il affirme avoir une grande maison avec de nombreuses chambres et salles de bain et que les membres de sa famille, parents et enfants, habitent sur les mêmes rues, à Laval et à Montréal. Il ajoute que si jamais il quitte Montréal, il pourrait retourner en Italie.

Le chef de la mafia montréalaise ne néglige pas non plus d'énumérer les véhicules de luxe qu'il dit posséder. Il affirme aussi avoir déjà été présent à une fête à laquelle participaient des vedettes du film *Ocean's Eleven* et bien connaître le comédien américain Robert de Niro, qui a personnifié des mafiosi à quelques reprises dans des films hollywoodiens.

Après cinq heures d'une conversation durant laquelle l'agent double et le parrain ont parlé de tout et de rien, l'avion s'apprête à toucher le tarmac de l'aéroport international de Vancouver. Avec l'atterrissage vient l'heure des adieux. Vito Rizzuto mentionne à sa compagne de voyage le nom de l'hôtel où il logera, mais il lui demande de ne pas le révéler aux policiers si jamais ils la questionnent. Il griffonne son numéro de téléphone sur sa carte d'embarquement et la remet à la taupe, qui lui donne aussi ses coordonnées. Puis, les deux vont chacun de leur côté. Par la suite, la police ne fermera pas la porte, cherchant à exploiter cette rencontre inespérée pour faire progresser l'enquête Colisée. Quelques appels et messages seront laissés de part et d'autre, mais la jeune femme et le parrain ne se reverront plus. Le rôle de l'agent double n'est toutefois pas encore tout à fait terminé, comme nous le verrons quelques paragraphes plus loin.

Durant la conversation avec la taupe policière, Vito Rizzuto a également mentionné qu'il n'était pas retourné aux États-Unis depuis le début des années 1980, sans expliquer pourquoi. Il a aussi déclaré qu'il croyait au destin et que celui-ci était déjà tout tracé pour tout le monde, y compris pour lui.

* * *

À la fin de 2003, les États-Unis demandent officiellement au ministère canadien de la Justice l'arrestation et l'extradition de Vito Rizzuto pour le triple meurtre de 1981 à New York. Les tractations se font en catimini. Pour ne pas éventer l'enquête Colisée, la mission de l'appréhender a été confiée au SPVM depuis quelques semaines, mais l'heure n'est pas encore venue. Les enquêteurs de la GRC ne sont pas très heureux. Ils l'apprennent à la dernière minute, eux qui collaboraient depuis plusieurs mois avec la police fédérale américaine. Alors qu'ils ont toujours espoir de coincer le parrain de la mafia, voilà que les Américains viennent subtiliser sous leur nez la cible principale d'une grande enquête qui a déjà coûté beaucoup d'argent. Mais les enquêteurs de Colisée n'en feront pas un plat.

En janvier suivant, les membres de l'UMECO sont avisés que Rizzuto fera son traditionnel voyage de golf hivernal avec certains de ses plus proches collaborateurs. Cela aura lieu au très chic complexe hôtelier Casa de Campo à La Romana, en République dominicaine, son endroit préféré. Comme c'est devenu la tradition également, les enquêteurs de la GRC le suivront là-bas. Mais cette fois-ci, la mission revêt un caractère inhabituel. Rizzuto sait que l'étau américain se resserre autour de lui. Il a des moyens et il pourrait profiter de son déplacement en République dominicaine pour prendre la fuite vers un autre pays où il serait bien difficile de venir le chercher. Son exil temporaire à Cuba en est une démonstration. Les policiers, dont Lorie McDougall, suivront le parrain à La Romana et sont donc bien avertis par leurs patrons. « Ne le perdez surtout pas, car on va avoir l'air fou », les préviennent-ils.

Justement, en raison de cette sensibilité accrue, les membres de l'expédition policière vers la République dominicaine sont plus nombreux qu'à l'habitude et particulièrement bien préparés. Les policiers, parmi lesquels des techniciens, arrivent quelques jours avant les mafiosi et branchent, non sans mal, les téléphones de la villa que

Vito Rizzuto et son groupe ont réservée dans une section où les vacanciers peuvent uniquement se déplacer en voiturette de golf. Les enquêteurs élisent domicile dans une autre villa tout près pour s'assurer qu'il n'y aura pas d'interférences sur l'écoute. Des tests sont concluants : le son est bon, tout est parfait. Ne manquent plus que les invités.

Mais le jour où il doit arriver, Vito Rizzuto se fait attendre. Inquiets, les enquêteurs commencent à se demander s'il viendra. Ils s'alarment davantage lorsque l'un d'eux se met à penser que le parrain a peut-être déjà fui vers un autre pays et que le voyage de golf en République dominicaine n'était qu'une diversion. Lorie McDougall a alors une idée : pourquoi ne pas faire de nouveau appel à la jeune agent double qui a conversé avec Vito Rizzuto durant cinq heures lors d'un vol vers Vancouver il y a quelques semaines, et lui demander d'appeler le parrain pour lui proposer un rendez-vous ? Ainsi, les policiers pourront peut-être savoir où celui-ci se trouve, car cela commence sérieusement à les ronger. On joint HQ-11XX et McDougall lui demande ce service. Celle-ci hésite : « On n'a pas le temps de demander les autorisations, c'est urgent », justifie le policier.

La jeune femme compose le numéro que lui a griffonné Rizzuto à la fin du vol.

– Bonjour, M. Rizzuto, je suis la femme que vous avez rencontrée l'autre jour dans l'avion vers Vancouver. Je suis à Montréal pour quelques jours. Est-ce que ça vous tenterait d'aller prendre un café ? lui demande-t-elle.

– Oh ! J'aurais bien aimé ça, mais c'est malheureux, je suis actuellement en voyage de golf en République dominicaine. On se reprendra à mon retour, répond Rizzuto.

Les enquêteurs sont rassurés. Ils le sont encore plus lorsqu'ils observent enfin le parrain fouler le sol du complexe Casa de Campo avec ses compagnons. Parmi eux, et non les moindres : Paolo Renda, son beau-frère et *consigliere* du clan, Francesco Arcadi, qui prendra la relève de Vito Rizzuto après l'arrestation de celui-ci, et deux membres influents de la cellule calabraise ralliée aux Siciliens, Giuseppe Di Maulo et Antonio Vanelli.

Les vacanciers arrivent tard à l'hôtel. Vito Rizzuto n'est pas de bonne humeur.

– J’ai besoin d’une bière, dit-il en se dirigeant déjà au bar pendant qu’un autre porte ses valises jusqu’à la chambre.

Mais les enquêteurs ont beau être soulagés, l’opération commence mal. Est-ce parce qu’ils ont été prévenus par une taupe de la surveillance policière ? Un proche de Rizzuto dit ne pas aimer la villa désignée, pourtant très chic, et les huit golfeurs demandent à avoir des chambres dans le bâtiment principal de l’hôtel. Les enquêteurs sont découragés. Ils ont eu de la difficulté à brancher la maisonnette et ils devront maintenant retirer tous les fils et équipements et les fixer dans les nouvelles chambres à l’insu des mafiosi. En plus, ils ne savent même pas qui occupe telle ou telle chambre. Le gérant de l’hôtel n’est pas très coopératif. Il l’est encore moins lorsqu’il refuse aux policiers de leur donner accès aux chambres pour installer leur matériel sous prétexte que les personnes visées sont de très bons clients. Les enquêteurs se tournent alors vers un policier dominicain, qui les assiste dans leur opération et veille à ce qu’ils ne manquent de rien. Ils connaissent et aiment cet homme qu’ils ont connu lors du voyage de golf précédent de Vito Rizzuto au même endroit, en janvier 2003. Fait particulier, le policier dominicain, qui n’est visiblement pas très bien payé, exerce un second métier : il vend des renseignements à des compagnies d’assurance pour boucler ses fins de mois.

Ce policier décrit ensuite à un supérieur le manque de collaboration auquel font face les policiers de la GRC. Mais, surtout, il lui dit que la cible des enquêteurs canadiens est également de grand intérêt pour les Américains. Le supérieur ne fait ni une ni deux : en uniforme, il débarque à l’hôtel et sermonne le gérant, qui accepte finalement de donner aux enquêteurs l’accès aux chambres des mafiosi.

Mais quand ça va mal, ça va mal. Un soir, la surveillance assure les enquêteurs que leurs huit cibles dorment à poings fermés dans leurs chambres et les policiers décident alors de se changer les idées en se rendant au bar de l’hôtel. Mais en entrant dans la salle, ils tombent face à face avec Paolo Renda, qui regarde tout le monde entrer et sortir, les bras croisés. La surveillance a failli et cru que le *consigliere* ronflait dans sa chambre. En apercevant Renda du coin de l’œil, McDougall se frotte le front de façon à se cacher la moitié du visage et se presse vers le fond de la pièce. En file indienne, chacun des enquêteurs fait de même, dans des directions différentes, comme s’ils ne se connaissaient pas.

Soit Rizzuto et ses amis ont des doutes, soit ils sont vraiment à La Romana pour jouer au golf, profiter de la plage et de la piscine, boire des cocktails et manger au restaurant. Les enquêteurs n'observent en effet aucun geste et ne captent aucune conversation d'importance durant ce voyage, à l'exception d'un appel de Jonathan Myette à Vito Rizzuto au cours duquel le facilitateur du parrain lui annonce que la police montréalaise veut le rencontrer et le questionner. On ne saura pas à quel sujet.

Les enquêteurs de la GRC à La Romana ont toutefois une deuxième frousse lorsque Vito Rizzuto se déplace vers un autre complexe hôtelier et que la filature de la police locale le perd de vue. Lorie McDougall court prévenir le même officier de liaison dominicain qui profite du soleil, assis au bord de la piscine de la villa occupée par les policiers de la GRC, en robe de chambre, un verre à la main et un cigare entre les dents.

– On a un problème, ton équipe a perdu Vito. Bloque l'aéroport, bloque le port, bloque les routes, bloque tout parce qu'il ne faut pas le perdre. Les Américains le veulent. Vous allez avoir l'air de quoi ? ordonne McDougall.

Son interlocuteur se lève d'un bond, paniqué. Avec de grands gestes, il enchaîne les appels téléphoniques et multiplie les ordres. À l'aéroport, les policiers cherchent le parrain partout. Des patrouilleurs interceptent tout véhicule correspondant à la description de celui dans lequel Vito Rizzuto est parti. Des barrages sont érigés sur les routes. Les policiers canadiens appellent à Montréal pour vérifier s'il y a des informations sur les lignes d'écoute. L'agitation dure tout l'après-midi. En début de soirée, l'angoisse cesse subitement : Vito Rizzuto est repéré dans le restaurant d'un autre hôtel, le Tropicana. Il mange tranquillement, sans se douter de l'effolement qu'il a causé.

Rizzuto revient à Montréal quelques jours plus tard. Son bronzage ne s'est pas encore effacé qu'un drame secoue la mafia montréalaise. La quête amorcée par Paolo Gervasi pour venger la mort de son fils finit par le rattraper. Le 19 janvier 2004, l'homme de 62 ans se trouve à bord de sa Jeep garée près d'une pâtisserie, à l'intersection des rues Jean-Talon et Valombre dans Saint-Léonard, lorsqu'un ou deux hommes munis notamment d'une mitraillette avec silencieux s'approchent du véhicule et tirent au travers de la vitre du conducteur. Gervasi aurait tenté de saisir un pistolet pour se défendre, mais il n'en aurait pas eu le temps. La mitraillette est abandonnée sur place. Deux

autres armes sont retrouvées dans la Jeep, un pistolet de calibre 9 mm et un autre de calibre 25 mm.

Gervasi tenait les Siciliens responsables de la mort de son fils et il voulait s'en prendre à eux. Mais d'autres le feront à sa place, aidés par les circonstances.

Chapitre 6

L'antichambre du départ

Coïncidence, mais peut-être aussi le signe d'un destin déjà écrit auquel croit Vito Rizzuto : au lendemain de la mort de Paolo Gervasi et après des mois de rumeurs, le parrain est arrêté à sa résidence, rue Antoine-Berthelet, le 20 janvier 2004.

– Bonjour, dit Giovanna Cammalleri en ouvrant la porte.

– Bonjour. Votre mari est-il là ? interroge le sergent-détective Nicodemo Milano du Service de police de la Ville de Montréal.

L'enquêteur connaît déjà la réponse. Cela fait des jours que le parrain fait l'objet d'une filature.

– Qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce ? demande presque en même temps Vito Rizzuto, descendant l'escalier central de la résidence, en robe de chambre. M^{me} Cammalleri fait entrer le policier, qui passe ensuite au salon avec le parrain.

– En quelle langue voulez-vous que je vous explique ? commence le policier.

– Celle que vous voulez, répond Rizzuto.

L'enquêteur Milano précise d'abord que le sergent-détective Pietro Poletti l'accompagne et annonce à Rizzuto qu'il est en état d'arrestation à la demande des États-Unis pour meurtre, complot pour meurtre et gangstérisme dans la foulée de l'assassinat de trois capitaines du clan Bonanno commis à New York en 1981. Il lui fait l'habituelle mise en garde et l'instruit de son droit à un avocat.

– Vous comprenez bien ce que je vous dis ? demande le policier.

– Oui, rétorque Rizzuto.

Ce dernier appelle son avocat, M^e Loris Cavaliere. Il demande ensuite de pouvoir aller aux toilettes et s'habiller. Tiré à quatre épingles, même en ces circonstances, le chef de la mafia montréalaise descend l'escalier, escorté par les enquêteurs qui lui passent les menottes. Le parrain embrasse sa femme et sort de la maison. Une fois

à l'extérieur, il traverse une haie de policiers du Groupe tactique d'intervention de la police de Montréal requis au cas où les choses auraient mal tourné ou qu'une menace se serait présentée, mais aussi pour que Rizzuto sache qu'il a bel et bien affaire à la police.

Devant la maison, pas un seul badaud ni un seul journaliste. La procureure de la poursuite fédérale au dossier, M^e Ginette Gobeil, qui fait le lien avec les autorités américaines, a expressément demandé de ne pas alerter les médias pour éviter les attroupements.

Le parrain avance en silence vers le véhicule qui le conduira au poste de police. Son souffle crée de la condensation par une température de 12 degrés Celsius sous zéro. Sa femme, Giovanna, les bras croisés pour se garder du froid, le regarde partir depuis l'encadrement de la porte, inquiète. Cela ne fait que commencer.

Durant le trajet en voiture, presque aucun mot n'est échangé.

– Vous avez vu ce qui est arrivé hier ? M. Gervasi a été tué..., dit le policier Milano.

Rien. Aucune réaction. C'est comme si l'enquêteur parlait à un mur.

Vito Rizzuto est conduit au Centre opérationnel nord du SPVM, où son avocat arrive presque simultanément, les cheveux en bataille. Nicodemo Milano explique plus en détail les raisons de l'arrestation du parrain.

– Je sais qu'il y a un gars à New York qui a parlé, dit Rizzuto.

– Il y en a quatre qui ont parlé, rectifie Milano.

Durant la rencontre, le policier exhibe quelques photos de l'enquête policière américaine.

– J'ai déjà vu ces photos auparavant, dit le parrain en faisant probablement référence, entre autres, au fameux cliché pris lors de la sortie du motel à New York, le lendemain du triple meurtre.

En début d'après-midi, Vito Rizzuto, toujours menotté, est conduit en fourgonnette au Palais de justice de Montréal. Il est calme et poli. Il ne dit pratiquement rien durant le trajet, mais pose une question pertinente au policier Milano.

– Pourquoi est-ce que c'est vous qui m'arrêtez et non la GRC ?

Il aura une réponse à sa question presque trois ans plus tard.

Si l'arrestation s'est déroulée dans la plus grande discrétion, c'est une autre histoire pour la comparution. Au Palais de justice de Montréal, c'est la cohue. Une nuée de journalistes envahissent les corridors, mitraillent de leurs flashes, visent de leurs lentilles, harcèlent de leurs micros et bombardent de questions les avocats impliqués. Débute alors un bras de fer judiciaire entre la procureure, Me Ginette Gobeil, et l'armée d'avocats de Rizzuto, une demi-douzaine au total. Parmi eux, l'avocat de la famille, Me Cavaliere, l'expérimenté Me Pierre Morneau – qui était un des criminalistes qui mangeaient à la table où un micro avait été caché dans une lampe durant les années 1980, à Saint-Jean de Terre-Neuve – et le constitutionnaliste Me Julius Grey, car le parrain conteste le bien-fondé de la demande des États-Unis.

Les avocats de Rizzuto reçoivent une copie de l'acte d'accusation et les documents d'extradition. D'emblée, ils demandent la remise en liberté de leur client et déposent une déclaration assermentée de celui-ci dans laquelle, à la première ligne, Vito Rizzuto déclare être un homme d'affaires.

– Seulement pour ces quelques mots, j'en ai pour deux jours à présenter de la preuve, annonce la procureure Me Ginette Gobeil à un juge de la Cour supérieure.

Au cours des dernières semaines, en effet, la poursuite a fait ses devoirs. Des policiers du SPVM, de la SQ et de la GRC ont effectué des recherches et écrit des rapports qui dressent le profil de Vito Rizzuto. Des renseignements ont même été demandés aux carabinieri italiens membres de l'escouade anti-mafia. En gros, les autorités veulent démontrer que le parrain, qui n'a alors à peu près aucun antécédent judiciaire, est en revanche entouré depuis des décennies de gens aux lourds casiers ou qui ont été assassinés. Les enquêteurs ont remonté dans le temps et ont dépoussiéré notamment de vieilles photos de mariages, de baptêmes ou d'autres événements où Rizzuto apparaît, flanqué de gens peu recommandables.

La poursuite est déjà prête à débattre l'extradition, mais les avocats de Rizzuto tempèrent sous l'œil intéressé du chef de la mafia, qui écoute avec attention les échanges, assis dans le box des accusés. Les criminalistes déposent une requête pour fixer des balises lors d'un éventuel contre-interrogatoire de leur client. Le dossier est envoyé devant l'expéditif juge Jean-Guy Boilard. La défense croit pouvoir argumenter sur la libération provisoire de Rizzuto, mais le magistrat

ordonne sa détention sans lui en donner l'occasion.

Nous sommes en avril. Depuis son arrestation, en janvier, le parrain est incarcéré au Centre de détention de Rivière-des-Prairies, non sans que la GRC, mandat d'autorisation signé en main, se soit d'abord assurée que les téléphones de son secteur seront mis sur écoute. Car l'enquête Colisée se poursuit et le parrain demeure toujours la principale cible. Pas question de mettre Vito Rizzuto avec les membres des gangs de rue. Il est détenu dans l'aile des motards. Comme la police l'avait prévu, il continue de brasser ses affaires sur les téléphones de la prison. Il parle régulièrement à ses collaborateurs habituels entre deux conversations anodines avec des membres de sa famille et des amis. « Je m'entraîne, je perds du poids, personne ne me reconnaît, j'ai l'air d'avoir 30 ans ! » dit-il à un proche, le 13 septembre 2004, sur un ton enjoué. Les longs mois de solitude à venir n'ont pas affecté son moral.

L'échec devant la Cour supérieure ne freine pas les nombreux avocats de Rizzuto, qui s'adressent à la Cour d'appel pour demander de nouveau la remise en liberté de leur client.

Il est prévu que des proches témoigneront en sa faveur et accepteront de verser de substantielles sommes d'argent pour garantir qu'il ne troublera pas la paix publique et ne tentera pas de prendre la poudre d'escampette. Les policiers fouillent également dans le passé de ces personnes pour ne pas se faire flouer. Ils ne laissent rien au hasard, y compris une vidéo qui n'aidera pas la cause du parrain. En effet, alors qu'il était sous le coup d'une sentence pour importation de drogue, Emanuele Ragusa, le beau-père de Nicolo Rizzuto fils, a demandé au Service correctionnel canadien de bénéficier d'une sortie sans escorte, durant une fin de semaine de juillet 2002, pour des activités familiales, dont une soirée au cinéma. Ce qu'il n'a pas dit toutefois, car cela contrevenait à ses conditions, c'est qu'il assisterait au très couru mariage de son fils, Pat, auquel ont été invités plusieurs membres de la mafia, dont Vito Rizzuto et son père, Nicolo. Les autorités carcérales l'ont su et ont confronté Ragusa, qui a nié sa présence à l'événement. Comme un diable dans l'eau bénite, il a tenté de se défendre en présentant une vidéo de la réception du mariage, d'une durée de plusieurs heures, sur laquelle l'importateur de drogue n'apparaît nulle part. Or, Ragusa l'ignorait, mais des agents de renseignement du SPVM, de la SQ et du Service correctionnel canadien s'étaient invités à l'événement et avaient eux aussi tourné

une vidéo et pris des photos. Cela a contribué à couler tant Ragusa, dont la libération a été suspendue, que Vito Rizzuto.

L'enquête sur sa remise en liberté devant le plus haut tribunal du Québec dure deux jours. La poursuite allègue, témoignages à l'appui, que Rizzuto est entouré de gens ayant des antécédents en matière de drogue. Elle démontre également qu'il est le chef du crime organisé, qu'il se comporte comme un homme d'influence et arbitre des conflits au sein de la mafia, qu'il n'a pas d'emploi connu autre que celui qu'il dit occuper dans l'entreprise Renda Construction, qu'il a pourtant des loisirs nombreux et coûteux, qu'il n'a pas le comportement normal d'un homme d'affaires en n'ayant aucun compte bancaire à son nom à l'exception d'un compte conjoint avec sa femme, qu'il ne possède aucune carte de crédit et que, durant les années 1980, lui et sa famille ont eu des procurations sur des comptes bancaires en Suisse. Tout cela convainc la Cour d'appel : Rizzuto reste derrière les barreaux.

* * *

Malgré cette nouvelle défaite, le parrain ne lâchera pas prise. Mais tout au long de ses démarches, son entourage et lui sont tellement certains qu'il n'ira pas aux États-Unis que les autorités ont craint que Rizzuto ait eu l'intention de s'évader. Une réaction possible des fidèles du mafioso Paolo Gervasi, assassiné la veille de son arrestation, et des tensions apparues au sein de la mafia auraient également soulevé des préoccupations sécuritaires. Durant les procédures judiciaires, Québec a donc demandé l'assistance d'Ottawa pour que le parrain soit transféré dans un pénitencier mieux équipé pour recevoir un tel détenu. Après avoir écoulé la première année de son incarcération à la prison de Rivière-des-Prairies, Vito Rizzuto a été envoyé sous forte escorte au Centre régional de réception, un pénitencier à sécurité maximale situé à Sainte-Anne-des-Plaines, au nord de Montréal. À l'époque, des journaux ont rapporté que le parrain aurait lui-même demandé ce transfert parce qu'il n'en pouvait plus des conditions de détention à Rivière-des-Prairies.

Il se peut que la nouvelle de l'arrivée prochaine du parrain de la mafia soit parvenue aux oreilles des détenus du pénitencier avant même l'arrivée physique du célèbre accusé. Souvent, les conjointes des prisonniers, les visiteurs, les avocats, les représentants de l'autorité eux-mêmes et tout autre intervenant oublié prennent part à un jeu de

téléphone arabe bien plus efficace et rapide que les systèmes de communication officiels.

– Règle générale, lorsqu'un accusé médiatisé arrive, les détenus le savent avant nous, confie un agent correctionnel.

Il y avait déjà des rumeurs voulant que Vito Rizzuto soit transféré dans un pénitencier fédéral. Il se peut également que son nom soit apparu sur une liste au Centre régional de réception juste avant son arrivée et que la nouvelle se soit répandue comme une traînée de poudre.

À son arrivée au pénitencier, les gardiens prennent ses mensurations. On lui remet un sac contenant de la literie et des vêtements composant l'uniforme officiel des détenus, soit un simple t-shirt blanc, un jeans bleu pas nécessairement très ajusté et des sous-vêtements. On lui donne le numéro de détenu 156211A. Puisque la direction de l'établissement ne considère pas que Vito Rizzuto représente un risque d'évasion ou un danger pour la sécurité, il n'est pas envoyé en protection. Par contre, sa cellule sera fouillée et il sera l'objet d'une surveillance constante des gardiens, qui rédigeront un rapport quotidien. Le chef de la mafia montréalaise est conduit dans l'unité F, qui abrite une soixantaine de cellules généralement occupées par un maximum de 120 individus ayant des affinités avec les Hells Angels ou le crime organisé traditionnel italien. En revanche, ces détenus, qui viennent de recevoir leur sentence et qui sont en attente d'être transférés dans un autre pénitencier, n'y restent que quelques semaines. C'est exactement ce que veut la direction pour que le parrain ne puisse pas créer des liens trop étroits et imposer son influence.

Une fois admis, Vito Rizzuto a sûrement dû faire l'objet de la sollicitude de codétenus qui auraient pu lui rendre des services pour se faire valoir auprès du chef du crime organisé le plus influent au Canada à cette époque. C'est habituellement le cas avec les détenus renommés. Une chose est sûre : les gardiens entendront sur les téléphones du pénitencier, qui peuvent être écoutés, des détenus dire avec fierté à leurs proches qu'ils ont échangé quelques mots avec le parrain dans la journée. Par contre, de son côté, la direction veut que Rizzuto soit traité comme n'importe quel autre délinquant. Puisque les autorités carcérales ne veulent pas lui donner de l'importance, il s'écoule plusieurs jours avant qu'elles daignent le rencontrer. Mais Rizzuto est tout de même l'un des plus importants, sinon le criminel le

plus renommé dans les pénitenciers à ce moment. Il fait l'objet de rapports de renseignements policiers bien garnis, il a des moyens et beaucoup de contacts.

C'est donc le grand patron du renseignement à Ottawa, Luciano Benteuto, et un agent local qui reçoivent le mandat d'expliquer au parrain les règlements du pénitencier et de lui demander comment il s'adapte à sa nouvelle vie, qui n'a rien à voir avec celle – somptueuse – qu'il menait il n'y a pas si longtemps.

– Que me vaut l'honneur de votre déplacement ?

C'est ainsi que Rizzuto commence la conversation qui se déroule dans un petit local fermé, mais vitré, dans le secteur où il est détenu. Après les présentations et les politesses d'usage, Luciano Benteuto lui explique les règles de l'établissement et lui signifie qu'il prendra les mesures nécessaires si jamais il ne voulait pas les respecter ou que l'idée lui passait par la tête de vouloir intimider les gardiens.

– Ne vous en faites pas, je sais comment ça marche ici. Je sais également qu'il n'y a pas de *punks*, dit-il en faisant référence au fait que la clientèle est normalement moins turbulente dans les pénitenciers fédéraux que dans les prisons provinciales.

– Vous n'aurez aucun problème avec moi, le rassure le parrain, qui n'a pas intérêt à se mettre les gardiens à dos.

– Si jamais vous avez besoin de protection, on peut vous en donner, dit Benteuto.

L'assassinat de Paolo Gervasi est encore frais dans les mémoires.

– Je n'ai pas besoin de ça, rétorque Rizzuto.

– Comment se sont passés les premiers jours ? Est-ce que c'est confortable ? termine le patron des renseignements.

– Cela ne me dérange pas, je ne suis pas ici pour longtemps, conclut le parrain.

Celui-ci croit en effet toujours qu'il sera libéré et multiplie les démarches devant les tribunaux. C'est sa priorité. Il passe beaucoup de temps avec ses avocats, dont les visites ne sont ni limitées ni écoutées, et ceux-ci se déplacent très souvent à Sainte-Anne-des-Plaines pour le rencontrer. Même ses enfants Libentina et Leonardo, qui sont avocats, bénéficient de rencontres privilégiées avec leur père.

Durant son incarcération, Vito Rizzuto appelle son fils Leonardo et se plaint que les Américains étendent la période des actes reprochés de 1981 jusqu'à son arrestation, en 2004. « Ils veulent faire une grosse soupe », dit Leonardo en dénonçant ces intentions. Vito Rizzuto et ses avocats s'adressent au ministre fédéral de la Justice, Irwin Cotler, faisant valoir que vingt-trois ans se sont écoulés depuis le triple meurtre et que la prescription est de cinq ans, et interpellent une autre fois la Cour d'appel. En décembre 2004, ils essuient une rebuffade du ministre puis une autre, un an plus tard, de la Cour d'appel qui confirme en novembre 2005 l'extradition de Rizzuto aux États-Unis. La prochaine étape, c'est la Cour suprême, le plus haut tribunal du pays. Le parrain demande l'autorisation d'être entendu et attend la décision en égrenant des jours tranquilles au pénitencier, selon une routine quotidienne.

Au Centre régional de réception, étant en transition, Vito Rizzuto ne peut pas occuper d'emploi. Il passe une bonne partie de son temps dans sa cellule. Celle-ci est austère : elle se compose d'un lit, une table, une chaise, un lavabo et une toilette. Le parrain a acheté un téléviseur devant lequel il passe plusieurs heures, surtout le samedi et le dimanche après-midi pour regarder le golf de la PGA. Ces moments sont sacrés. Pour lui, le golf n'est pas une passion, c'est une religion. Il refuse de recevoir des visiteurs le samedi, y compris les membres de sa famille. Le parrain fait quotidiennement un tour dans la salle commune et échange quelques mots avec ses codétenus qui jouent aux cartes, se laissant lui-même tenter régulièrement. Il apprend également à jouer aux échecs, « un jeu intelligent », dira-t-il à un ami. À l'intérieur des murs, il est en vitesse de croisière, relaxe, il se mêle à tout le monde, conserve un comportement exemplaire avec les gardiens et ses codétenus et ne se plaint pas.

Lorsqu'il y a un esclandre dans le secteur, que deux détenus haussent le ton et s'invectivent, Rizzuto n'a qu'à sortir la tête de sa cellule en demandant ce qui se passe et, comme par magie, le calme revient. Lorsque cela n'est pas suffisant, il s'en mêle en disant : « Si vous n'arrêtez pas, on va être confinés dans nos cellules. De la cellule, on en fait déjà assez comme ça ! Moi, ça ne me tente pas. » Et les esprits se calment.

Certains gardiens sont très heureux de l'avoir dans leur secteur ou aimeraient bien y être affectés, car sa présence est synonyme de tranquillité. Mais d'autres ont de la difficulté à composer avec lui. En

raison de l'influence qu'il exerce sur les autres détenus, ils sont mal à l'aise et ont peur de commettre une erreur, le parrain faisant l'objet d'une étroite surveillance et d'un rapport quotidien. Pour mettre les points sur les « i », quelques semaines après l'arrivée de Vito Rizzuto, un agent du département de renseignement le rencontre dans une salle de garde vitrée, à la vue des autres détenus. Des gardiens sont témoins de la scène qui se déroule en français.

– Vous savez, vous avez un statut au sein du crime organisé traditionnel italien, commence l'agent.

– C'est quoi, ça, le crime organisé italien ? On entend ça, oui, mais c'est quoi ? demande Rizzuto avec condescendance, niant en son appartenance à un groupe, quel qu'il soit.

– Si vous voulez contester votre statut, je vous invite à vous adresser aux tribunaux. Mais je vous préviens de ne pas l'utiliser avec le personnel. Ici, l'intimidation, c'est tolérance zéro, rétorque l'agent.

– Vous n'aurez pas de problème avec moi, assure de nouveau le parrain, devenu plus réceptif et moins hautain.

– En terminant, M. Rizzuto, vous qui avez été dans une prison provinciale et qui êtes maintenant dans un centre de détention fédéral, qu'est-ce qui vous manque le plus ? sonde l'agent.

– Je vais vous le dire, monsieur, ce qui me manque le plus : c'est l'ail ! dit Vito Rizzuto, le doigt en l'air, une réponse qui étonne d'abord, puis qui fait rire les gardiens.

Habitué presque durant toute sa vie à une cuisine relevée et aux grands crus dégustés dans les meilleurs restaurants, Vito Rizzuto en est maintenant réduit à faire la queue avec les autres détenus de son secteur pour voir atterrir dans son plateau de « l'ordinaire », une nourriture de tous les jours correcte, sans plus. Le parrain maugrée un peu devant les gardiens, mais ne se plaint pas. Ses collations sont composées de boissons gazeuses, croustilles, tablettes de chocolat, fromage, repas pour micro-ondes et autres. Il peut compter sur une « cantine » – qui permet aux détenus d'acheter des produits de la vie courante – d'un montant maximal de 90 \$. Il est certain qu'un homme tel que Rizzuto n'a jamais eu de problème de cantine durant son incarcération. Il ne serait pas surprenant qu'il ait même offert une partie de la sienne à d'autres détenus moins « en moyens », croient des gardiens. Ceux-ci se rappellent vaguement une fête de Pâques durant

laquelle il se serait assuré que ses codétenus ne manquent pas de chocolat. Si Rizzuto les gâte, ceux-ci le lui rendent bien.

Le parrain ne doit sûrement pas faire lui-même le ménage de sa cellule. Mais il y a plus. Les vêtements des détenus sont lavés une fois par semaine, par d'autres prisonniers, à la buanderie du pénitencier. Ces vêtements – jeans, t-shirt blanc, camisole et caleçon – ne sont pas propres à chaque détenu, c'est-à-dire que lorsque les vêtements reviennent lavés, les détenus se retrouvent avec ceux portés précédemment par d'autres prisonniers pour autant que la taille soit respectée. Or, Vito Rizzuto n'enfile jamais des sous-vêtements portés par d'autres : ses caleçons lui arrivent toujours neufs, dans l'emballage plastique officiel « Corcan », acronyme qui signifie Correctionnel Canada. Curieusement, aussi, même s'il porte le t-shirt qu'un autre a revêtu, celui-ci n'est jamais usé ou grisâtre, il est toujours d'un blanc immaculé. Idem pour ses jeans, qui semblent chaque semaine choisis et mieux ajustés que le jour de son arrivée.

Des gardiens se plaignent à la direction, jugeant que Vito Rizzuto ne devrait pas jouir d'un tel privilège mais être traité comme tout le monde. Mais cela durera tout le temps de sa détention. Visiblement, la direction a décidé de choisir ses combats.

Il y a deux douches avec rideaux dans le secteur où est cantonné Rizzuto et le parrain peut se laver à l'abri des regards. Il est toujours propre et bien rasé. Il veut bien paraître lorsqu'il côtoie ses compagnons, avec lesquels il marche ou discute quotidiennement dans la cour extérieure, lorsque le temps le permet.

Au début de juillet 2005, un nouveau venu arrive dans le secteur du parrain : Gregory Woolley. Ce dernier, 33 ans, vient d'être condamné à une peine de 13 ans pour meurtre, complot de meurtre, trafic de stupéfiants et gangstérisme dans la foulée de l'opération Printemps 2001. Très proche du chef des Nomads, Maurice « Mom » Boucher, Woolley est, à cette époque, le seul Noir à avoir gravi les échelons au sein des Hells Angels. Mais puisque l'organisation criminelle internationale refuse les gens de couleur dans ses rangs, Woolley a été reçu chez les Rockers, un club-école des Hells Angels particulièrement actif durant la guerre des motards des années 1990-2000.

En mars 2005, une dispute entre des membres de la mafia et d'un gang de rue avait fait un mort de chaque côté au bar Moomba, à

Laval. Le conflit avait éclaté après qu'eurent été rendues publiques des conversations interceptées durant l'enquête Colisée au cours desquelles des lieutenants de la mafia comparaient les membres des gangs de rue à des singes. Ces propos avaient causé de la tension au Centre de détention de Montréal, communément appelé Bordeaux, où étaient détenus les lieutenants de la mafia peu respectueux. Des informations policières veulent que ce soit Woolley qui ait réglé la situation.

Encore aujourd'hui, les policiers ne savent pas exactement d'où et de quand origine la relation entre Vito Rizzuto et Greg Woolley, mais certains avancent qu'après l'arrestation du chef de gang, le fils aîné du parrain, Nicolo, aurait pris soin de lui et que depuis, Woolley avait la famille en haute estime et lui était redevable.

Rizzuto et Woolley sont vus à quelques reprises tenant de longues conversations dans la cour de l'établissement. Lorsque Woolley quitte le Centre régional de réception à destination du pénitencier où il purgera sa peine, les deux hommes garderont contact. Woolley enverra quelques cartes ou mots de salutations au parrain avant que ce dernier quitte à son tour le Centre régional. Vito Rizzuto recevra d'ailleurs régulièrement du courrier de membres de sa famille ou d'autres personnes, tel son conseiller Jonathan Myette, durant son passage à Sainte-Anne-des-Plaines. Les lettres du parrain font partie de celles qui sont ouvertes et lues pour des raisons d'enquête et de sécurité.

Durant sa détention au Québec, Vito Rizzuto se rapproche d'autres individus liés au crime organisé, dont un membre des Hells Angels de Trois-Rivières. Un jour, les deux hommes marchent à l'extérieur en faisant de grands gestes, comme s'ils calculaient des distances. Un gardien posté dans un mirador observe la scène et la signale à ses patrons. Les agents correctionnels s'inquiètent : ils se demandent si les deux détenus, qui ont d'énormes ressources, ne seraient pas en train d'élaborer un plan d'évasion. Pour en avoir le cœur net, ils sont convoqués l'un après l'autre par un agent de renseignement pour un interrogatoire devant témoins. Fait à noter, pendant que l'agent est assis, le motard et le parrain restent debout. Les détenus s'assoient en effet rarement devant un agent durant de telles rencontres pour marquer la distance et pour qu'il n'y ait pas apparence de complicité.

L'agent questionne d'abord le motard, qui n'a auparavant pas eu l'occasion de s'entendre avec le parrain sur une version des faits.

– À telle heure, dans telle cour, tu as été vu en compagnie de Vito Rizzuto. Vous étiez en train de compter les pas, de mesurer des distances. Pourquoi ? demande le gardien.

– Es-tu sérieux ? Tu me rencontres pour ça ? réplique le motard, consterné.

– *Ben*, imagine... Un Hells Angels avec le parrain de la mafia. Vous avez un peu d'argent. Si vous vouliez sacrer votre camp, vous pourriez financer une évasion, répond l'agent, livrant le fond de sa pensée.

– Franchement ! Vito et moi, on parlait de golf. On s'obstinait à savoir combien il y avait de verges entre tel point et tel point et qui frappait la balle le plus loin ! explique le motard.

La réponse de ce dernier laisse l'agent sur sa faim. Il est incrédule. Il fait immédiatement venir Vito Rizzuto et lui pose les mêmes questions. Si l'entretien avec le motard s'est fait dans la bonhomie, il en est autrement avec le parrain.

– QUOI ? Vous m'accusez de comploter pour m'évader ? On parlait de golf ! hurle Rizzuto.

Le parrain monte sur ses grands chevaux. Il est insulté, piqué au vif. Les gardiens sont sidérés, ils ne l'ont jamais vu en colère depuis son arrivée, il y a plus d'un an. Dans le même élan, Rizzuto peste contre ses conditions de vie en prison. L'agent qui pose les questions l'écoute déverser sa fureur et laisse passer la tempête sans rien dire. Puis, au bout d'une vingtaine de minutes, Vito Rizzuto retrouve son calme.

– *Ouf !* Ça fait du bien. Merci de m'avoir écouté. Ne le prenez pas personnel, ce n'est pas contre vous. C'est la prison, ce n'est pas facile, se justifie le chef de la mafia.

Les échecs devant les tribunaux et la détention qui s'étire commencent à peser lourd. Malgré tout, Rizzuto continue à être le patron ou tente, tant bien que mal, de démontrer qu'il l'est toujours. En plus des nombreux appels téléphoniques anodins avec les membres de sa famille ou ceux liés à sa cause avec ses avocats, il gère ses affaires.

Lorsqu'il se présente à l'un des téléphones de la prison et que celui-ci est occupé, il n'a qu'à demander à l'utilisateur s'il en a encore pour longtemps pour que celui-ci comprenne qu'il doit mettre fin à sa

conversation et laisser l'appareil au parrain. La chose est aussi vraie lorsque les détenus font la queue pour le téléphone : la file se disperse soudainement quand Rizzuto apparaît.

Ce dernier saisit l'appareil et compose son code d'utilisateur qui lui a été donné à son arrivée. Dans les pénitenciers, les autorités n'ont pas besoin d'un mandat pour écouter les conversations des détenus. Cette initiative relève de la direction. Vito Rizzuto ne le sait pas, mais il s'en doute probablement. La composition de son code déclenche un système d'enregistrement, car le parrain a été identifié comme l'un des détenus dont les appels doivent être mémorisés et écoutés, notamment pour des questions de sécurité et en raison de l'enquête Colisée, qui se poursuit et commence à donner des résultats. Les enquêteurs de la GRC ont en effet effectué ces derniers mois d'importantes saisies de drogue et ils ont dans leur mire des employés de l'aéroport Trudeau et les successeurs de Vito Rizzuto sur le terrain, qui n'ont pas la subtilité de leur chef. Les appels entre Rizzuto et des criminalistes ne sont pas écoutés en raison du privilège avocat-client.

Durant les conversations avec ses associés, dont l'incontournable Jonathan Myette, les autorités entendent souvent prononcer cette adresse – 1000 de la Commune – qui correspond à celle d'un ancien entrepôt frigorifique du Vieux-Montréal qu'un entrepreneur est en train de transformer en immeuble à appartements de luxe. Quant à Myette, le parrain lui parle tellement souvent que des responsables se disent que si jamais un jour ce dernier est arrêté et se met à collaborer, il pourrait faire tomber Vito Rizzuto. Mais ce fantasme de certains ne se réalisera pas.

Tous les mardis soir, le parrain a un rituel. Il appelle au buffet Le Mirage, boulevard Langelier à Saint-Léonard. La salle appartient à Vincenzo Spagnolo, un individu qui a toujours partagé avec lui une grande amitié, dont des policiers ignorent l'origine encore aujourd'hui. Lorsque le parrain appelle au buffet, Spagnolo est rarement seul. Il est entouré de plusieurs individus qui se passent le téléphone tour à tour pour parler à leur patron ou à l'ami détenu. Dans un stationnement, en face, des enquêteurs de la GRC, assis dans leur véhicule, observent la scène avec des jumelles.

– Je prends toujours 15 minutes pour parler à ma femme et 15 minutes pour te parler ! Comment vas-tu, V ? demande un soir Spagnolo à son ami.

– Je vais bien, mais j’ai pris 14 livres depuis que je suis ici. Je n’ai pas le droit de fumer dans ma cellule, alors je mange tout le temps, répond Rizzuto.

Après quelques banalités et marques d’amitié, les deux hommes parlent affaires. Ils échangent sur la fréquentation de restaurants du boulevard Saint-Laurent et ailleurs dans la Petite-Italie. Vito Rizzuto semble avoir des intérêts dans certains de ces établissements et il s’informe sur l’identité de nouveaux promoteurs dans le quartier en demandant « s’il y a des gens connus parmi eux ».

– Laval, c’est le futur, dit-il plus tard à Spagnolo.

Un autre soir, les deux amis parlent d’un « beau-frère » qui sortira bientôt du pénitencier après avoir purgé une peine de près de dix ans et ils fulminent contre le « sale gouvernement ».

– D’autres salles de réception sont en train de réduire leurs prix. J’ai beaucoup de concurrence et cela me fait mal, déplore Spagnolo dans une autre conversation.

Les deux confidents doivent aussi parfois parler de ce qui se passe dans la rue. En août 2005, après sa séance quotidienne d’entraînement dans son gymnase de l’arrondissement de Saint-Léonard, un certain Giovanni Bertolo est criblé de balles au moment où il s’apprêtait à monter dans son véhicule. Bertolo était très proche de Raynald Desjardins. Ce crime marquera le début de périodes d’instabilité et de conflits sanglants qui s’étireront sur plus de dix ans et coûteront la vie à Spagnolo lui-même.

Durant son séjour à Sainte-Anne-des-Plaines, Vito Rizzuto a droit à 12 visites par mois, en excluant toutefois les rencontres avec ses avocats, motivées notamment par sa cause d’extradition, et celles avec ses deux enfants juristes. Ce qui signifie qu’il ne se s’écoulera pas beaucoup de jours durant un mois où il ne sera pas appelé au parloir. Outre les avocats, la plupart du temps ce sont sa femme Giovanna et son fils Nicolo qui lui rendent visite. En général, les rencontres se déroulent dans un cubicule où détenu et visiteurs sont séparés par une épaisse vitre. Beaucoup de ces conversations sont écoutées.

À l’été 2006, Vito Rizzuto avait déjà présenté une requête écrite à la direction lui demandant de pouvoir profiter de rencontres contacts avec sa femme dans des roulottes spécialement prévues à cet effet. Normalement, les condamnés effectuent un bref passage de deux mois

dans ce pénitencier. Mais cela fait un an et demi que Vito Rizzuto arpente les mêmes corridors et foule l'herbe de la même cour. La direction hésite, puis accepte finalement. Vito Rizzuto peut voir sa femme dans l'intimité. Elle a été la première à lui rendre visite au Centre régional de réception de Sainte-Anne-des-Plaines à son arrivée, en 2004. Elle sera aussi la dernière.

Chapitre 7

À la merci de l'Oncle Sam

Par une belle matinée de la mi-août 2006, la sonnerie du téléphone de l'enquêteur Nicodemo Milano, du Service de police de la Ville de Montréal, retentit.

– OK, vous pouvez y aller, lui dit une voix.

Le policier se tourne vers le chauffeur de la camionnette dans laquelle il se trouve et lui fait un signe de la tête. C'est le signal. Le véhicule, qui était dans le stationnement d'un supermarché de Sainte-Anne-des-Plaines, se met en route, suivi de trois autres véhicules. Direction : le Centre régional de réception, situé à quelques minutes.

Pendant ce temps, le détenu 156211A marche vers l'admission du pénitencier. Vito Rizzuto était au parloir avec sa femme, Giovanna, lorsqu'il a été appelé dans les haut-parleurs et invité à se rendre dans ce secteur. Il a dit au revoir à son épouse. Mais ni l'un ni l'autre ne se doutent qu'ils ne se reverront pas avant un certain temps.

Le parrain entre tout bonnement dans la salle d'admission et arrive face à face avec plusieurs gardiens qui le regardent d'une façon inhabituelle. Il aperçoit sur un comptoir un sac et, à côté, son téléviseur. Visiblement, sa cellule a été vidée.

– M. Rizzuto, vous partez. Que voulez-vous que l'on fasse avec vos objets personnels ? lui demande un agent.

Vito Rizzuto ne comprend pas. Il est dépassé par les événements lorsqu'il reconnaît, dans le fond de la salle, la silhouette du policier Nicodemo Milano, qui l'a arrêté deux ans plus tôt. Celui-ci est flanqué de son collègue, le sergent-détective Patrick Franc-Guimond, de policiers du groupe tactique d'intervention du SPVM et des grands responsables du renseignement des services correctionnels à Sainte-Anne-des-Plaines et à Ottawa, Rénauld Dubois et Luciano Bentenuto. Rizzuto leur demande de se présenter. Les présentations sont faites, mais le parrain n'a pas la tête de quelqu'un qui veut retenir des noms.

L'enquêteur Milano annonce alors à Rizzuto que la Cour suprême

vient de refuser d'entendre sa cause et qu'il est donc immédiatement extradé aux États-Unis. Le parrain doit les suivre jusqu'à l'aéroport Trudeau, où un avion du FBI l'attend. Il est surpris et ses yeux trahissent une certaine inquiétude. Un témoin de la scène raconte qu'il n'y a pas grand-chose qui puisse ébranler des individus comme Vito Rizzuto, à part l'inconnu et l'éloignement de la famille. C'est exactement ce qui se produit. Pendant ce temps, sa femme s'en retourne chez elle, ignorant totalement ce qui se passe. Les autorités ont agi de la sorte pour s'assurer que la garde du parrain soit baissée dans ce moment critique afin qu'il ne fasse pas d'esclandre devant les autres détenus et qu'il ne résiste pas à son départ.

Dans les jours précédents, la Cour suprême avait avisé les autorités et les avocats de la Défense qu'elle rendrait sa très attendue décision le 17 août. En cas de rejet, les Américains auraient eu 45 jours pour venir chercher le parrain de la mafia montréalaise. Tout laisse croire que, de crainte que Vito Rizzuto entreprenne d'autres démarches pour retarder ou empêcher son extradition, qu'il en profite pour tenter de s'évader ou même qu'il commette un délit pour être accusé et ainsi s'assurer de rester au Canada tant que les procédures ne seraient pas terminées, le FBI avait été prévenu de la décision imminente de la Cour suprême et a envoyé un appareil à Montréal, au cas où la décision serait positive. À 8 h, l'avion attendait déjà sur le tarmac de l'aéroport alors que la Cour suprême a rendu sa décision un peu avant 10 h et que Vito Rizzuto a quitté Sainte-Anne-des-Plaines en fin de matinée. Les Américains ont lancé les dés et gagné.

La scène du départ du parrain du Centre régional de réception est un peu cacophonique et donne lieu à un échange irréal dans les circonstances.

– Que voulez-vous que l'on fasse avec vos objets personnels, M. Rizzuto ? Voulez-vous récupérer votre téléviseur ? demande à nouveau un gardien.

– Donnez-le à qui vous voulez, répond machinalement le parrain, qui a bien d'autres chats à fouetter.

Après avoir rempli les documents d'usage, Vito Rizzuto monte dans la fourgonnette qui le conduira vers les geôles américaines qu'il redoute tant. Le convoi roule vite. Durant le trajet de 45 kilomètres entre Sainte-Anne-des-Plaines et l'arrondissement de Dorval, le parrain est assez volubile avec Nicodemo Milano. Il prévient le policier qu'ils

font une erreur en l'extradant, qu'il pourrait y avoir des conflits s'il n'est plus là pour contrôler la situation. Il met également en garde la police contre l'ascension des gangs de rue et du crime organisé du Moyen-Orient à Montréal. Il parle brièvement de son éphémère codétenu, Gregory Woolley, un individu qu'il dit respecter.

Au bout d'une vingtaine de minutes, le cortège arrive à l'aéroport et se dirige dans un endroit peu achalandé du secteur cargo. La fourgonnette transportant le parrain se gare à une vingtaine de mètres d'un petit avion d'où sortent un homme et une femme, portant insignes de police et verres fumés. Vito Rizzuto, enchaîné, une veste pare-balles déposée sur ses épaules, sort un peu maladroitement du véhicule et est escorté par l'enquêteur Milano et les policiers du Groupe tactique d'intervention vers les deux enquêteurs américains qui l'attendent de chaque côté de l'escalier de l'avion. Avant d'entrer, le parrain se retourne, comme pour embrasser du regard le sol canadien une dernière fois. Il est alors photographié, ce qui l'irrite. Ces photos accompagneront quelques articles de journaux et feront la couverture de quelques livres dans le futur. Rizzuto monte dans l'appareil. Il est alors déjà en territoire américain. Les moteurs tournent. L'avion s'ébranle, accélère et s'élève. Rizzuto regarde, à travers un hublot, le paysage s'évanouir dans les nuages. Les policiers montréalais, eux, observent l'appareil disparaître à l'horizon. Ils plient bagage. Mission accomplie.

* * *

Quelques heures plus tard, Vito Rizzuto, alors âgé de 60 ans, comparaît devant la Cour fédérale de Brooklyn. Il plaide non coupable à des accusations de participation à un triple meurtre, de complot et de gangstérisme. Il est ensuite envoyé au Centre de détention de Brooklyn où, déjà, il regrette les conditions carcérales du Canada. Il n'a en effet plus sa propre cellule et couche dans un dortoir.

« Il est bien, sa santé est bonne. Il a une attitude positive. Il trouve ça difficile d'être éloigné de sa famille et de ses petits-enfants. Dans sa nouvelle prison, il n'a pas d'intimité, mais mon père est du genre à s'adapter à toutes les situations », résumera son fils cadet, Leonardo, à des journalistes canadiens et américains à l'issue d'une audience.

Rizzuto est représenté par l'avocat américain John W. Mitchell, qui veut faire annuler les accusations contre son client en invoquant une

prescription de cinq ans, alors que le triple meurtre des trois capitaines du clan Bonanno remonte maintenant à plus de vingt-cinq ans.

Son vis-à-vis fédéral est un jeune avocat, Greg Donald Andres, que les journalistes décrivaient déjà comme ambitieux en 2007. Ils ne se sont pas trompés puisque, dix ans plus tard, Andres a été nommé conseiller spécial de l'équipe d'enquête sur l'ingérence des Russes dans les élections américaines de 2016. Andres conteste la position de la défense et soutient que les crimes dont Vito Rizzuto est accusé ne se limitent pas à l'année 1981. Il l'accuse d'avoir continué à commettre des crimes en association avec les membres du clan Bonanno après 1981 jusqu'à son arrestation, en 2004. Rizzuto s'expose à un procès au cours duquel les délateurs Salvatore Vitale et Joseph Massino pourraient venir raconter en détail son implication dans le triple assassinat de 1981 et ses liens avec le clan Bonanno, et cela ne l'enthousiasme guère. De plus, s'il est reconnu coupable, il risque vingt ans de prison. Mais il y a autre chose.

Le 22 novembre 2006, trois mois après l'extradition de Rizzuto, la GRC frappe durement son clan à l'issue de l'enquête Colisée, qui a duré cinq ans. Au petit matin, les enquêteurs, parmi lesquels figure Lorie McDougall, appréhendent 90 individus dans ce qui est toujours, à ce jour, la plus grande enquête policière anti-mafia de l'histoire du Canada. Parmi les accusés et présumées têtes dirigeantes, on retrouve le père de Vito Rizzuto, Nicolo, 82 ans, son beau-frère et numéro 3 du clan Paolo Renda, Rocco Sollecito et le responsable des opérations de la rue Francesco Arcadi, qui font face, entre autres, à une accusation de gangstérisme. Le clan des Siciliens est décapité, mais Vito Rizzuto ne figure pas sur le tableau de chasse de la GRC. De toute façon, les Américains l'ont déjà dans leurs griffes. Durant l'enquête Colisée, les policiers de la GRC et du FBI ont collaboré : se pourrait-il que les délateurs de New York témoignent contre leurs anciens frères d'armes de Montréal ? C'est une question que Rizzuto s'est peut-être posée. Et il aurait probablement conclu qu'il était préférable que le public en sache le moins possible. Une chose est sûre : l'opération Colisée bénéficiera indirectement aux adversaires des Rizzuto qui ont commencé à grenouiller et attendent le moment propice. C'est la deuxième circonstance qui leur est favorable, après l'arrestation du parrain en janvier 2004.

Le temps passe et des informations commencent à circuler voulant

que les deux parties aient trouvé un terrain d'entente et que le parrain plaide coupable à une accusation réduite en échange d'une peine amputée de plusieurs années. Au début des discussions, Vito Rizzuto demandait à ce qu'il puisse purger sa peine au Canada, où les conditions de détention sont moins sévères et où sa libération conditionnelle pourrait arriver plus tôt, mais il se montre maintenant moins exigeant. Il accepterait de purger sa peine dans un pénitencier de l'État de New York, relativement près de sa famille.

Le vendredi 4 mai 2007, Rizzuto reconnaît sa culpabilité. Des lunettes de lecture au bout du nez, il lit, en anglais, sans aucune émotion, une description des événements auxquels il plaide coupable :

« Entre le 1er février et le 5 mai 1981, j'ai comploté en association avec d'autres personnes pour mener des opérations de racket. Plus particulièrement le 5 mai 1981, avec d'autres personnes, à Brooklyn, New York, j'ai comploté et participé aux meurtres d'Alphonse Indelicato, Phillip Giaccone et Dominick Trinchera. »

Mais durant l'audience, le juge Nicolas Garaufis bondit sur sa chaise, insatisfait du peu de détails qu'on lui donne sur la preuve qui mène au plaidoyer sur lequel il doit se prononcer.

– Pourquoi devrais-je accepter cette réponse ? Je ne sais pas ce qu'il a fait ! Ce n'est pas assez ! Je veux savoir ce qu'il a fait ! Ce n'est pas un jeu. Je suis le juge, c'est inacceptable ! Était-il le chauffeur ? Le tireur ? tempête le magistrat.

La réaction du juge irrite le parrain, qui se tourne vers son avocat. L'audience est suspendue durant une dizaine de minutes, puis Rizzuto revient à la barre et va un peu plus loin sur son implication, mais du bout des lèvres. Il est évident que ce que lui demande le juge, c'est comme lui arracher une dent.

– J'étais un des gars, mon rôle était de dire : "C'est un hold-up", commence-t-il.

– Étiez-vous armé ? lui demande le juge.

– Oui, répond Rizzuto.

– Appartenez-vous à une organisation criminelle ? poursuit le magistrat.

– Oui, admet le mafioso, sans plus.

Le juge Garaufis est satisfait du témoignage de Rizzuto, bien qu'il

soit très succinct, et accepte sa réponse. Il reporte le prononcé de la sentence de trois semaines. À la sortie de la salle d'audience, l'avocat John W. Mitchell déclare aux journalistes que son client n'a pas tout perdu, qu'il n'a pas admis son appartenance à la famille Bonanno et que cela est très important pour lui. L'avocat l'écrira d'ailleurs un peu plus tard dans une série d'objections à un rapport présentenciel : « Le défendeur s'objecte à ce qu'il soit décrit comme un "soldat" de la famille criminelle Bonanno. Même s'il a plaidé coupable à des crimes commis dans un contexte d'association, il nie être ou avoir été membre de cette famille. Après le 5 mai 1981, il n'a pas été un membre ni même un associé de la famille Bonanno. »

Mais durant les dernières années à New York, le délateur Salvatore Vitale avait témoigné que Vito Rizzuto avait été le premier à ouvrir le feu à New York, en 1981. Il a aussi décrit le chef de la mafia montréalaise comme le plus puissant au Canada et mentionné qu'il était plus particulièrement associé à la famille Bonanno.

Le 6 mai 2007, Richard Hétu, journaliste et collaborateur de *La Presse* à New York, écrit dans un article que, lors de l'audience, Vito Rizzuto semble malade : « Il ne respire pas la santé. Son teint est cireux. »

« J'ai une tache au poumon », dit Rizzuto ce jour-là au juge, qui lui demande s'il a des problèmes de santé. On apprend alors qu'il devra subir des tests pour déterminer s'il a le cancer. Ce seraient les premiers signes publiquement connus de la maladie dont des complications emporteront le chef de la mafia, six ans plus tard.

Trois semaines après la réponse à l'accusation, Lorie McDougall fait les mêmes constatations que le journaliste lorsqu'il se déplace à New York pour le prononcé de la sentence.

« Il l'avait l'air malade et faible. Il n'avait plus les épaules hautes et fières. Il marchait moins droit et avait moins de prestance », se souvient-il.

« C'est le dernier chapitre d'une triste histoire. Ces exécutions ont été commises dans la poursuite du pouvoir et de l'argent. Ce triple meurtre a fait l'objet de livres, de plusieurs procès et même d'un film hollywoodien. Malgré les efforts pour lui donner du prestige, ce crime demeure sordide et cynique et il mérite notre mépris et notre condamnation », déclare le juge Nicolas Garaufis, qui condamne alors Vito Rizzuto à une peine de dix ans de pénitencier, assortie d'une

probation de trois années.

Le parrain demeure impassible. Ses avocats également. Mais lorsque le magistrat ordonne également à Rizzuto de payer une amende de 250 000 \$ US, ses procureurs plaident que leur client n'a pas un sou pour s'en acquitter.

Les avocats soutiennent que Rizzuto n'a que 3 000 \$ en banque et que tout ce qu'il possède, dont une partie dans Renda Construction, vaut 468 000 \$. Mais, du même souffle, ils égrènent les dettes du parrain : plus de 100 000 \$ à son fils Leonardo, plus de 90 000 \$ à sa fille Libertina, 280 000 \$ à sa mère, bref, il ne lui reste plus rien. Lorie McDougall se tourne vers une policière du SPVM qui l'accompagne et affiche un sourire cynique. Le juge paraît toutefois ébranlé et hésitant. Mais lorsqu'un des avocats étire un peu trop l'élastique et propose que Vito Rizzuto contracte des emprunts et rembourse 25 000 \$ par année durant dix ans, le magistrat pose cette question :

– Ces prêts sont-ils garantis ?

– M. Rizzuto a promis de payer, répond simplement l'avocat.

– Ça suffit. Vous ne jouerez pas à ce petit jeu avec moi. Je reviens à ma position de départ. Il paiera l'amende dans les 90 jours, tranche le juge, durcissant le ton.

Au moins, Vito Rizzuto obtient ce qu'il voulait. Le juge Garaufis recommande qu'il soit envoyé dans un pénitencier de la région d'Albany dans l'État de New York, notamment pour qu'il soit près de sa famille. Mais la satisfaction des Rizzuto sera de courte durée. Ce qui l'attend est à plus de 3000 kilomètres de Montréal.

En effet, à l'été 2007, à la surprise générale, le parrain est envoyé au pénitencier fédéral à sécurité maximale de Florence au Colorado, où il devra passer au moins les six prochaines années de sa vie, sous le numéro de détenu 04307-748. Une fiche préparée par les US Marshals à la même époque indique que Vito Rizzuto mesure six pieds et un pouce (1,85 m), pèse alors 190 lb (86 kg), a les yeux couleur noisette et les cheveux gris. Il est aussi écrit maladroitement qu'il est originaire de « Catolica Ericia », que le crime qu'il a commis est l'extorsion et qu'il est sous la responsabilité du FBI.

Le pénitencier de Florence est situé dans le comté de Fremont, en plein désert, à environ 70 kilomètres des montagnes et de la ville la plus proche, Colorado Springs. C'est ce qu'on appelle communément

un « bled ». Il n'y a rien autour de l'institution, mis à part quelques hameaux typiques comme on en voit dans les *road movies* américains ou les films d'horreur hollywoodiens. De leurs miradors érigés dans les angles des hautes clôtures coiffées de fils barbelés, les gardiens, armés de carabines de précision, pourraient voir un détenu en fuite à des kilomètres. Mais cela n'arrivera pas. On ne s'évade pas du pénitencier de Florence. On n'y pense même pas.

L'établissement abrite un peu plus de 400 détenus, parmi eux des tueurs en série, des terroristes locaux et étrangers et des membres de la mafia américaine. Sur la liste de ses illustres pensionnaires anciens et actuels figure notamment le nom de Timothy McVeigh. En avril 1995, McVeigh a fait exploser une bombe dans un édifice fédéral d'Oklahoma City, tuant 168 personnes et en blessant plus de 600 autres. Il s'agit de l'attentat le plus meurtrier jamais commis aux États-Unis après l'effondrement des tours jumelles du World Trade Center, à New York, en septembre 2001. McVeigh a été exécuté cette même année.

Theodore John Kaczynski, alias « Unabomber », qui a commis plusieurs attentats à la bombe aux États-Unis pour protester contre les développements technologiques, tuant trois personnes et en blessant une vingtaine d'autres, l'espion russe Robert Philip Hanssen et des terroristes liés à Oussama ben Laden, impliqués dans les deux attentats du World Trade Center commis en 1993 et en 2001, croupissent également au pénitencier de Florence, d'où ils ne sortiront jamais vivants.

Ouvrons ici une parenthèse. Vito Rizzuto a soupçonné la GRC d'être responsable de son envoi dans un pénitencier à l'autre bout du continent, loin de sa famille. Certaines rumeurs ont également circulé voulant que le parrain de la mafia montréalaise ait été envoyé aussi loin pour lui mettre de la pression dans le but qu'il collabore avec la police. Les corps policiers y ont sûrement pensé et ont probablement essayé, mais tous les policiers qui connaissent le crime organisé vous le diront : Vito Rizzuto n'aurait pas été le type de criminel à retourner sa veste. « Ce sont des rats », disait-il à des policiers tout en maudissant les patrons du clan Bonanno qui l'ont trahi. Lorie McDougall et d'autres anciens policiers de la GRC affirment que la police fédérale canadienne n'a rien eu à voir avec cette décision, que Rizzuto appartenait au FBI et que ce sont les autorités américaines qui ont décidé de l'envoyer à Florence, où sont d'ailleurs aussi détenus

d'influents mafiosi locaux. Selon certaines informations, il semble que Vito Rizzuto aurait continué à entretenir des liens avec des mafiosi, y compris avec des criminels de New York, durant l'année où il a été emprisonné à Brooklyn. Pour l'empêcher de continuer à exercer son influence, le FBI l'aurait envoyé à Florence, même si le juge Garaufis avait suggéré qu'il purge sa peine dans l'État de New York, près de la frontière canadienne. Bref, pour les Américains, Rizzuto était un cas lourd et correspondait parfaitement au profil de certains bandits détenus à Florence. Une chose est sûre, le parrain rumine à son arrivée au Colorado alors qu'une autre tuile lui tombe sur la tête : l'Italie aussi le réclame.

* * *

En octobre 2007, Vito Rizzuto fait l'objet d'un mandat d'amener lancé par la Direzione Investigativa Antimafia (DIA), la police italienne spécialisée dans la lutte anti-mafia, qui les accuse, lui et des complices, d'avoir voulu blanchir des millions d'euros provenant d'activités criminelles dans le projet de construction du pont de Messine reliant la Sicile au continent, dans le sud de l'Italie. Après l'assassinat du juge Giovanni Falcone par la Cosa Nostra, en 1992, le gouvernement italien a créé cette police spécialisée et a renforcé les lois : un individu peut être accusé par simple association avec des mafiosi, et c'est dans ce contexte qu'un mandat est lancé contre le chef de la mafia montréalaise.

Lorie McDougall et ses collègues de l'enquête Colisée savaient depuis longtemps que c'était dans l'air. Dès le début de la fameuse enquête, des liens avaient été établis entre les enquêteurs montréalais et leurs homologues italiens. Au début de l'enquête Colisée, les policiers canadiens avaient réalisé que leurs cibles, en particulier les suspects nés en Italie, avaient encore des liens étroits avec des individus de ce pays. McDougall se souvient notamment d'un Italien, Benito Zappia, qui venait régulièrement à Montréal, se déplaçait dans un véhicule appartenant à un membre du clan Rizzuto et avait même sa propre clé du bar Consenza. En 2004, il y a aussi eu la visite à Montréal du maire de Cattolica Eraclea venu chercher de l'argent pour aider son village, et autour duquel se sont pressés et activés plusieurs gens d'affaires d'origine sicilienne et des proches du clan Rizzuto.

Policiers montréalais et italiens ont collaboré et échangé

régulièrement en vidéoconférence. La GRC a donné des informations sur les mafiosi locaux aux carabiniers, qui en contrepartie ont refilé des tuyaux aux enquêteurs canadiens en les mettant sur la piste d'Italiens de Montréal impliqués dans le trafic de drogue, ou en les assistant lorsque des capitaines du clan Rizzuto, tels Moreno Gallo et Rocco Sollecito, se sont déplacés en Italie. Les enquêteurs des deux pays se sont visités. C'est le cas de Lorie McDougall et de certains de ses collègues qui se sont rendus en Sicile, en 2005, pour connaître les origines de leurs principales cibles et savoir si des membres de leurs familles étaient toujours actifs en Italie. Durant leur voyage, les policiers canadiens se sont arrêtés dans deux lieux obligés, Palerme, capitale de la province, et Cattolica Eraclea, berceau des Rizzuto et d'autres familles mafieuses de Montréal.

À Palerme, les membres de la délégation canadienne se sont déplacés dans un quartier où les habitants les regardaient avec méfiance. Ils se sont assis à une terrasse et ont commandé des cafés.

– D'où venez-vous ? leur a froidement demandé le serveur.

Lorsqu'un des policiers montréalais d'origine italienne a répondu que son père venait du quartier, les visages des habitants se sont aussitôt illuminés. On les a invités à boire un verre dans un bar où la fête s'est étirée.

– Vous avez eu du plaisir hier soir ! leur a lancé un carabinier le lendemain matin.

– Oui, comment tu sais ça ? a rétorqué McDougall.

– Le bar est surveillé. On a une caméra pointée vers la place, a expliqué le policier italien à ses confrères canadiens abasourdis.

Le soir même, les carabiniers ont invité les visiteurs dans un restaurant d'une quarantaine de places à Palerme qu'ils avaient réservé au complet, exclusivement pour eux, pour une question de sécurité. « Ils ne courent aucun risque à Palerme », dit Lorie McDougall.

Le deuxième jour, policiers canadiens et italiens se sont déplacés en convoi vers Cattolica Eraclea, dans la province d'Agrigente, à 135 kilomètres au nord de Palerme. Sur la route où défilait un paysage brûlé par le soleil de juin, les enquêteurs ont commencé à apercevoir le village, sur les flancs du mont Sorcio, lorsqu'ils ont été dépassés à toute vitesse, dans un nuage de poussière, par un jeune homme au

guidon d'un vieux scooter.

– Il va avertir les gens du village que nous arrivons, a expliqué un carabinier.

Dans la commune d'un peu plus de 4 000 habitants à cette époque, les rues sinueuses bordées de vieilles maisons en pierre étaient désertes lorsque les policiers y ont fait leur entrée. Les véhicules se sont garés près d'une place où quelques résidents jouaient aux cartes ou aux dominos sur les tables de la terrasse d'un café. « Nous avons commencé à marcher et personne ne nous parlait ni ne nous regardait. C'était comme si nous étions des fantômes », se remémore Lorie McDougall.

Les policiers se sont arrêtés devant la maison natale de Vito Rizzuto et se sont attardés à la fenêtre de la chambre de son enfance, à l'étage. En poursuivant leur promenade, ils n'ont pu faire autrement que de remarquer les enseignes qui surplombaient les différents commerces : Rizzuto, Renda, etc., tous des noms qu'ils connaissaient bien.

Le lien de confiance entre les enquêteurs canadiens et italiens avait toutefois été fortement ébranlé quelques mois avant la frappe de Colisée, en novembre 2006. Un juge italien avait confié à des journalistes que la mafia sicilienne faisait l'objet d'une importante enquête au Canada. Plusieurs des principales cibles de l'enquête Colisée ont alors changé leurs numéros de téléphone, ce qui a provoqué la colère des enquêteurs canadiens qui ont dû trimer dur pour remettre les sujets sur écoute. Les brigadiers italiens sont ensuite venus au Québec pour s'excuser.

Plus tard, en 2010, Lorie McDougall se rendra en Italie pour témoigner des liens entre deux mafiosi italiens qui subissaient un procès et la mafia montréalaise. C'est lors de ce témoignage que l'enquêteur révélera que la mafia contrôlait une partie de la construction à Montréal et recevait une commission de 5 %. La déclaration n'a pas échappé à une équipe de journalistes dépêchés par Radio-Canada. Celle-ci a ensuite rapporté les propos de l'enquêteur et la nouvelle a eu l'effet d'une bombe. Elle a aussi alimenté la Commission Charbonneau, qui amorcera ses travaux deux ans plus tard.

Mais revenons à Vito Rizzuto, qui vient d'apprendre, en octobre 2007, que l'Italie le réclame. Quatre ans plus tôt, à Cuba, Lorie McDougall avait vu une demande que les autorités italiennes avaient envoyée au gouvernement cubain pour qu'il arrête le parrain, alors en exil à Cuba, et l'extrade en Italie. Les Cubains n'avaient pas exécuté la demande, car le crime de mafia par association n'existe pas à Cuba, pas plus qu'aux États-Unis ou au Canada, d'ailleurs. À l'automne 2006, Rizzuto fait l'objet d'un mandat de l'Italie, mais les États-Unis ne voudront vraisemblablement pas l'exécuter non plus : le crime qu'on lui reproche en Italie n'est pas reconnu aux États-Unis et Vito Rizzuto est un citoyen canadien. À sa sortie du pénitencier, en octobre 2012, il sera donc retourné au Canada. Et puisque le crime d'association mafieuse ne fait pas partie du Code criminel canadien, Rizzuto ne sera pas extradé en Italie, malgré ce que certains ont cru durant quelques années. Mais pour le moment, le principal intéressé a d'autres priorités.

Le 22 octobre 2007, de sa cellule du pénitencier de Florence, Vito Rizzuto écrit une lettre de cinq pages au juge Garaufis, celui-là même qui l'a condamné à New York.

« J'espère que tout va bien pour vous en ce moment, commence le parrain. Je ne remets pas en question les raisons pour lesquelles j'ai plaidé coupable, pas plus que la sentence qui m'a été imposée », poursuit-il. Il explique ensuite au juge qu'en arrivant au pénitencier, il s'est rendu compte que la direction de l'établissement carcéral et lui n'arrivaient pas au même calcul quant à la durée de sa peine. La direction affirme qu'il a droit, en cas de bonne conduite, à une réduction de 54 jours de sa peine par année, alors que Rizzuto fait valoir qu'il a droit à 120 jours, comme le disait la loi à l'époque où il a commis le crime, au début des années 1980.

« À ma date prévue de libération, en 2012, j'aurai purgé l'équivalent de 85 % de ma peine, plutôt que les 66 % auxquels j'aurais été admissible », écrit-il avant de terminer sa lettre au magistrat par quelques politesses. « Si je m'adresse au mauvais bureau dans mes efforts visant à corriger cette faute, je m'excuse. Je ne viens pas des États-Unis et je n'ai été avisé de cette erreur de calcul que récemment. Toute assistance que vous pourriez m'apporter sera grandement appréciée. »

Vito Rizzuto porte ensuite plainte contre le pénitencier et présente une requête en *habeas corpus* – visant à faire vérifier la légalité de son

emprisonnement – devant un tribunal du Colorado. Il estime que le calcul utilisé lui fera passer deux ans de plus en prison et il considère que cela viole ses droits reconnus par la Constitution des États-Unis. Mais le pouvoir judiciaire maintient que les actes pour lesquels il a reconnu sa culpabilité ont pris fin en 2004, au moment de son arrestation, et non en 1981. Le parrain est débouté partout où il tente des recours. Il en appelle de toutes les décisions, en vain. Ses démarches faites avec l'aide de l'avocat John W. Mitchell s'échelonneront sur trois ans. Vito Rizzuto est pressé de sortir, d'autant plus qu'il mène simultanément un autre combat, celui de sa vie.

Le 28 décembre 2009, il reçoit un appel de son fils cadet.

– Papa..., commence Leonardo, en pleurs.

– Oui, quoi ? enchaîne son père.

– Papa... Papa...

– Quoi, Leo ? Dis-moi...

– ...

– QUOI ? QUOI ?

– Nicky... Nick est mort.

Chapitre 8

Le château de cartes

À 12 h 09 le lundi 28 décembre 2009, Nicolo Rizzuto fils gare son Dodge Durango blanc sur le Chemin Upper Lachine, près de la rue Wilson, où il a rendez-vous. L'homme de 42 ans, qui porte un manteau sombre, sort de son véhicule et marche sur quelques mètres lorsqu'un individu tout de noir vêtu, portant manteau et capuchon, s'approche et ouvre le feu à quelques reprises. Touché au thorax, la victime s'écroule pendant que le suspect s'enfuit à pied par la rue Wilson où l'attend une Cadillac Escalade blanche. Un témoin, qui a entendu les coups de feu, se rue sur la scène et aperçoit un homme au sol. Il le touche à l'épaule, saisit son cellulaire et compose le 911. Nicolo Rizzuto fils est transporté à l'Hôpital Général de Montréal où son décès est constaté à 12 h 59, cinquante minutes après les coups de feu. Selon des témoins, le suspect serait un Noir portant des tresses. L'arme du crime, un pistolet provenant vraisemblablement des États-Unis, a été abandonnée sur place.

L'enquête policière démontre que le meurtre a été bien planifié. Durant la nuit précédente, des caméras vidéo ont filmé quatre individus monter sur le toit de la compagnie FTM Construction, située tout près, et effectuer ce qui semble du repérage avant de redescendre après quelques minutes.

Les tueurs le savaient-ils et ont-ils voulu pousser la souffrance de la famille Rizzuto à son extrême limite ? Nicolo Rizzuto a en effet été assassiné le jour même du 13^e anniversaire de naissance de son fils, Vito Junior. Pour ce dernier, cette journée qui devait être heureuse n'aura plus jamais le même sens.

Depuis quelques années, Nick Rizzuto fils était associé chez FTM Construction, une entreprise appartenant à l'homme d'affaires Tony Magi. C'est son père, Vito Rizzuto, qui l'y avait placé pour s'assurer qu'un important projet de construction, dans lequel plusieurs personnes avaient déjà investi beaucoup d'argent, ne dérape pas. Ce projet, on en entend déjà parler à cette époque, mais on en entendra

parler davantage dans le futur : c'est la transformation, en immeuble d'appartements de luxe, de l'ancien entrepôt frigorifique du 1000 de la Commune, dans le Vieux-Montréal. Les bureaux de FTM Construction sont fermés le 28 décembre 2009, mais, visiblement, les meurtriers savaient que la victime, qui habitait à Laval, se rendrait dans ce secteur.

Nicolo Rizzuto fils, alias Nick Junior, était le fils aîné de Vito Rizzuto. Ses seuls antécédents judiciaires étaient des dossiers de conduite avec les facultés affaiblies. Même s'il n'affichait pas la prestance et la diplomatie de son paternel, il avait le sens des affaires. Après l'avoir sous-estimé, de plus en plus de policiers commençaient à croire qu'il aurait pu prendre la relève de son père à la tête de la mafia montréalaise.

Il semble que de sa cellule au Colorado, Vito Rizzuto n'ait pas demandé à assister aux funérailles de son fils à Montréal. Cela aurait été une première pour un criminel canadien important détenu aux États-Unis et aurait nécessité des démarches d'extradition compliquées et des mesures de sécurité sans précédent. Sans compter que cela aurait pu être mal vu dans le milieu si on lui avait accordé cette faveur.

L'assassinat en pleine rue du fils du parrain – un événement majeur sur la scène du crime organisé – provoque un branle-bas de combat dans les corps policiers, en particulier au SPVM. Quatre mois plus tôt, un des grands amis de Vito Rizzuto, Federico Del Peschio, était lui aussi tombé sous les balles alors qu'il venait d'arriver dans le stationnement de son restaurant La Cantina, boulevard Saint-Laurent. Rapidement, les enquêteurs des divisions des crimes majeurs et du crime organisé de la police de Montréal établissent de possibles dénominateurs communs entre les deux meurtres des mafiosi : l'édifice du 1000 de la Commune, l'homme d'affaires Tony Magi et le redoutable chef de gang Ducarme Joseph.

Magi est un entrepreneur en construction prospère et sans histoire jusqu'à ce qu'il soit victime d'un enlèvement, en 2005. Il s'échappe lui-même de ses ravisseurs et demande de l'aide, les mains encore attachées. Trois ans plus tard, il est atteint de plusieurs projectiles d'arme à feu au volant de son véhicule, rue Cavendish. Il survit miraculeusement à cette spectaculaire tentative de meurtre, mais en conserve des séquelles. Il est connu dans le milieu que Del Peschio et Magi sont en conflit au sujet d'une affaire d'argent. À l'époque du

meurtre de Nick Junior, dont il est l'associé, Magi porte régulièrement une veste pare-balles et se déplace dans une camionnette blindée, escorté de gardes du corps. Parmi eux, on retrouve d'anciens policiers, un père et son fils originaires de New York, des sbires vraisemblablement liés à la mafia et plusieurs individus de race noire qui semblent obéir à un chef, Ducarme Joseph.

Celui-ci, 41 ans, est le cofondateur d'un ancien gang de rue d'allégeance bleue appelé « les 67 ». En 2009, il fait figure de pionnier dans le milieu des gangs de rue à Montréal, car il serait le premier à avoir réuni, sous sa gouverne, d'anciens membres des groupes ennemis des Rouges et des Bleus, chose impensable quelques années plus tôt. Ducarme Joseph a gravi les échelons et a pris de l'importance pendant que le parrain était détenu à 3 000 kilomètres de Montréal. Il est devenu le chef d'un nouveau gang que craint même la mafia et il se croit intouchable, protégé par le vaudou. En septembre 2009, des policiers l'avisent que sa tête est mise à prix. Il leur répond qu'il sait qu'il a pour 500 000 \$ de contrats sur sa vie, mais qu'il n'a pas peur. Il ajoute que ceux qui pourraient faire le travail sont en prison et que les autres n'ont pas le charisme nécessaire pour le faire.

« Il a créé une équipe sans territoire déterminé et dont la volonté d'expansion est sans limites », indique un rapport de police rédigé à la fin de 2009. Lui et ses hommes font la pluie et le beau temps dans les bars et restaurants du boulevard Saint-Laurent. La police de Montréal les soupçonne de faire de l'extorsion en intimidant, battant ou enlevant des commerçants et en allumant des incendies. Mais ils commettraient aussi des meurtres. Rapidement après les assassinats de Rizzuto et de Del Peschio, par différentes techniques d'enquête, la police établit l'identité de certains hommes de main de Joseph qui auraient été présents sur les deux scènes de crime. Une empreinte digitale est aussi découverte et une correspondance est faite. La découverte d'un véhicule qui aurait servi lors d'un des meurtres mène à Joseph lui-même. Et, depuis peu, Ducarme Joseph et sa garde rapprochée travailleraient pour l'entrepreneur Tony Magi, dont ils assureraient la protection et pour lequel ils exécuteraient des contrats d'extorsion.

Les enquêteurs de la Division du crime organisé du SPVM ont déjà Ducarme Joseph à l'œil depuis quelque temps dans le cadre d'un important projet d'enquête baptisé Arrogance, dont le nom est inspiré de l'attitude générale du chef de gang et de ses hommes. Les

assassinats de Nick Rizzuto et Federico Del Peschio incitent la direction des enquêtes à créer une force de frappe composée notamment d'enquêteurs des divisions des crimes majeurs, du crime organisé et des incendies criminels, et à l'incorporer dans le projet Arrogance. Les enquêteurs songent alors à se rendre au pénitencier de Florence pour rencontrer Vito Rizzuto, comme ils le feraient avec le père de n'importe quelle autre victime d'homicide. Mais la direction tergiverse et le projet est reporté. D'autres événements viendront toutefois changer la donne.

Le 18 mars 2010, deux individus portant des perruques et armés de pistolets semi-automatiques font irruption en plein jour dans la boutique de vêtements haut de gamme de Ducarme Joseph, rue Saint-Jacques dans le Vieux-Montréal. Ils canardent à tout vent, tirant plus de 60 projectiles. Un employé du magasin et le garde du corps de Joseph sont tués. Un autre protecteur du caïd, qui s'est réfugié dans la salle de bain, et deux électriciens qui effectuaient des travaux dans le commerce sont blessés. Joseph s'échappe tel un chat par la porte d'en arrière. Il embrasse une amulette qu'il porte constamment sur lui et communique avec le 911.

Le 20 mai 2010, cinq mois après le meurtre de Nick Rizzuto fils, l'oncle de ce dernier, Paolo Renda, revient en voiture chez lui, rue Antoine-Berthelet, après avoir acheté des steaks pour le souper. Il est à un coin de rue de sa maison, boulevard Gouin, lorsqu'il est intercepté par des individus, dont certains sont déguisés en policiers, et enlevé. Son véhicule est abandonné sur place, le moteur éteint. Renda, 70 ans, était sorti de prison depuis peu après avoir été condamné dans la foulée de l'opération Colisée. Il était le *consigliere* du clan des Siciliens et des policiers croient qu'en mai 2010 il était le parrain par intérim de la mafia. Renda disparaît ce jour-là et n'a jamais été revu. Un juge l'a déclaré mort au début de 2018.

Un mois plus tard, celui qui aurait temporairement pris la place de Renda à la tête de la mafia, Agostino Cuntrera, 66 ans, est tué à son tour. Surnommé « le seigneur de Saint-Léonard » et très proche de la famille Rizzuto, il se trouvait assis à une table à pique-nique avec son garde du corps devant son entreprise de services alimentaires, Distribution John & Dino, lorsqu'un individu portant une cagoule et des vêtements foncés s'est approché. Cuntrera et son protecteur se sont précipités vers la porte de l'entreprise, mais ils sont tombés, et le suspect les a tués tous les deux à bout portant à coups de fusil de

chasse. Il avait été avisé par les policiers que sa vie était en danger deux semaines plus tôt.

Cette fois-ci, la coupe est pleine. Des enquêteurs du SPVM iront voir Vito Rizzuto avant tout pour lui parler du meurtre de son fils, mais aussi pour aborder les autres événements, s'il y est disposé.

* * *

Dans les heures suivant le meurtre de Cuntrera, le lieutenant-détective Daniel Picard, de la Division du crime organisé du SPVM, prépare un plan à l'intention de ses patrons afin de rencontrer le parrain au Colorado. Le 2 juillet, il reçoit un appel à son bureau. C'est Lorie McDougall, de la GRC, qui lui dit que ce n'est pas au SPVM d'aller rencontrer Vito Rizzuto. Il explique que la GRC suit les Rizzuto depuis des années avec l'enquête Colisée et que c'est elle qui possède l'expertise nécessaire. Le public ne le sait pas encore, mais en 2010, la police fédérale est sur le point de commencer une autre enquête d'envergure sur la mafia.

Ouvrons ici une parenthèse. Les différents corps de police travaillent régulièrement de concert et c'est souvent de cette façon qu'ils sont les plus efficaces pour lutter contre le crime organisé. Ils vous diront que tous les corps policiers sont sur la même longueur d'onde et qu'ils s'entendent comme larrons en foire, mais ce n'est pas toujours vrai. Ils conservent jalousement certaines chasses gardées. Parfois, le ton monte et des coups de poing sont assénés sur la table, mais en général, ils trouvent un terrain d'entente. Néanmoins, la parfaite harmonie entre corps policiers n'existe pas, même si les hommes et les femmes de la base n'ont aucun problème lorsqu'ils travaillent ensemble et que leurs patrons échangent régulièrement des services.

Revenons à la conversation entre Lorie McDougall et Daniel Picard. Ce dernier résiste aux arguments de son homologue fédéral. McDougall donne un peu de lest et offre à Picard de mettre au service de ses enquêteurs l'avion de la GRC, pour autant qu'il puisse être du voyage et interroger lui aussi le parrain de la mafia. Picard refuse net et la discussion se termine poliment entre les deux hommes. Le bras de fer n'en reste pas là et monte d'un étage. Des officiers supérieurs des deux corps de police s'obstinent, mais c'est le SPVM qui ira voir Vito Rizzuto.

Les deux enquêteurs désignés pour cette mission délicate sont les sergents-détectives Pascal Leclair et Jean-François Veillette, respectivement des divisions des crimes majeurs et du crime organisé. Leclair a une vaste expérience dans les enquêtes d'homicides. Il a notamment élucidé, avec des collègues, les meurtres sordides de Natasha Cournoyer, tuée par Claude Larouche en octobre 2009, et de Brigitte Serre, jeune employée d'une station-service assassinée par trois voleurs en janvier 2006. Il est l'enquêteur dans les dossiers de Nick Rizzuto Junior et de Federico Del Peschio. Jean-François Veillette a pris part aux enquêtes les plus importantes de sa division au cours des dernières années. Le crime organisé le passionne et il lit absolument tout sur le sujet.

Le lecteur avisé notera peut-être que les deux envoyés ne sont pas d'origine italienne. Il y a deux écoles de pensée à ce sujet dans la police : il y a ceux qui croient que les enquêteurs affectés à la mafia devraient être des Italiens parce qu'ils sont imprégnés de leur culture, et il y a ceux qui croient que cela ne change rien. Leclair et Veillette sont du second groupe. Ils pensent même que cela est un avantage, car des individus pourraient craindre de parler à des policiers de la même origine qu'eux au cas où ils auraient une connaissance en commun. Mais aujourd'hui, la question de l'ethnicité est de moins en moins vraie alors que les enfants des mafiosi arrivés au Canada durant les années 1950 sont nés ici et se considèrent comme des Canadiens ou des Québécois. « Quoi qu'il en soit, Vito Rizzuto parle quatre langues », résume Jean-François Veillette. « Je ne connais pas l'italien, mais je connais les meurtres. Jean-François ne parle pas l'italien, mais il connaît le crime organisé », renchérit Pascal Leclair.

Le but premier de la visite à Vito Rizzuto est de l'informer officiellement du décès de son fils. Même s'il est évidemment au courant, le parrain n'a pas été avisé par la police comme elle le ferait avec n'importe quel père dont le fils a été assassiné. Le second objectif consiste, comme on dit dans le jargon policier, à « faire de la victimologie », c'est-à-dire en savoir le plus possible sur la victime pour obtenir une piste ou se faire confirmer des doutes. Ils veulent également le questionner sur le meurtre de son ami Del Peschio. Les deux policiers vont tout de même rencontrer le parrain de la mafia, un type aguerri, et ils ne doivent pas rater leur coup. Veillette lit sur l'histoire familiale des Rizzuto et consulte des collègues du renseignement. Leclair s'informe sur les antécédents judiciaires du

parrain et consulte les résumés de certains dossiers dans lesquels il a été impliqué. Ils ne demandent aucune permission, mais ils avisent des membres de la famille de Vito Rizzuto et son avocat, M^e Loris Cavalière, qu'ils lui rendront visite le 8 juillet. Ils informent également les responsables du pénitencier de Florence. Les enquêteurs sont conscients que le parrain peut bien décider de rester dans sa cellule et de ne pas les recevoir. Leurs patrons aussi sont lucides et imaginent déjà les dollars dépensés pour rien s'ils revenaient bredouilles. C'est la première fois que des policiers canadiens rencontrent Vito Rizzuto depuis sa condamnation à New York, en mai 2007, trois ans plus tôt. C'est un moment important, d'autant plus que le milieu de la mafia montréalaise est agité.

Durant le vol vers le Colorado, les deux policiers discutent de l'angle d'approche pour mettre le pied dans la porte. Leur principale crainte, ce sont les premières secondes, déterminantes, celles qui vont décider si Vito Rizzuto acceptera ou non de s'asseoir avec eux. Leur avion se pose à Colorado Springs, où ils passent la nuit à l'hôtel. Ils prennent le chemin du pénitencier tôt le lendemain matin à bord d'une camionnette louée. La végétation luxuriante laisse peu à peu place à un paysage aride. Ils arrivent dans un village qui se limite à quelques bâtiments mal entretenus et à un unique feu clignotant. Près d'un terrain de golf, le pénitencier se dresse alors devant eux, isolé, en plein champ. Les policiers s'arrêtent à la première barrière, où un gardien posté dans une guérite les reçoit. Celui-ci est coiffé d'un chapeau de cowboy et porte à la ceinture un énorme revolver Magnum à rendre jaloux l'inspecteur Harry. Il n'a pas l'air particulièrement commode. Pascal Leclair tente tout de même sa chance.

– On vient de Montréal. *Ouf !* Il fait chaud, ici. Vous n'avez pas beaucoup de végétation ! lance-t-il en souriant.

Le gardien n'esquisse même pas un rictus. La tentative de l'enquêteur visant à dérider la sentinelle tombe à plat et le sergent-détective Leclair annonce plus solennellement qu'ils sont de la police de Montréal et viennent rencontrer le détenu Vito Rizzuto.

La visite est prévue à 8 h 15, mais les policiers sont arrivés trois quarts d'heure à l'avance pour être certains de ne pas manquer leur rendez-vous. Sur le chemin menant à la bâtisse principale, pas un chat. Pas beaucoup de voitures dans le stationnement non plus. Les deux enquêteurs passent par la fouille et déposent leurs effets

personnels dans un bac qui est ensuite passé aux rayons X. En même temps, ils sont soumis à un détecteur de métal, comme dans les aéroports. Ils s'engouffrent ensuite dans un long corridor luisant de propreté et décoré de différents objets à l'effigie du pénitencier, un peu comme on en voit dans les *high school* américaines. Les murs réverbèrent les bruits de leurs pas. Ils croisent à peine deux ou trois gardiens armés et traversent quelques portes qui se déverrouillent avec un fort bruit métallique lorsqu'ils s'en approchent. Au pénitencier de Florence, tous les déplacements sont suivis par des caméras, qui sont légion dans l'établissement.

« C'est incroyable, nous sommes dans un des pénitenciers américains les plus peuplés et on ne croise personne. Cela n'a rien à voir avec les pénitenciers du Québec », se dit Pascal Leclair. Son collègue et lui sont ensuite escortés vers une grande salle abritant une trentaine de tables rondes munies de bancs fixes. Ils remarquent des micros dans la pièce et, au fond, une salle de surveillance d'où les gardiens peuvent les observer. L'un d'eux leur dit qu'il va aller chercher le détenu. Les policiers attendent, seuls dans la grande salle, debout, non sans avoir des papillons dans le ventre.

* * *

Vito Rizzuto entre dans la salle, vêtu d'un t-shirt blanc et d'un pantalon de jogging. Ses cheveux rasés le vieillissent. Les policiers sont un peu surpris, car ils ont encore en tête la dernière photo du parrain, celle où il est menotté et s'apprête à monter dans l'avion au moment de son extradition, en août 2006, ou celles publiées en boucle sur lesquelles il apparaît toujours en complet italien taillé sur mesure. « On aurait dit qu'il avait pris un coup de vieux. Mais il était svelte et avait tout de même l'air en forme », se souvient Jean-François Veillette.

Le parrain se dirige vers eux, l'air irrité et méfiant.

– Qui êtes-vous et de quel corps de police êtes-vous ? demande d'abord, en anglais, un Vito Rizzuto vindicatif.

Les deux policiers se présentent et indiquent à quelles divisions de la police de Montréal ils appartiennent. Mais le parrain n'écoute pas, il est emporté par sa colère.

– Si vous aviez été de la GRC ou même si vous aviez appartenu à

une équipe mixte qui a un lien avec la GRC, je n'aurais pas accepté de vous rencontrer. Vous avez prévenu ma famille, c'est pour cela que je vous rencontre, sinon je ne serais pas sorti de ma cellule, poursuit-il en français après avoir réalisé que c'était la langue d'usage de ses interlocuteurs.

Le parrain se lance alors dans une diatribe contre la police fédérale canadienne, qu'il accuse d'être responsable de son transfert dans l'Ouest des États-Unis, loin de sa famille, « à qui ça coûte des milliers de dollars » pour venir le voir. Il se plaint d'avoir été sali et que c'est pour le punir qu'on l'a envoyé à Florence. Il reproche à la police de ne rien vouloir faire pour qu'il soit transféré dans un pénitencier de l'Est américain et ainsi plus près de sa famille.

Vito Rizzuto est en furie. Il « ventile », comme dit Jean-François Veillette, durant de longues minutes avant que le débit ralentisse un peu et que Pascal Leclair en profite pour lui couper la parole.

– Nous sommes ici pour élucider le meurtre de votre fils. Qu'une personne s'appelle Rizzuto ou Tremblay, elle ne mérite pas d'être tuée comme un animal sur le trottoir. Ce n'est pas vrai que personne ne s'en soucie. Nous avons le devoir d'enquêter et de vous tenir au courant de l'enquête. Vous avez le droit de savoir, dit-il.

Les mots portent. Le parrain se calme. Le ton change complètement. Le sergent-détective Leclair s'assoit, suivi par son collègue, puis Vito Rizzuto les imite. La glace est brisée, le pire est passé. Le parrain ne retournera pas dans sa cellule et les enquêteurs ne s'en retourneront pas bredouilles après 30 secondes.

Le chef de la mafia se dit touché qu'ils se soient déplacés jusqu'au Colorado pour le rencontrer. Il commence par répéter qu'il aimerait être transféré dans un établissement des États de New York ou du New Hampshire. Il ajoute, en citant des noms, que d'autres Canadiens condamnés aux États-Unis ont obtenu ce privilège et ont même pu purger la fin de leur peine au Canada.

Il parle de ses conditions de détention et dit qu'il mange bien, qu'il fait attention à son alimentation et qu'il s'entraîne quotidiennement. Il ajoute qu'il parle à peu de détenus, qu'il y a peu d'Italiens à Florence, mais beaucoup de Sud-Américains.

Il est visiblement heureux de pouvoir briser son ennui et discuter avec des gens de Montréal.

– Nous allons parler en français, cela fait longtemps, insiste-t-il.

Les enquêteurs croient se souvenir que Vito Rizzuto leur a dit qu'il avait arrêté de fumer. Une chose est sûre : il n'avait pas l'air malade. Le parrain affirme qu'il n'y a pas de drogue au pénitencier de Florence, contrairement aux prisons canadiennes et québécoises.

Il énumère également aux enquêteurs quelques noms de détenus célèbres, dont Timothy McVeigh, qui sont passés ou qui se trouvent encore au pénitencier de Florence. Le lien de confiance étant établi et l'ambiance plus cordiale, le trio peut entrer dans le vif du sujet.

Leclair et Veillette expliquent alors les circonstances du meurtre de son aîné, Nicolo, et donnent quelques détails sur ce qui a été accompli dans l'enquête jusqu'à maintenant. En entendant cette description des faits, Vito Rizzuto devient émotif. La colère se lit sur son visage et il frappe la table de son poing.

– Mon fils ne devait pas mourir ! lance-t-il.

Le parrain confirme que c'est son fils cadet, Leonardo, qui lui a annoncé la nouvelle. Il raconte que c'est lui qui avait placé son fils Nicolo auprès de l'entrepreneur Tony Magi, car ce dernier « avait du flair pour les bonnes affaires ».

Il dit qu'il n'a jamais pensé que la vie de son fils pourrait être en danger, sinon il ne l'aurait jamais laissé chez FTM Construction. Il a de la difficulté à croire que des gens dans l'entourage de son fils aient pu s'en prendre à sa propre famille. Il affirme que son fils n'aurait jamais été tué et que Magi n'aurait pas été victime d'une tentative de meurtre s'il avait été en liberté.

Le parrain donne l'impression que quelqu'un, un jour, paiera pour le meurtre de son aîné, qu'il soit encore influent ou abandonné de tous à son retour au Canada.

Vito Rizzuto affirme que son fils s'occupait de construction et d'immobilier et qu'il a toujours voulu pousser ses enfants vers les domaines légaux. Il souligne le fait que ses deux autres enfants, Leonardo et Libertina, sont avocats et il soutient qu'ils sont à l'écart de toute activité illégale et s'occupent de leur famille.

D'ailleurs, Rizzuto se donne un beau rôle en disant que lorsqu'il était en liberté à Montréal, il réglait des conflits, admettant avoir beaucoup de leadership. Il dit même que durant la guerre des motards,

il a organisé deux rencontres entre les Hells Angels et les Rock Machine pour qu'ils fassent la paix, mais que ces derniers refusaient d'écouter. Il se pose également en victime en affirmant qu'il a bien tenté de mener des activités légitimes en investissant dans le pont de Messine et dans la compagnie de bacs à déchets OMG de Toronto, mais que chaque fois, le gouvernement italien et la Ville de Montréal lui ont mis des bâtons dans les roues.

Lors de la conversation, Vito Rizzuto ne dit jamais qu'il est le parrain de la mafia, mais à la description qu'il fait de son rôle, c'est tout comme. Pascal Leclair dit avoir compris ce jour-là pourquoi il était le chef de la mafia montréalaise, mais ce dernier a beau se justifier, les deux policiers ne sont pas dupes. Ils le ramènent à l'ordre en lui disant de ne pas les prendre pour des valises. Rizzuto ne conteste pas leur scepticisme.

Au sujet du meurtre de son ami Del Peschio, Vito Rizzuto affirme que c'était connu qu'il y avait un conflit entre lui et un entrepreneur. Il ajoute que Del Peschio avait essayé de régler des situations impliquant des investisseurs qui auraient été floués.

En ce qui a trait à l'enlèvement de son beau-frère Paolo Renda et au meurtre d'Agostino Cuntrera, il ne croit pas que ces attentats aient été commandités par les familles de New York.

– Il n'y a aucun lien entre eux et Montréal, dit-il.

Il soutient que le seul lien qu'il entretenait était avec son ami Gerlando Sciascia, tué en 1999. Il confirme avoir rencontré Salvatore Vitale et que ce dernier lui avait offert le poste de capitaine pour les Bonanno, mais qu'il avait refusé en le traitant d'imbécile. Il ajoute que chaque fois qu'il a rencontré un membre du clan Bonanno, il avait eu mal au cœur.

– C'est une *gang* d'imbéciles, martèle-t-il devant les enquêteurs.

Il ajoute que depuis l'adoption de la loi RICO aux États-Unis, les familles de New York sont devenues de petites cellules.

Vito Rizzuto a également du mal à croire que ce sont les Calabrais qui tentent de reprendre le contrôle à Montréal. Il dit que s'ils veulent reprendre le contrôle, ils n'ont qu'à le faire, « la ville n'appartient à personne ».

Lorsque les enquêteurs évoquent la possibilité que les attaques

contre son clan puissent venir de Toronto, Rizzuto leur répond que c'est possible, pour un motif de vengeance. Mais, à plusieurs reprises, le parrain dit que les siens ne sont en conflit avec personne, qu'il ne comprend pas et qu'il ne sait rien, lui qui se trouve à 3 000 kilomètres de Montréal. Si, durant un certain temps, il a reçu des journaux de Montréal avec beaucoup de retard, il ne les reçoit plus. Il ajoute que ses appels sont écoutés et son courrier lu par les autorités carcérales et policières.

« C'est comme s'il était au courant que des noms circulaient, mais qu'il n'avait pas encore tous les détails et qu'il était encore en mode analyse », se souvient Jean-François Veillette.

« C'est ce qu'il nous laissait croire, mais peut-être en savait-il plus que ce qu'il nous disait », ajoute son collègue Leclair. Les deux croient bien que le parrain était sincère lorsqu'il a accepté de les rencontrer pour les aider dans leur enquête, mais ils n'excluent pas qu'en même temps, en fin renard, il tentait d'obtenir de l'information.

L'entretien, qui dure depuis plus de trois heures, tire à sa fin. Rizzuto et les deux policiers parlent de choses et d'autres.

Ils abordent le fameux coup de fil de Francesco Del Balso diffusé dans le cadre de la Commission Charbonneau au cours duquel le mafioso appelle un entrepreneur de Québec, Martin Carrier, et l'avertit de ne plus effectuer des travaux de céramique à Montréal.

– C'est quoi le problème avec ça ? Il y a des gens qui travaillent à Québec ? Qu'ils travaillent à Québec. Il y a des gens qui travaillent à Montréal ? Qu'ils travaillent à Montréal. Comme ça, tout le monde travaille, se positionne Vito Rizzuto.

Les trois hommes parlent même de la température à Montréal et de hockey. Les policiers lui demandent si sa femme a un lien de parenté avec Michael Cammalleri, un joueur du Canadien. Le parrain répond qu'il est un petit-neveu éloigné.

Les enquêteurs l'interrogent sur ce qu'il fera à la fin de sa peine, le 5 octobre 2012. Il répond qu'il est citoyen canadien et qu'il reviendra au Canada.

– À Montréal, je ferai attention, mais à Toronto et Vancouver, je pourrai marcher sans regarder derrière moi, dit-il.

Il se plaint d'ailleurs que les policiers avisent constamment ses

proches que leur vie est en danger, que ces derniers ont compris et qu'ils ne veulent plus en entendre parler.

– Voulez-vous provoquer une guerre ? reproche-t-il aux enquêteurs.

Il est passé 11 h, c'est l'heure du décompte des prisonniers. Un gardien se présente et met fin à l'entretien. Vito Rizzuto doit retourner à sa cellule, car il ne peut pas rester dans cette salle lorsque les autres détenus passeront.

– En terminant, M. Rizzuto, y a-t-il quelque chose que l'on peut faire pour vous ? demande Pascal Leclair.

– Regardez si vous ne pouvez pas me faire transférer pour que je sois plus près de ma famille, réitère le parrain avant de serrer la main des deux policiers montréalais et de disparaître dans les dédales de la prison, escorté par un agent correctionnel.

Les deux policiers lui ont dit qu'ils transmettraient sa demande, mais ils savent bien qu'ils n'ont pas le pouvoir d'exaucer ses souhaits.

Durant l'entretien, Pascal Leclair et Jean-François Veillette n'ont pris aucune note, une vieille technique d'enquêteur pour rassurer le sujet rencontré, rester concentré sur ses propos et faciliter les échanges. En revanche, une fois dans leur véhicule, ils se jetteront sur leurs crayons et leurs calepins pour les noircir de tout ce qu'ils auront entendu et mémorisé.

Même s'ils ne reviendront pas à Montréal les mains vides – un lien de confiance a été créé –, Vito Rizzuto ne leur a rien donné. Leurs patrons n'auront pas grand-chose à se mettre sous la dent en matière de pistes d'enquête.

Le gardien accompagnant les policiers vers la sortie affirme que Rizzuto est un détenu sans problème.

– On sait qu'il est le parrain canadien. Mais si on ne le savait pas, on n'aurait aucun moyen de le savoir, dit-il.

Pendant ce temps, à 3 000 kilomètres de Florence, certains font tout pour que les Rizzuto tombent dans l'oubli.

* * *

Le soir du 10 novembre 2010, rue Antoine-Berthelet, le commandant de la Division du crime organisé du SPVM, Denis

Mainville, est pressé de questions par les journalistes. Plus loin, le criminaliste Loris Cavaliere, visiblement sous le choc, court partout, déplaçant des voitures et négociant avec les patrouilleurs qui fixent les banderoles jaunes destinées à délimiter le périmètre de sécurité. Nicolò Rizzuto père, 86 ans, entrait dans sa cuisine pour souper lorsqu'il a été tué sous les yeux de sa femme et de sa fille. Le tireur s'était embusqué dans un boisé à l'arrière de la résidence et a tiré à travers une fenêtre. Souvent coiffé de son feutre typique, Nicolò Rizzuto était le symbole de la mafia sicilienne de Montréal depuis 30 ans. Il avait toutefois passé le flambeau à son fils. Son assassinat confirme le nettoyage en règle entrepris pour rayer le clan Rizzuto de la carte.

Aux funérailles du patriarche en l'église Notre-Dame-de-la-Défense, une boîte laissée sur les marches du lieu de culte crée l'émotion et retarde l'arrivée du cortège funèbre, car le SPVM ne veut pas courir de risque et dépêche ses artificiers. Certains craignent que l'objet – une boîte de souliers décorée d'une croix dessinée à la main – contienne un morceau du corps d'une personne disparue. Mais il n'en est rien. Elle renferme une note manuscrite reprochant à l'église de collaborer avec la mafia.

Trois semaines plus tard, les policiers Leclair et Veillette retournent voir Vito Rizzuto pour les mêmes raisons que la première fois.

– Encore un autre ! commence le parrain avec dépit.

– Pourquoi mon père ? Il jouait aux cartes, c'était un vieillard, il ne faisait plus rien ! Est-ce que c'était nécessaire ? se questionne Vito Rizzuto.

Il en a également contre le fait que sa mère et sa sœur ont assisté à la scène. Cette dernière était venue le visiter une semaine avant les policiers et elle lui a raconté qu'elle s'est jetée sur le plancher lorsqu'elle a entendu le bruit de la balle.

Contrairement à la première fois où Rizzuto leur avait semblé plus volontaire, cinq mois plus tard, les deux policiers le sentent résigné. « Il était assommé, quasiment défait, c'était comme si tout s'effondrait et s'effritait devant lui. Il ne projetait plus l'image d'un homme qui allait reprendre le contrôle. Il n'était plus en mode contre-attaque et c'est un peu comme s'il voyait la fin arriver », décrivent-ils.

Pour lui, le meurtre de son père est de toute évidence un message.

Il réalise maintenant qu'il assiste, impuissant, à une attaque en règle contre sa famille. Il a même peur pour son autre fils, Leonardo.

Les enquêteurs demandent à Vito Rizzuto s'il sait d'où ces attaques pourraient venir. Le parrain semble savoir qui a tué son fils, un homme qu'il appelle « le Noir » et que les policiers identifient comme Ducarme Joseph. Mais pour ce qui est du reste, le prisonnier dit être toujours dans le brouillard. Les policiers s'interrogent notamment sur la participation d'un certain Salvatore Montagna, un ancien chef intérimaire du clan Bonanno fraîchement expulsé des États-Unis et qui vient de s'établir dans la métropole. Peut-être est-il le responsable ? Mais le parrain dit ne pas le connaître et rappelle qu'il est détenu depuis six ans. Encore une fois, les policiers ont l'impression que Rizzuto ne dit pas tout et qu'il en sait plus que ce qu'il veut bien laisser croire.

Vito Rizzuto sait qui était présent et qui était absent aux funérailles de son père. Mais, du même souffle, il affirme que cela ne veut rien dire. « Ceux qui ne sont pas là n'y sont peut-être pas parce qu'ils font partie de ceux qui nous en veulent. Mais ils sont peut-être absents parce qu'ils ont peur et qu'ils ne veulent pas être associés avec nous. Vous, la police, vous connaissez bien des gens, mais il y en a d'autres que vous ne connaissez pas », dit-il avant d'ajouter : « Aujourd'hui, je n'ai plus confiance en personne, même envers des gens qui étaient proches de moi dans le passé. Lorsque je reviendrai à Montréal, la question n'est pas de savoir qui je vais aller voir, mais plutôt qui viendra me voir. »

Encore une fois, les enquêteurs quittent le Colorado en restant sur leur faim. Ils ne négligeront rien pour tenter de mettre la main au collet du meurtrier de Nicolo Rizzuto fils, mais, encore aujourd'hui, ce crime n'a pas été élucidé. Des enquêteurs du SPVM demanderont d'aller visiter Rizzuto une troisième fois à Florence, mais ils essuieront un refus de leurs patrons. Ça joue trop dur dans la mafia. Et peut-être y a-t-il une question de susceptibilités ou de sensibilités policières. C'est la GRC qui ira.

* * *

Cinq jours à peine après le passage des policiers Leclair et Veillette, Vito Rizzuto est de nouveau convoqué au parloir. Il n'a pas de « façon » lorsqu'il entre dans la grande salle et se retrouve face à face

avec Lorie McDougall, le sergent d'état-major Serge St-Denis, également de la GRC, et un jeune policier du FBI. Avec ce qui se passe au sein de la mafia montréalaise et qui a toute l'apparence d'un putsch contre les Rizzuto, la GRC a décidé, pour tenter d'y voir plus clair, d'aller rencontrer le principal sujet de sa grande enquête Colisée, enfermé dans un véritable « Fort Knox », constatent-ils en arrivant. Rizzuto, qui a été prévenu de leur visite par son avocat, est, on le sait, en colère contre la police fédérale qu'il accuse d'être à l'origine de son transfert à l'autre bout des États-Unis. Il laisse donc ses visiteurs parler les premiers. McDougall et son collègue ne savaient pas trop quel accueil ils recevraient, mais ils se doutaient bien qu'il n'allait pas être très chaleureux. Ils savaient que le parrain avait une « crotte sur le cœur » contre la GRC et ils ont tôt fait de l'assurer que la police fédérale n'avait rien à voir avec cette décision et qu'elle relevait du FBI.

Les policiers de la GRC se présentent. Le quatuor s'assoit. Vito Rizzuto est encore rébarbatif et décoche quelques flèches.

– C'est à cause de vous si j'ai tout perdu, accuse-t-il.

Mais il se calme peu à peu lorsque les enquêteurs canadiens racontent toutes les enquêtes auxquelles ils ont participé et dans lesquelles ils ont suivi le parrain comme son ombre.

– Tu te souviens, Vito, lorsque tu as fumé une cigarette sur ton balcon en plein milieu de la nuit à Cuba ? À quoi pensais-tu ? demande Lorie McDougall en anglais.

– Ah, mes maudits... Vous étiez là ! Vous êtes partout, rétorque le parrain.

– Et tu te rappelles la femme agent double qui t'a appelé pour aller prendre un café avec toi en janvier 2004 ? C'est moi qui lui ai dit de t'appeler, car on ne te trouvait pas en République dominicaine, poursuit McDougall.

Vito Rizzuto avait des soupçons et il en rit.

Serge St-Denis en remet en demandant au parrain pourquoi il n'avait pas répondu au téléphone lors de la fameuse enquête Compote, durant laquelle la GRC avait établi un faux bureau de change au centre-ville par lequel les mafiosi ont fait transiter des millions en argent sale. La GRC croit qu'elle aurait pu accuser Vito Rizzuto de trafic de drogue s'il avait décroché son combiné.

– Tu le savais que la *job* était brûlée ? lui demande Serge St-Denis.

– Je ne voulais pas être dérangé, je jouais au golf, répond-il avec un sourire moqueur.

Le parrain loue les efforts et les ressources déployés par ses interlocuteurs.

– Vous autres, la GRC, c'est pas pareil, dit-il.

Le froid entre eux s'est estompé. Comme s'ils étaient de vieux amis qui se connaissent depuis des décennies, le parrain et Lorie McDougall se rappellent de vieux souvenirs, tant agréables que plus douloureux.

McDougall émet une théorie sur le meurtre de l'ami de Rizzuto, Giuseppe Lo Presti, commis en 1992. Il lui dit croire que lui, Vito Rizzuto, a reçu la commande, mais qu'il a été incapable de l'exécuter et qu'il a demandé à des membres du « gang de l'ouest » de le faire à sa place. Le parrain regarde le plancher et ne répond pas.

Le chef de la mafia qualifie les membres du clan Bonanno de New York de « rats ». Il dit qu'il a toujours su que c'était leur chef Joe Massino qui avait fait exécuter son ami Gerlando Sciascia et qu'auparavant, le clan Rizzuto remettait toujours des enveloppes à la famille mafieuse américaine à Noël, mais qu'à partir de ce moment, ce fut terminé.

Quant au meurtre de son fils Nicolo, Vito Rizzuto ne veut pas trop s'étendre sur le sujet.

– Ne cherchez plus, je sais qui a fait ça, c'est une affaire classée, c'est « le Noir », dit-il.

Les policiers ne savent pas trop quoi penser.

En ce qui concerne l'assassinat de son père et les attaques en règle contre son clan, il aimerait en savoir davantage.

– On ne sait pas, Vito. Mais tu sais bien que même si on le savait, on ne te le dirait pas, répond Serge St-Denis.

Quelques noms sont évoqués, notamment celui de Raynald Desjardins.

– Il est né criminel et il restera criminel, dit Vito Rizzuto avec mépris.

– Je ne peux pas vous aider, ça fait six ans que je suis détenu, je ne

sais rien. Une chose que je sais, cependant, c'est que je ne veux plus répondre au téléphone, car chaque fois que l'on m'appelle, c'est pour m'annoncer un décès autour de moi.

Au bout de trois heures, un gardien intervient pour annoncer que l'entretien doit prendre fin. Vito Rizzuto revient à la charge et demande aux enquêteurs de la GRC s'ils peuvent faire quelque chose pour le rapprocher de Montréal. Les policiers canadiens se tournent vers leur jeune compagnon du FBI.

– Si vous voulez quelque chose, il va falloir que vous nous donniez quelque chose, explique le jeune policier américain devant ses homologues canadiens un peu dépités.

Les policiers de la GRC promettent de faire la demande à la police fédérale américaine.

Avant de partir, ils demandent à Vito Rizzuto ce qu'il compte faire en revenant à Montréal.

– Il va falloir que tu te caches, ça tombe de partout, dit l'un d'eux.

– Ne soyez pas inquiets. Moi, je ne le suis pas, répond-il.

Durant sa détention à Florence, Vito Rizzuto passe ou reçoit quelques coups de fil durant lesquels il est question de la mort de son fils Nicolo.

Un jour, il appelle au Complexe funéraire Loreto.

– Alors, quoi de neuf ? demande-t-il à la personne qui lui répond.

– Parrain, on fait de notre mieux, mais c'est compliqué.

– Je sais que c'est compliqué, mais est-ce qu'il y a quelque chose que tu peux me dire ? rétorque Vito Rizzuto, visiblement irrité.

– Je vais être clair avec vous, parrain. On a ouvert la garde-robe et elle est remplie d'habits. Lequel voulez-vous que l'on mette ? dit son interlocuteur.

Ce dernier parle en code. Chaque habit représente une personne qui aurait pu s'en prendre à Nicolo Rizzuto fils – et il y en a beaucoup.

Rizzuto s'impatiente. Il va lui falloir de l'aide. À un moment indéterminé, en 2011, il joint un membre de sa famille et lui dit :

– Va voir Crazy.

Chapitre 9

Le vent tourne

– L'homme sort de chez lui. Il monte dans un véhicule avec C2 (autre individu identifié). Il y a un autre véhicule avec deux UM (individus non identifiés) à bord. Les véhicules quittent sur Grande-Allée direction sud, dit une voix sur la radio de la police.

– Les deux véhicules entrent dans le pont-tunnel La Fontaine, décrit la même voix une quinzaine de minutes plus tard.

– Les deux véhicules se garent dans le stationnement d'un magasin à grande surface sur le boulevard Métropolitain, entre Langelier et Lacordaire. Les « sujets » entrent dans le magasin. Il faudrait prévenir l'enquêteur, dit encore la voix.

L'enquêteur, c'est Benoît Dubé, de la Division du crime organisé de la Sûreté du Québec. Ce dernier travaille depuis quelques jours sur une affaire d'extorsion de plusieurs millions de dollars contre de riches gens d'affaires de la communauté italienne de Montréal. En ce matin du 3 mars 2011, Lorie McDougall l'accompagne. Les deux policiers suivent de près l'équipe de filature de la SQ qui a dans sa mire un nouveau venu au sein de la mafia montréalaise : Salvatore Montagna.

Celui-ci, 40 ans, était le chef intérimaire du clan Bonanno de New York lorsqu'il a été expulsé par les États-Unis vers son pays d'origine, le Canada, en avril 2009. Il est né à Montréal en 1971, mais, alors qu'il n'avait qu'un an, sa famille est partie vivre à Castellammare del Golfo, en Sicile, où il a passé toute sa jeunesse. Lorsqu'il a eu 15 ans, sa famille s'est de nouveau installée en Amérique du Nord, mais a choisi New York. Jeune adulte, il a fondé une entreprise de fabrication de produits de métal, la Matrix Steel Company, dans Brooklyn, qui lui a valu le surnom de « Sal le ferronnier ».

Selon des documents du FBI, c'est en 1998 que Montagna a été invité à rejoindre le clan Bonanno par l'entremise de Gerlando Sciascia, alias « George du Canada ». Après le meurtre de Sciascia, il aurait été l'un des émissaires que le clan Bonanno a envoyés auprès des Rizzuto pour connaître leur état d'esprit. En 2002, Montagna a été arrêté pour

une affaire de paris sportifs. Il a comparu devant un juge, mais il a refusé de répondre à ses questions. En 2006, il est devenu le capitaine du chef de la mafia de Brooklyn, Michael Mancuso, puis parrain intérimaire du clan Bonanno deux ans plus tard. En 2009, il a été de nouveau arrêté et s'est retrouvé sous le coup d'une mesure d'expulsion. Citoyen canadien, il a demandé à être expulsé au Canada et a choisi plus spécifiquement Montréal, sa ville natale.

Montagna connaît bien la métropole québécoise. Il était l'un de ceux qui passaient les messages du chef du clan Bonanno, Joe Massino, aux patrons de la mafia montréalaise. Le FBI le décrit comme un homme très prudent qui n'hésitait pas, plutôt que d'utiliser le téléphone, à monter dans sa voiture et à rouler durant sept heures pour livrer le message directement dans l'oreille du destinataire. Montagna est proche d'un mafioso new-yorkais qui a épousé une nièce de Vito Rizzuto, révèlent des documents de la police fédérale américaine. Il connaît également très bien la famille Arcuri, propriétaire de l'usine de crème glacée Ital Gelati à Saint-Léonard, et la police croit que celle-ci a facilité sa venue et son adaptation dans la métropole québécoise.

La GRC a appris l'expulsion de Montagna seulement quelques jours avant le fait. En juin 2009, les enquêteurs de la GRC ont rencontré leurs homologues de l'équipe 10 du FBI, affectée à la lutte contre la mafia à New York, pour en savoir plus long sur lui. Salvatore Montagna a élu domicile chez son cousin dans l'arrondissement de Saint-Hubert, sur Grande-Allée, et la police a installé une caméra devant la maison. Elle l'avait à l'œil et craignait qu'il cause des problèmes. Elle a vu juste.

En 2010, la plupart des policiers sur le terrain ne savent pas du tout qui est Salvatore Montagna. Ils ont entendu son nom, mais ils ne sont même pas certains qu'il existe. Puis, ils commencent à le voir faire peu à peu des rencontres dans des cafés italiens de Montréal et entendent vaguement dire qu'il veut contrôler des opérations d'extorsion et de prêts usuraires. Les enquêteurs se questionnent à savoir s'il vient de New York pour récupérer Montréal au profit du clan Bonanno ou s'il veut vraiment faire sa place dans la métropole.

Il est soupçonné d'avoir envoyé une couronne de fleurs mortuaires à deux hommes d'affaires importants de la communauté italienne – un message pour leur dire qu'ils devront payer une « taxe de protection » de 10 millions de dollars – lorsqu'il est intercepté par Benoît Dubé et

Assis dans leur véhicule, Benoît Dubé et Lorie McDougall attendent Montagna et ses sbires lorsque ceux-ci sortent du magasin à grande surface. Deux gardes du corps précèdent le capitaine mafieux et ils deviennent nerveux lorsqu'ils aperçoivent les policiers. Dubé active les gyrophares de la camionnette. McDougall et lui descendent ensuite de celle-ci en exhibant clairement leurs plaques pour que Montagna et sa suite comprennent qu'ils ont bel et bien affaire à des policiers. Avec tout ce qui se passe au sein de la mafia, on n'est jamais trop prudent – on a qu'à se rappeler le cas de Paolo Renda, enlevé par des individus déguisés en policiers. Lorsqu'il voit les deux enquêteurs s'approcher, Montagna, qui porte des verres fumés, fait signe à ses gardes du corps de reculer, signifiant par ce geste que tout est sous contrôle et qu'il va leur parler.

Les deux enquêteurs lui annoncent qu'ils sont au courant qu'il y a une tentative d'extorsion contre deux hommes d'affaires. Montagna leur répond qu'il connaît les noms que les policiers mentionnent, mais qu'il n'a rien à voir avec ça. Il dit qu'il ne veut pas de problèmes et qu'il n'est pas un criminel. Il se décrit comme un homme d'affaires qui vient de démarrer une entreprise d'importation de viandes froides en provenance d'Italie.

Il confirme qu'il connaît bien la famille Arcuri. Il dit qu'il demeure dans la maison de son cousin, à Saint-Hubert, et qu'il paye 500 \$ de loyer par mois.

Son visage se crispe lorsque les policiers lui parlent du clan Bonanno de New York, auquel il a appartenu.

– Ce sont des *fucking rats*, dit-il en anglais. Moi, je ne serai jamais un rat, promet-il.

Montagna affirme qu'il a de la difficulté avec le français à Montréal et au Québec et qu'il envisage de déménager à Toronto pour cette raison.

Durant la conversation, qui dure une dizaine de minutes, Montagna est froid mais poli. Il n'est pas nerveux. Visiblement, ce n'est pas la première fois qu'il a affaire à la police. Il sait que les policiers sont là simplement pour lui transmettre un message, ce qu'ils font à la fin.

– Sache qu'on sait tout ce que tu fais et que nous sommes constamment derrière toi, le préviennent-ils avant de quitter les lieux.

Après une brève accalmie à la suite de l'assassinat du patriarche Nicolò Rizzuto dans sa cuisine au mois de novembre précédent, la police assiste à un regain de tension au sein de la mafia montréalaise au printemps 2011. Elle vient de découvrir dans un entrepôt, rue Pascal-Gagnon dans l'arrondissement d'Anjou, un véritable arsenal de guerre et elle appréhende de nouveaux conflits. Un nom qui revient de plus en plus souvent dans les rapports de police et les rencontres de renseignement est celui de Raynald Desjardins.

Officiellement, Desjardins, 57 ans, est à ce moment impliqué dans l'industrie de la construction. En 2004, à sa sortie du pénitencier où il avait purgé une peine de 15 ans pour des importations de drogue, il a commencé à vendre des résidences qui avaient été endommagées notamment par le feu et qu'il a rénovées et transformées en appartements. Par la suite, il s'est lancé dans l'acquisition et la revente de terrains destinés à des projets de construction résidentielle. En 2011, Desjardins est aussi partenaire avec l'un des frères Arcuri – Domenico – dans l'entreprise de décontamination des sols Société Internationale Carboneutre, dont il sera question à la Commission Charbonneau.

Mais officieusement, selon la police, Desjardins serait toujours impliqué dans le crime et ruminerait une vengeance contre les Rizzuto. Les policiers l'ont toujours considéré comme un acteur de la mafia italienne, particulièrement lié à la cellule calabraise à laquelle appartient son beau-frère, Giuseppe Di Maulo. Ils le considéraient également comme le bras droit de Vito Rizzuto, dont il était tellement proche à une certaine époque qu'il habitait boulevard Gouin, tout près de la maison du futur parrain. Mais la relation a dramatiquement changé après l'arrestation des deux hommes dont il est question dans le prologue du présent ouvrage.

La rumeur veut que Desjardins ait pris la responsabilité des importations pour lesquelles il a plaidé coupable au tournant des années 1990, qu'il ait accepté la lourde peine et se soit ainsi sacrifié pour son ami Vito Rizzuto. Il attendait vraisemblablement un retour d'ascenseur de la famille, qui ne serait jamais venu.

Un rapport de renseignement du SPVM datant de novembre 2010 indique qu'après la condamnation de Desjardins, le clan Rizzuto a

repris certaines de ses affaires et quelques-uns de ses territoires et devait lui remettre en contrepartie une somme importante à sa sortie du pénitencier, en 2004, mais celle-ci n'aurait jamais été versée.

« Desjardins n'a pas mis la main sur les sommes escomptées. Il est très probable que le manque de considération flagrant de la famille Rizzuto envers ce dernier ait pu nourrir ses velléités de vengeance », peut-on lire dans le document.

Dès l'arrivée de Desjardins au pénitencier de Donnacona, au début des années 1990, les autorités carcérales constatent qu'il est « aigri et fâché » contre Rizzuto. En principe, il est facile de placer un détenu d'un tel niveau dans un secteur où se trouvent déjà des individus appartenant à son groupe ou ayant des affinités avec celui-ci, mais les autorités ne savent pas où l'envoyer. Desjardins lui-même se vantait de n'être d'aucune organisation et il aurait gagné le respect de la population carcérale en raison de ses faits d'armes passés, et non pas en raison d'un quelconque statut au sein d'un groupe. Durant des conversations avec des proches, Desjardins aurait craché sa colère contre ses anciens associés.

– Avant, quand nous étions tous ensemble, c'était *ben* beau, ils étaient *ben* contents de m'avoir. Mais aujourd'hui, ils m'ont laissé tomber et je suis obligé de m'arranger tout seul. *Ben astheure*, ça va être moi tout seul qui vais faire mes affaires de mon bord, dit-il en substance à sa conjointe ou à son homme de confiance et ami, Gaétan Gosselin.

Des années plus tard, à des enquêteurs venus le rencontrer en prison, Desjardins parlera de sa longue peine et dira qu'il a plaidé coupable et fait son temps sans rien attendre en retour, car il a trop d'orgueil pour ça. Il ajoutera avoir toujours accepté de vivre avec les conséquences de ses actes.

Il affirmera également que depuis son enfance dans le quartier Saint-Henri, il a toujours négocié plutôt que d'avoir recours à la violence et qu'aujourd'hui, il préfère ignorer et éviter les gens qui ne pensent pas comme lui.

Desjardins jugera « irresponsable » que la police et les médias continuent de l'associer à la mafia italienne. Il ajoutera que jamais, depuis sa condamnation, il n'a communiqué avec Vito Rizzuto ou des membres de sa famille et de son clan. Il donne toutefois l'impression qu'il continue de les respecter, lui et les membres de sa famille.

Il terminera en disant que les experts savent qu'il ne fait pas partie de la mafia et qu'il ne pourra jamais gravir ses échelons, car il n'est pas d'origine italienne.

Quoi qu'il en soit, au printemps 2011, la police considère que Desjardins, Montagna et d'autres individus liés au crime organisé sont regroupés au sein d'une alliance qui, depuis un an, cherche à exterminer les Rizzuto et à prendre les rênes de la mafia montréalaise à leur place. Les manières de procéder lors des attaques contre Paolo Renda, Agostino Cuntrera et le patriarche Nicolo Rizzuto ont des similitudes avec des crimes commis 30 ans plus tôt dans le milieu de la mafia et les policiers se demandent si les clans Bonanno à New York, et Violi à Hamilton, peuvent même tirer certaines ficelles. Une chose est sûre: l'alliance paraît invincible. Le fil qui maintient encore les Rizzuto en vie est ténu. Même certains de leurs fidèles se sont rangés dans le camp des putschistes. L'un d'eux les avise même que leur règne est terminé.

– Ce sont des gens qui ont mangé dans la même assiette que ton fils, tonne au téléphone Giovanna Cammalleri, haranguant son mari pour qu'il fasse quelque chose.

Mais celui-ci est bien loin de l'action. Le 1^{er} avril 2011, Lorie McDougall et son supérieur Serge St-Denis retournent visiter le parrain au pénitencier de Florence afin de lui annoncer qu'ils se sont rendus, la veille, rencontrer les responsables du FBI pour formuler sa requête de transfert dans l'Est des États-Unis, mais qu'ils ont essuyé un refus catégorique.

– Si vous voulez quelque chose, vous devez nous donner quelque chose en retour, réitère à Vito Rizzuto un autre agent du FBI qui accompagne les enquêteurs canadiens.

Rizzuto voit bien que cette réponse n'a rien d'un poisson d'avril.

« Vito Rizzuto était découragé, il croyait qu'il avait une chance. Ses épaules sont tombées. Il est *en dedans*, à l'autre bout du continent, et tout le monde se fait tuer autour de lui. Il n'a aucun moyen de protéger sa famille », dit Lorie McDougall.

Mais n'a-t-il vraiment aucun moyen ? Lors de cette rencontre qui dure environ trois heures, des banalités sont échangées. Le parrain ne semble plus autant à l'affût de ce qui se passe à Montréal. Il questionne un peu moins les enquêteurs. C'est comme s'il savait déjà

des choses. Comme s'il attendait le moment propice.

* * *

Le 16 septembre 2011, vers 9 h 30, les passagers de l'autobus de la ligne 42 de la Société de transport de Laval qui roule vers l'est sortent de leur torpeur lorsque des coups de feu sont tirés sur leur droite. Leur regard se tourne instinctivement vers la rivière : un individu portant une combinaison de plongée tire en direction de deux VUS stationnés en bordure du boulevard Lévesque, sur les rives de la rivière des Prairies. Dans les secondes suivantes, une camionnette BMW dont la lunette arrière est fracassée double l'autobus par la gauche et s'arrête sur un chantier voisin, comme pour y trouver refuge.

Il ne faut pas attendre très longtemps avant que les médias annoncent le nom de la cible de cet attentat : il s'agit de Raynald Desjardins. Ce dernier et celui que la police considère comme son garde du corps, Jonathan Mignacca, venaient d'amorcer un trajet qu'ils faisaient quotidiennement. Ils avaient garé leur véhicule respectif le long de la route lorsqu'un homme arrivé en motomarine, et caché derrière un buisson, a ouvert le feu sur eux à coups de AK-47. Mignacca a répliqué avec un pistolet pendant que son patron prenait la fuite, non sans d'abord prendre le temps de faire un doigt d'honneur à l'assaillant, selon ce qu'il racontera plus tard à des enquêteurs. Personne n'a été blessé et l'agresseur a fui par où il était venu avant d'abandonner sa motomarine rouge sur l'autre rive et d'y mettre le feu.

Peu après, le protecteur de Desjardins est arrêté par des patrouilleurs de la police de Laval. D'autres retrouvent son patron sur le chantier et le détiennent pour enquête. Ils lui posent quelques questions. Desjardins raconte qu'on a tiré sur lui, que deux balles lui ont frôlé la tête, qu'il s'est penché et n'a rien vu par la suite. Il ne veut plus répondre aux questions des policiers sur le sujet, il dit qu'il « comprend la *game* » et qu'il a « fait du *pen* ».

Il parle de la mort et de la maladie et affirme qu'il préfère mourir d'une balle plutôt que de souffrir.

Au sujet de l'autobus qui passait tout près, il qualifie de « dégueulasse » la façon dont l'attaque a été faite. Il avertit les policiers qu'il ne veut pas être filmé ou photographié par les médias, « car ma mère va en mourir si elle voit ça ».

Les enquêteurs ont trouvé une veste pare-balles dans la camionnette BMW X-5 de Desjardins, qui a été criblée de 12 à 14 projectiles. Le caïd est arrêté, car les enquêteurs se demandent s'il n'a pas tiré lui aussi. Il est ensuite conduit au poste de la police de Laval pour interrogatoire. Il fait froid dans la salle et il demande une couverture pour se réchauffer. Durant 22 minutes, l'enquêteur a beau prendre tous les détours imaginables et utiliser toutes les stratégies pour lui faire sortir les mots de la bouche, il n'y a rien à faire.

– Écoutez, vous êtes bien gentils et très professionnels, je suis bien traité, mais je n'ai rien à vous dire. Je suis les conseils de mon avocat, répète inlassablement le caïd.

– On n'a pas vu ça souvent, ça ressemblait à un film de James Bond. Vous vous en êtes sorti comme par miracle, je peux vous dire ça. Les balles tirées en votre direction peuvent traverser un moteur tellement ce sont de puissants projectiles. Vous aviez un ange au-dessus de votre tête. Vous avez une bonne étoile, M. Desjardins ! dit le policier, en jouant visiblement au « *bon cop* » qui tente d'amadouer son sujet.

– Je le sais, répond Desjardins, avant de revenir à son refrain. Je suis un homme très pacifique et très calme. Je suis un père de famille. Je ne suis pas un sauvage. Je sais très bien vivre. Je respecte tous les gens autour de moi. J'ai toujours été très poli, mais j'ai un avocat qui s'occupe de moi et il m'a dit de ne pas parler, conclut-il.

On verra bientôt si « les bottines suivent les babines ».

Raynald Desjardins croit dur comme fer que l'attentat contre lui a été commandé par son allié d'hier, Salvatore Montagna. Les deux hommes se seraient brouillés au printemps 2011 et l'alliance anti-Rizzuto de l'année précédente est maintenant divisée en deux groupes ennemis. Selon certains, c'est une affaire de paris sportifs qui serait à l'origine du conflit, mais d'autres soutiennent que ce serait plutôt la tentative d'extorsion de l'ancien chef intérimaire des Bonanno contre deux hommes d'affaires de la communauté italienne.

« Je sais que c'est vous. Vous m'avez manqué, mais je ne vous manquerai pas ! » menace Desjardins au cours d'un appel téléphonique fait à l'un des membres du clan Montagna dans les minutes suivant l'attentat auquel il a miraculeusement échappé. Pour lui, l'affront est d'autant plus grand qu'il se produit deux semaines avant le mariage de sa fille.

Desjardins ne le sait pas, mais les membres de sa garde rapprochée et lui font l'objet d'une importante enquête de la GRC qui, après avoir étriillé les Siciliens dans l'enquête Colisée, s'attaque maintenant aux clans émergents ayant pris de l'ampleur au sein de la mafia montréalaise. Durant cette enquête du nom de Clemenza, les enquêteurs de l'UMECO profitent notamment d'une nouvelle technologie encore jamais utilisée par un corps policier canadien : ils peuvent intercepter et décoder tous les messages texte cryptés que les suspects s'échangent sur leurs appareils BlackBerry qu'ils ont modifiés et qu'ils croient inviolables. Les policiers fédéraux suivent tous leurs faits et gestes. Ils voient s'élaborer sous leurs yeux le désir de vengeance du clan Desjardins et avisent leurs collègues de la Sûreté du Québec. Ce sont eux qui transmettront les messages pour prévenir une guerre et protéger l'enquête en cours.

L'après-midi même de la tentative de meurtre contre Desjardins, tandis que ce dernier est détenu par les policiers, Montagna demande à rencontrer un des hommes de confiance du caïd pour l'assurer qu'il n'a rien à voir avec l'attentat de Laval. La rencontre se déroule dans un Tim Hortons de l'est de Montréal. L'homme de main de Desjardins revient ébranlé, il croit Montagna sincère, mais son impression ne sera pas retenue.

Dans les jours suivants, deux enquêteurs de la Sûreté du Québec, Benoît Dubé et Simon Beauchemin, font la tournée des principaux acteurs au cœur des tensions. Ils se heurtent à des portes closes chez Montagna et Vittorio Mirarchi, jeune protégé de Raynald Desjardins, et laissent leur carte de visite.

Ils se rendent ensuite dans les bureaux de Raynald Desjardins, rue Sécant à Anjou. Celui-ci est accompagné de son avocat. Les enquêteurs le préviennent qu'ils ne veulent pas d'une nouvelle guerre « à la Maurice Boucher ». Desjardins répond qu'il est une victime dans cette histoire. Il répète qu'il est un homme pacifique et qu'il ne veut pas de problèmes.

Les enquêteurs décident alors de rencontrer le beau-frère de Desjardins, Giuseppe Di Maulo, pour qu'il use de son influence afin de calmer le jeu et empêcher un bain de sang. La rencontre se déroule à l'heure du souper, dans une pizzeria de Rosemère. Di Maulo, 69 ans, est accompagné de son avocat lui aussi. Il offre du vin aux policiers, qui refusent poliment. Ils tiennent le même discours à Di Maulo.

« On sait que la mafia trafique de la drogue et contrôle les paris sportifs, mais si vous commencez à vous tirer dessus, on ne veut pas d'une autre guerre des motards et des victimes innocentes. Arrangez-vous entre vous autres », disent-ils en substance. Di Maulo répond que les médias lui donnent beaucoup plus d'importance qu'il en a en réalité. La rencontre dure à peine cinq minutes. Peut-être Di Maulo dit-il vrai.

Le matin du 24 novembre 2011, Salvatore Montagna quitte sa résidence et gare son véhicule dans le stationnement d'un hôtel du centre-ville de Montréal. Il prend ensuite le métro jusqu'à la station Langelier, où un homme à bord d'une camionnette blanche vient le chercher. Le véhicule emprunte la rue Sherbrooke en direction est puis l'autoroute 40 avant de prendre la sortie pour la ville de Charlemagne et s'arrêter dans l'entrée d'une petite maison de l'île Vaudry. Montagna et le mystérieux conducteur entrent dans la résidence, mais immédiatement, l'ancien chef intérimaire du clan Bonanno sent l'arnaque. Il se précipite hors de la maison en défonçant une porte-fenêtre, mais il est atteint de projectiles, dont un dans le dos. Salvatore Montagna traverse la rivière L'Assomption à la nage, mais, à bout de forces et perdant beaucoup de sang, il tombe sur l'autre rive et ne se relèvera plus. Les détonations ont fait sursauter des insulaires, qui aperçoivent la camionnette blanche quitter les lieux sur les chapeaux de roue et communiquent avec le 911. Les policiers arrivent sur place et trouvent la victime, qui n'a plus de signes vitaux. Salvatore Montagna était considéré par les médias comme l'aspirant parrain de la mafia montréalaise. Son élimination crée une onde de choc. Même à New York, un mafioso local appelle un membre du clan Rizzuto.

– Qu'est-ce qui se passe ? On ne comprend pas ! Montagna était toujours *habillé*. Est-ce qu'il était *habillé* ? demande le New-Yorkais.

L'homme, qui parlait anglais, a utilisé le mot *dressed* qui se traduit en français par *habillé*. Mais *habillé*, dans le jargon criminel, signifie *armé*.

– Nous ne savons pas nous non plus, nous sommes surpris, répond son interlocuteur du clan Rizzuto.

– Avez-vous besoin d'aide là-bas ? Avez-vous besoin de quelques gars ? demande encore le mafioso de New York.

– Non, c'est correct, répond son interlocuteur.

C'était effectivement « correct ». La réplique tant attendue des Siciliens était commencée et leurs adversaires n'avaient rien vu venir. Desjardins croit que c'est Montagna qui a commandé l'attentat contre lui, mais des policiers sont certains que ce sont les Rizzuto.

Quelques jours avant l'attaque contre Desjardins, un des frères Arcuri a été blessé par balles. Un mois plus tard, Lorenzo Lo Presti, fils de Giuseppe Lo Presti, tué en 1992, connaît le même sort que son paternel et est assassiné alors qu'il fume une cigarette sur le balcon de son appartement, dans l'arrondissement de Saint-Laurent. En décembre, c'est au tour de l'associé de Lo Presti, Antonio Pietrantonio, ami de Vito Rizzuto et fidèle de longue date du clan des Siciliens, d'être victime d'une tentative de meurtre. Il se serait rallié à Montagna.

« Ce sont des gens qui ont mangé dans la même assiette que ton fils », disait la femme de Vito Rizzuto. Elle ne se trompait peut-être pas.

La vengeance, implacable, est donc amorcée. Visiblement, les Siciliens, qui ne pouvaient plus faire confiance à personne, ont trouvé quelqu'un pour faire le travail. Raynald Desjardins et ses complices sont arrêtés le 20 décembre 2011 pour le meurtre de Montagna. Le jour même, dans un rapport de renseignement, le SPVM évoque déjà, quelques mois à l'avance, la libération de Vito Rizzuto, « qui pourrait venir modifier grandement la donne sur l'échiquier criminel montréalais ». Rizzuto est un « individu très significatif du crime organisé italien à Montréal et sa libération pourrait créer une onde de choc sur notre territoire », peut-on également lire dans le document.

Mais l'onde de choc est déjà bien ressentie. Il est question dans le rapport de renseignement du SPVM d'une liste de personnes à abattre. Le nom de Ducarme Joseph aurait figuré tout en haut de celle-ci. Le chef de gang a effectivement été le premier visé, en mars 2010, mais il s'en est miraculeusement sorti. Ce sera partie remise.

Au printemps 2012, l'hécatombe se poursuit. Giuseppe Renda – aucun lien de parenté avec le *consigliere* et beau-frère de Vito Rizzuto Paolo Renda –, qui est lié à des familles de New York et de l'Ontario et qui se serait rallié à Montagna, est enlevé lors d'un rendez-vous et ne sera plus jamais revu. Renda, 53 ans, sortait rarement de chez lui depuis des mois. Lorsqu'il le faisait, il portait une arme et un gilet pare-balles. Il avait fait installer des rideaux à toutes les fenêtres et

dans le solarium de sa luxueuse maison de Westmount pour ne pas connaître le même sort que Nicolo Rizzuto père.

Durant l'été, deux individus liés aux gangs de rue – Chénier Dupuy et Lamartine Sévère Paul – tombent sous les balles. Il a été dit que les deux hommes ont été tués parce qu'ils n'acceptaient pas que les gangs de rue soient fusionnés en un seul groupe sous l'égide de Gregory Woolley, et que Dupuy avait manqué publiquement de respect à ce dernier. Mais un rapport du SPVM indique qu'ils pourraient avoir été éliminés parce qu'ils étaient proches de Ducarme Joseph, ce qui laisse croire que leurs assassinats pourraient également avoir un lien avec les meurtres de Nick Rizzuto fils et de Federico Del Peschio, commis trois ans plus tôt.

À l'automne 2012, la série noire se poursuit chez les adversaires des Siciliens. D'autres parmi leurs hommes sont tués ou blessés. Nous sommes à quelques semaines de la libération du parrain. « Nous croyons que depuis l'automne 2011, le vent a tourné en faveur de la famille Rizzuto. Les faits nous démontrent la volonté de la famille Rizzuto de revenir en force à Montréal », écrivent les auteurs d'un rapport de renseignement de la police de Montréal le 6 septembre 2012.

Le compte à rebours de la sortie de prison du parrain est commencé et deux enquêteurs de la GRC, le sergent Michel Fortin et le sergent d'état-major Christian Knight, se rendent à Florence une dernière fois pour le rencontrer. Le but de cette visite est de jauger les intentions de Vito Rizzuto à son retour au Canada, l'avertir qu'ils l'ont à l'œil et lui faire signer une obligation de garder la paix, ce qu'on appelle dans le jargon un « 810 ». La police a l'impression que ça va brasser à Montréal, que des individus veulent que Rizzuto reprenne sa place, qu'ils l'attendent comme le « messie » et qu'ils sont déterminés à lui prouver leur loyauté. Les deux policiers canadiens sont accompagnés d'un agent spécial du FBI qui doit prendre des notes. La rencontre a lieu le 1^{er} octobre 2012, quatre jours avant la libération de Rizzuto. Ce dernier se présente dans l'habituelle grande salle de visite à 9 h 15. Son langage corporel n'est plus le même. Son regard non plus. Il n'est plus comme lors des autres rencontres. Il a retrouvé sa prestance et son aplomb.

Les policiers commencent par quelques banalités. Ils disent au parrain qu'il a l'air en forme. Celui-ci répond qu'il s'entraîne tous les jours et qu'il a cessé de fumer.

Michel Fortin a apporté un exemplaire d'un journal montréalais dont la une présente une photo de l'entrepreneur Lino Zambito témoignant à la Commission Charbonneau, qui a commencé ses travaux.

– Regarde ça, vos affaires ne vont pas très bien, lance Michel Fortin.

– Ah oui ! C'est le fils de Giuseppe, c'est un bon garçon, réplique Vito Rizzuto, pas importuné le moins du monde par l'allusion du policier.

Puis, comme si le temps s'était arrêté depuis le 20 janvier 2004, les policiers et Rizzuto abordent le meurtre de Paolo Gervasi, assassiné la veille de l'arrestation du parrain. Ce dernier dit que c'est Gervasi qui a voulu les tuer, lui et l'un de ses lieutenants. Il nie quelque implication que ce soit et accuse les motards. Il affirme que dans cette affaire il a toujours voulu protéger Paolo Gervasi et qu'il lui disait qu'il pouvait marcher dans la rue l'esprit tranquille.

Puis, le quatuor entre dans le vif du sujet.

Les enquêteurs font valoir au parrain que sa libération prochaine fait déjà les manchettes à Montréal et qu'ils appréhendent un cirque médiatique. Ils lui suggèrent de rentrer au Canada par Toronto. Si l'intention de Vito Rizzuto était d'atterrir à Montréal, ils sont peut-être parvenus à le faire changer d'idée. Le chef de la mafia dit qu'il atterrira à Toronto et qu'il ira vivre pendant un bout de temps chez son cousin Frank Campoli ou chez un oncle.

Au sujet des attaques contre son clan, Rizzuto dit croire qu'elles proviennent de New York. Il confirme qu'après le meurtre en 1999 de Gerlando Sciascia – qui n'aurait jamais dû mourir, croit-il –, il était très en colère et que, par la suite, le clan Rizzuto a avisé les responsables de la mafia new-yorkaise qu'il coupait les liens avec elle. Il pense que les mafiosi américains se sont vengés en attaquant son clan par le biais de Salvatore Montagna, ancien chef intérimaire du clan Bonanno. Mais les policiers lui font valoir que des criminels montréalais sont vraisemblablement impliqués dans les attentats contre sa famille. Vito Rizzuto ne croit pas que l'offensive contre sa famille trouve son origine en Ontario. Il n'a pas l'impression que les assassinats de son père et de son fils ont le même mobile ou ont été commandés par les mêmes individus.

– Je ne peux pas croire qu'untel ait pu faire assassiner mon fils, mais rendu là, il n'y a plus rien pour me surprendre, dit Rizzuto.

Il admet que sa vie pourrait être en danger lorsqu'il reviendra à Montréal, mais que cela ne l'inquiète pas. Il dit qu'il demeurera discret et n'exclut pas de rester en dehors de la métropole durant un mois ou deux, le temps que la poussière retombe, avant d'y retourner.

« Ne vous en faites pas pour moi », dit-il. Comme s'il avait déjà son plan.

Arrive le moment où les policiers lui demandent de signer l'ordonnance de ne pas troubler la paix publique. Vito Rizzuto sort de ses gonds et regarde les policiers dans les yeux.

– QUOI ? Tout le monde nous attaque, moi et ma famille, et je ne peux pas nous défendre ?

Il qualifie cette démarche de ridicule et ajoute qu'il a fait son temps. Il refuse de signer quoi que ce soit, mais assure qu'il en discutera avec son avocat, M^e Loris Cavaliere.

Les enquêteurs égrènent des noms d'individus liés aux Hells Angels ou de leurs proches, des fidèles de la mafia qui l'appuient et n'attendent de lui qu'un claquement de doigts. Vito Rizzuto répète sa ligne habituelle : il n'a jamais été chef de quoi que ce soit, il est un homme d'affaires et ce sont les autres qui le placent à ce poste dont il ne veut pas.

Les policiers renchérissent en disant que certains de ses sympathisants recherchent des tueurs à gages. Le parrain ne dit rien. Il les écoute religieusement et il semble trouver que les policiers sont bien informés. Qui ne dit mot consent.

– Qu'est-ce que tu vas faire avec untel lorsque tu reviendras à Montréal ? Vas-tu l'embrasser, le serrer dans tes bras ou le tuer ? questionne carrément l'un des enquêteurs.

Le visage du parrain devient rouge.

– Vous pouvez être sûrs d'une chose, je ne l'embrasserai pas, assure-t-il.

Les policiers lui demandent pourquoi il aurait donné la directive à ses fidèles de ne rien faire jusqu'à ce qu'il revienne à Montréal. Le parrain ne répond pas. Ils le préviennent qu'ils ne veulent pas de vengeance ou de guerre.

– Je vais rencontrer des gens et je vais les écouter. Je donnerai mes commentaires et ils feront bien ce qu'ils voudront, répond Rizzuto dans une réplique digne des livres de Mario Puzo.

Après une rencontre d'une heure et demie, les enquêteurs quittent Rizzuto. La prochaine fois que la police canadienne le verra, ce sera au Canada. En marchant dans le corridor menant vers la sortie du pénitencier, les deux policiers se regardent et pensent la même chose : pas de doute, il va se venger.

Chapitre 10

L'incertitude

À 7 h 30 au Colorado (9 h 30 à Montréal) le vendredi 5 octobre 2012, Vito Rizzuto, 67 ans, quitte – complètement libre, sans entrave aux mains et aux pieds – le pénitencier à sécurité maximale de Florence, où il ronge son frein depuis un peu plus de cinq ans. À l'origine, il devait être libéré le lendemain, mais des formalités de douanes et d'immigration auraient fait en sorte que sa sortie a été devancée. À moins, comme c'est le cas dans les pénitenciers canadiens et les prisons québécoises, qu'il soit sorti une journée plus tôt puisque le 6 octobre était un jour de fin de semaine.

Escorté par des agents de l'Immigration américaine, Rizzuto monte dans un véhicule dont les vitres sont teintées et le convoi dans lequel il se trouve s'ébranle en direction de Denver, capitale du Colorado. Quatre jours plus tôt, les enquêteurs de la GRC l'avaient prévenu que sa libération prochaine soulevait déjà un grand intérêt médiatique. Ils n'avaient pas tort. Un caméraman de la télé de Radio-Canada, Martin Cloutier, et le journaliste Christian Latreille sont également du vol 3675 de la United Airlines qui doit ramener le parrain à Toronto, destination qu'il a finalement choisie pour revenir au Canada après six ans et demi d'exil forcé. Durant le vol, le caméraman réussit le tour de force de filmer Vito Rizzuto flanqué de deux agents d'immigration. Le parrain a rapidement dû réaliser que bien des choses avaient changé pendant son absence et que l'anonymat traditionnel de la mafia n'était plus ce qu'il était.

« Vito Rizzuto semble en forme et en bonne santé », décrit Christian Latreille dans son reportage. Mais, comme l'avaient remarqué les enquêteurs Pascal Leclair et Jean-François Veillette lors de leurs visites à Florence, deux ans plus tôt, le parrain a vieilli et ne ressemble plus à l'homme qu'on voit sur les photos publiées avant son arrestation. Sûrement à cause du poids des épreuves, ajouté à celui des années.

Peu avant 23 h, l'avion transportant Vito Rizzuto s'immobilise sur

le tarmac de l'aéroport Lester B. Pearson de Toronto. Le parrain sort de l'appareil et foule pour la première fois le sol canadien depuis six ans et demi, escorté par des policiers lourdement armés. N'ayant plus de passeport, Rizzuto ne passe pas aux douanes. Des proches, dont son fils Leonardo, seraient allés le chercher à l'aéroport. La GRC fait aussi discrètement partie du comité d'accueil. Une équipe de filature de la Division O de l'Ontario est en place pour suivre le parrain et être témoin de ses premiers pas en sol canadien. Mais malgré les nombreuses caméras, les policiers fileurs perdent de vue Rizzuto et ses proches qui quittent l'aéroport sans être vus, dans une direction inconnue. Cela crée une certaine commotion, car les policiers et observateurs se perdent en conjectures sur les intentions du parrain alors que le mot vengeance est sur toutes les lèvres. Le parrain restera-t-il dans la Ville Reine ou ira-t-il dans sa ville, Montréal ?

Une chose est sûre : Vito Rizzuto ne retournera pas habiter à long terme dans sa résidence de la rue Antoine-Berthelet, qu'il avait fait construire en 1982, un an après les meurtres des trois capitaines du clan Bonanno à New York, et qui est au nom de sa femme. La maison à trois portes de garage, où le parrain a élevé ses enfants et qui est évaluée à 1 million de dollars, a été mise en vente au printemps 2011 pour la somme de 1,9 million.

« Splendide résidence en pierre, construite sur mesure selon les plus hauts standards de qualité, maintenant en vente pour la première fois depuis sa construction. Maison idéale pour élever une famille et pour recevoir ; elle possède cinq chambres (deux avec des salles de bain attenantes), des pièces spacieuses et un élégant jardin. Une salle familiale dotée d'un foyer au bois avec un manteau en marbre importé d'Italie surplombe le patio couvert faisant la largeur de la maison. Des armoires en acajou, un réfrigérateur Sub Zero, des fours doubles Thermador, une cuisinière Jenn-Air et un lave-vaisselle Maytag » se trouvent dans la cuisine, qui donne accès à « une suite pour la nounou », décrit sur son site Internet Sotheby's, spécialisée dans la vente de résidences somptueuses.

« Pourquoi les propriétaires la vendent-ils ? » a demandé en juin 2011 le journaliste de *La Presse* André Noël à l'agente d'immeuble chargée de vendre la propriété. « Je ne sais pas, et si je le savais, je ne vous le dirais pas. C'est une grande maison, et les enfants ne sont plus là », a-t-elle répondu.

Le fils aîné de Vito Rizzuto, Nicolo, assassiné en décembre 2009, a

vécu dans cette maison, et certains articles de l'époque font état que la femme du parrain, Giovanna Cammalleri, avait manifesté le désir de ne plus y vivre. En 2011, M^{me} Cammalleri, que l'agente d'immeuble décrit comme adorable, habite toujours, seule, la maison, les deux autres enfants étant partis depuis longtemps.

Alors que la résidence était toujours en vente, la femme du parrain l'avait fait visiter en 2012, sans le savoir, à un journaliste qui s'était fait passer pour un acheteur potentiel, mais qui était loin d'en avoir les moyens. Elle était particulièrement fière de ses rideaux et de sa grande cuisine. Un agent d'immeubles était présent, mais ne faisait que suivre la propriétaire et le visiteur. Fait à noter, l'agent ne cachait pas l'identité du célèbre occupant de la résidence, au contraire.

– Vous savez à qui appartient cette maison ? a-t-il demandé au visiteur, sur le ton de la confiance.

– Euh... oui, a répondu le journaliste incognito, un brin hésitant.

L'agent a précisé : « À M. Rizzuto. » Il a ajouté que ce dernier avait beaucoup de souvenirs dans la maison, mais qu'il ne voulait plus y vivre et que le couple cherchait une résidence plus petite.

Le visiteur a qualifié de « lourde » la décoration de la résidence, avec des photos de famille un peu partout. Adeptes de Bacchus, ils s'attendaient à une cave à vin mieux garnie. Des caméras de surveillance fixées un peu partout ont fait en sorte que le journaliste s'est vu sur les écrans marchant dans la maison tout au long de la visite.

Il se peut que M^{me} Cammalleri ait eu des doutes sur la supercherie de son faux acheteur, mais elle ne les a pas laissés paraître. Car chez les Rizzuto, les femmes aussi sont rompues aux techniques de détection et de contre-filature et sont constamment à l'affût. Dans les jours ayant suivi la libération du chef de la mafia, des journalistes se sont postés près de la rue Antoine-Berthelet, où il n'est pas facile de s'embusquer sans être vu, et ont attendu la sortie de l'épouse du parrain dans l'espoir qu'elle les mènerait à ce dernier. M^{me} Cammalleri est sortie, a pris place dans sa voiture et, à peine quelques minutes plus tard, sur l'autoroute 15, elle avait déjà repéré ses pisteurs inexpérimentés et s'en était débarrassée en criant ciseau. Mais les journalistes, déterminés, se sont tout de même retrouvés à l'arrière d'une entreprise de céramique, en bordure d'une autoroute à Laval, où il semblait y avoir une rencontre. La morale de cette histoire : ne faites pas cela à la maison. La filature de gens liés à la mafia est à

proscrire totalement. « Lorsque ce sont des policiers qui les suivent, ils savent qu'il ne leur arrivera rien. Mais lorsqu'ils se sentent suivis et qu'ils ne savent pas qui les file, c'est là que ça peut devenir dangereux », affirment des enquêteurs. D'autant plus qu'à sa sortie de prison, Vito Rizzuto est toujours incertain de l'accueil qu'il recevra et que la tension est, encore une fois, très forte au sein de la mafia montréalaise.

Après sa fuite à l'anglaise de l'aéroport Pearson, Vito Rizzuto trouve refuge durant quelques jours chez son cousin par alliance Frank Campoli. Par la suite, il revient au Québec et s'installe temporairement dans un chalet des Laurentides où ses courtisans commencent à défiler. Il veut avoir le portrait de la situation. Les choses ont bien changé depuis son départ. Durant sa détention, plusieurs membres de sa garde rapprochée ont été éliminés ou arrêtés. Des policiers affirment que durant ses premières semaines de retour au Québec, le parrain marche en territoire incertain et se déplace accompagné de gardes du corps, contrairement à ses habitudes. Rizzuto manque de repères et doit refaire ses forces, se bâtir un nouvel entourage et trouver de nouveaux hommes de confiance. Ses principaux alliés, les Hells Angels, sont pratiquement tous en prison après avoir été appréhendés dans la vaste rafle anti-motards SharQc, en avril 2009. D'autres organisations criminelles ont comblé ou tenté de combler le vide, notamment un consortium d'individus membres des Hells Angels, du crime organisé traditionnel irlandais et des Wolfpack qui ont voulu s'emparer, dans la violence, du monopole de la distribution de cocaïne au Canada. Ce consortium sera démantelé au cours d'une importante enquête de la Sûreté du Québec nommée Loquace, en novembre 2012. N'eût été la collaboration d'une taupe au sein de leur organisation, ils auraient pu devenir très importants.

Vito Rizzuto commence à préparer son vrai retour. « Je vais voir qui va venir à moi », avait-il dit aux enquêteurs du SPVM qui s'étaient rendus le visiter à Florence. Le parrain reçoit des gens et mesure ses appuis. Au moins une de ses rencontres avec des acteurs de la mafia les plus influents se seraient même déroulées à l'extérieur du pays, pour être à l'abri des regards. Vito Rizzuto veut savoir qui est avec lui et qui est contre lui. Il convoque des chefs de clan et autres individus liés à la mafia pour savoir ce qui s'est passé durant son absence et obtenir des réponses à certaines questions qui le titillent. Il se fait une tête. Il pique, semble-t-il, une sainte colère en demandant pourquoi

l'assassinat de son fils n'a toujours pas été vengé. À la fin d'octobre 2012, quelques jours après sa libération, il rencontre un mafioso influent : Giuseppe Di Mauro.

Giuseppe – ou Joe – Di Mauro, 70 ans, est un ancien associé de l'ex-parrain de la mafia montréalaise Frank Cotroni. Sa fille Milena a même épousé l'un des fils de l'ancien chef de la mafia calabraise de Montréal. Di Mauro a fait carrière dans les cabarets et a contribué à faire connaître certains artistes, dont feu Claude Blanchard, lui-même proche des Cotroni. Malgré son étiquette de mafioso, il n'a aucun antécédent judiciaire. Durant les années 1970, il a été accusé relativement à un triple meurtre survenu dans un cabaret, mais il a été acquitté. Lors de l'arrivée au pouvoir des Siciliens au tournant des années 1980, Di Mauro s'est rallié à eux et a toujours été considéré par la police comme l'un des membres les plus influents de la cellule calabraise de la mafia sicilienne, même s'il n'est pas Calabrais. Il est en effet né dans le village de Montorio nei Frentani, situé dans la province de Campobasso, dans la région de Molise dans le sud de l'Italie. Il a immigré au Canada et est devenu citoyen canadien en 1961. Durant les années 2000, il est un homme d'honneur de la mafia montréalaise et parle d'égal à égal avec Vito Rizzuto, qu'il accompagne durant ses voyages de golf. Mais en 2012, la relation n'est plus la même entre les deux hommes.

En octobre 1963, Joe Di Mauro a épousé Huguette Desjardins, la sœur de Raynald. Ce serait Di Mauro qui aurait par la suite ouvert les portes du crime organisé italien à son beau-frère, qui a alors gravi les échelons peu à peu. Mais les deux beaux-frères auraient eu une espèce de relation amour-haine pour différentes raisons. Dans leur livre *Milena Di Mauro : fille et femme de mafiosi*, la fille de Di Mauro, Milena, et la criminologue Maria Mourani affirment qu'à l'annonce du meurtre de Salvatore Montagna, Joe Di Mauro était fou de rage et a fait les cent pas dans sa maison en pestant contre son beau-frère. À des enquêteurs qui le rencontrent à l'Établissement de détention de Rivière-des-Prairies en septembre 2012, Raynald Desjardins affirme qu'il n'est pas l'associé de son beau-frère et qu'il les voit, lui et sa sœur, seulement une fois par année. Mais ce ne sont pas là les rumeurs qui circulent dans la rue, avant et après la libération de Vito Rizzuto.

Des informations veulent que le poste de parrain ait été offert à Di Mauro par les nouveaux hommes forts de la mafia montréalaise après les attaques contre les capitaines de la famille Rizzuto, en 2010.

Durant l'enquête Clemenza, en 2011, les enquêteurs de la GRC interceptent même des échanges entre des suspects qui s'écrivent que le *campobassano*, qui était surnommé « Queen » dans le milieu, serait le nouveau chef. D'autres renseignements veulent que Giuseppe Di Maulo ait refusé ce rôle, mais qu'il ait accepté celui de conseiller pour ces mêmes nouveaux hommes forts du crime organisé italien, parmi lesquels la police identifie Raynald Desjardins. Enfin, il est également question que Joe Di Maulo n'ait rien fait pour empêcher les attaques contre les Rizzuto, protéger la famille sicilienne ou contrôler son beau-frère, que la police soupçonne d'avoir été l'un des artisans du putsch tenté contre les Siciliens. Au contraire, disent même certains. Si cela ou une partie de cela est fondé, Vito Rizzuto aurait pu conclure qu'il s'agissait là d'un manque de loyauté.

En décembre 2011, après le meurtre de Salvatore Montagna, l'auteur de ces lignes, qui était alors journaliste au *Journal de Montréal*, a rencontré Joe Di Maulo et lui a posé certaines questions sur ses liens avec Raynald Desjardins et la situation tendue qui prévalait au sein de la mafia. Voici deux de ses réponses :

– Raynald Desjardins, il est de ma famille et je ne peux pas le renier. Il est toujours mon beau-frère et c'est certain que je le vois.

– J'ai 70 ans et il y a des gens qui ont 75 ans et qui ne devraient pas avoir peur pour leur vie, qui traversent la rue, qui se font frapper par un autobus et qui meurent. Je n'ai pas de gardes du corps et je ne regarde pas derrière moi lorsque je marche dans la rue. Je marche avec ma conscience, et ma conscience, elle est propre, avait-il dit.

Un mois après le retour au Canada de Vito Rizzuto, le dimanche 4 novembre 2012, vers 20 h, Giuseppe Di Maulo revient à sa résidence située rue du Blainvillier, à Blainville, sur la Rive-Nord de Montréal. Il sort de son véhicule lorsqu'un individu, vraisemblablement tapi derrière un buisson, sort de sa cachette et tire au moins deux coups de feu à la tête du mafioso, qui s'écroule. Une trentaine de minutes plus tard, sa femme, Huguette Desjardins, qui avait pourtant vu les phares de la voiture de son conjoint approcher et éclairer la maison, s'inquiète que celui-ci ne soit pas rentré et sort sur le balcon. Elle aperçoit alors son mari gisant dans son sang, près de son automobile, et communique avec le 911. Dépêchés sur les lieux, les techniciens paramédicaux pratiquent en vain les manœuvres de réanimation. Le décès de Giuseppe Di Maulo est constaté à l'hôpital. Le suspect, qui a pris la fuite, serait un homme de race blanche, selon certaines

informations émanant de l'enquête menée par la Sûreté du Québec.

Dans son livre, Milena Di Maulo affirme que son père a rencontré Vito Rizzuto le 1^{er} novembre, trois jours avant sa mort, et qu'il est revenu en disant simplement que le parrain « semblait bien aller, même s'il avait maigri. » Elle écrit également que le lendemain, il a tenu une discussion téléphonique animée avec Rizzuto au cours de laquelle il aurait été question de Raynald Desjardins. Selon des informations policières, deux mois après le meurtre de son père, Milena Di Maulo a déclaré aux enquêteurs que dans les jours précédant sa mort, Joe Di Maulo avait fait plusieurs démarches inaccoutumées. Il avait notamment vu son comptable pour régler ses impôts, fait évaluer son cellier d'une grande valeur et laissé un très long message sur le téléphone de sa fille le samedi précédant sa mort. Elle a aussi déclaré que son père avait rencontré le parrain, même si ce dernier ne voulait pas le voir, ce qui signifierait que c'est Joe Di Maulo qui aurait sollicité l'entrevue et non l'inverse. Enfin, Huguette Desjardins aurait constaté que son mari était « blanc comme un drap » lorsqu'il est revenu de ce fameux entretien.

Deux semaines après le meurtre, Vito Rizzuto et son chauffeur Mario Sollecito roulent à bord d'un VUS Town and Country blanc lorsqu'ils sont interceptés avenue du Crochet, à Laval. Deux enquêteurs des crimes contre la personne de la Sûreté du Québec s'approchent du parrain et l'interpellent au sujet de l'assassinat de Di Maulo. Une information non validée par une deuxième source veut que le parrain porte alors une veste pare-balles. Mais des policiers qui connaissent l'homme croient que ce n'était pas son genre, même en cette période d'incertitude. On ne connaît pas la teneur de la conversation entre le parrain et les deux enquêteurs, qui a duré à peine cinq minutes. Il semble toutefois qu'elle fut plutôt à sens unique et que les policiers aient passé leur traditionnel message voulant qu'ils l'aient à l'œil et qu'ils ne voulaient pas de violence. Cette interception laisse croire que la police avait retrouvé dans les heures ou jours précédents Vito Rizzuto, qui avait échappé à la filature peu après son arrivée à l'aéroport de Toronto. Mais d'autres enquêteurs ayant un tout autre mandat avaient déjà retrouvé le parrain avant que la police l'intercepte, avenue du Crochet. Avant de quitter Vito Rizzuto, le 19 novembre 2012, les policiers de la SQ lui remettent en effet une citation à comparaître devant la Commission Charbonneau.

Cette Commission a en effet commencé ses travaux avec fracas le mois de septembre précédent. Elle est présidée par la juge France Charbonneau, de la Cour supérieure, et fait l'objet de reportages quotidiens. Après les témoignages d'experts venus expliquer les façons de faire de la mafia, quelques témoins ont commencé à défiler. L'un d'eux, l'entrepreneur en construction Lino Zambito, révèle entre autres qu'avant son arrestation, Vito Rizzuto avait agi comme médiateur entre lui et un concurrent, Tony Accurso, pour l'obtention d'un contrat de 25 millions. Un autre, Gilles Surprenant, ex-ingénieur de la Ville de Montréal, déclare avoir joué au golf avec le parrain et savoir que des entrepreneurs versaient 2,5 % de la valeur des contrats obtenus à la mafia sicilienne. Ajoutez à cela le nébuleux et sanglant dossier du 1000 de la Commune, qui intéresse les procureurs de la Commission Charbonneau, et il n'en faut pas plus pour que certains, qui espèrent un témoin vedette, insistent pour que le parrain soit convoqué. Les enquêteurs assistant les procureurs de la Commission sont majoritairement des policiers, principalement du SPVM et de la SQ. S'ils occupent des rôles d'enquêteurs d'une commission d'enquête et n'ont, temporairement du moins, pas les mêmes pouvoirs et outils que les policiers, ils ne peuvent pas, pour parvenir à leurs fins et retrouver des témoins, faire appel aux différents corps policiers. Et l'inverse est aussi vrai. Ils doivent utiliser leurs propres moyens et contacts.

Un de ces contacts pour rejoindre Vito Rizzuto est, on s'en doute, l'incontournable M^e Loris Cavaliere. Une rumeur veut que la première fois que le criminaliste a entendu dire que son client pourrait intéresser la Commission Charbonneau, c'est lorsqu'un enquêteur de celle-ci l'a croisé et lui a demandé où il pourrait trouver Vito Rizzuto. L'avocat n'aurait pas tellement collaboré lors de cette première approche. « Si je comprends bien, c'est *catch me if you can* », lui aurait alors lancé l'enquêteur, bien déterminé à arriver à ses fins.

Vers la mi-octobre 2012, un enquêteur téléphone à M^e Loris Cavaliere lui demandant de transmettre à son client le message que la Commission veut le rencontrer. Il s'agit de réaliser une première entrevue exploratoire avec le parrain en vue d'un éventuel témoignage. Si ce dernier refuse, les enquêteurs finiront de toute façon par le retrouver, il recevra une assignation à comparaître et sera forcé de témoigner. L'un des enquêteurs qui rencontreront Rizzuto est Éric Vecchio, lui-même témoin expert lors de l'ouverture des travaux de la Commission. Loris Cavaliere et lui se connaissent depuis que le

policier patrouillait dans la Petite-Italie, au début de sa carrière. Un lien de confiance s'est bâti avec les années entre l'avocat, Vecchio et d'autres policiers entourant ce dernier. Ce n'est pas la première fois que ces acteurs se parlent pour régler des problèmes. La situation est corsée pour les enquêteurs de la Commission, car ils seront les premiers agents de la paix à rencontrer le parrain alors que tous les autres corps policiers le cherchent. Ils se feront sûrement sermonner par ces autres corps policiers lorsqu'ils l'apprendront. Mais le procureur, M^e Denis Gallant, est prêt à défendre la position de la Commission. On ne sait pas si des exigences ont été manifestées de part et d'autre, mais une rencontre avec Vito Rizzuto est fixée à la fin octobre dans les locaux du criminaliste, boulevard Saint-Laurent dans la Petite-Italie.

Éric Vecchio se présente au bureau de l'avocat Cavaliere en compagnie de son collègue Stéphan Cloutier, également enquêteur de la Commission. Les deux sont reçus par la conjointe de M^e Cavalière, qui est réceptionniste. Ils discutent ensemble dans la salle d'attente depuis une vingtaine de minutes lorsqu'une silhouette se profile au fond des bureaux. Un homme est entré par la porte arrière de l'immeuble et s'approche. Il porte un manteau dont le col est relevé et une casquette Nike enfoncée sur la tête. C'est Vito Rizzuto. Il est seul, sans garde du corps et semble ne pas vouloir attirer l'attention. Les deux enquêteurs ont de la difficulté à le reconnaître. Ils le trouvent amaigri. M^e Cavaliere invite le trio à passer dans la « salle de conférence », une petite pièce qui pourrait s'apparenter à un débarras, remplie de boîtes, avec une grande table et quelques chaises et fauteuils. C'est dans cette pièce que les policiers installeront des micros deux ans plus tard dans le cadre d'une importante enquête sur la direction du crime organisé montréalais (voir le chapitre suivant).

Le premier à prendre la parole est M^e Loris Cavaliere. Il explique au parrain le mandat des deux enquêteurs et le rassure sur leurs intentions. Vito Rizzuto est au courant des témoignages entendus devant la Commission jusqu'à maintenant. Il sait également que l'un des enquêteurs assis devant lui, Éric Vecchio, a présenté des vidéos sur lesquelles on voit son père, Nicolo, et d'autres capitaines de la mafia se partager des liasses de billets dans la petite pièce du fond du quartier général de la mafia, le bar Consenza, entre 2004 et 2006. Après avoir reçu ses billets, le vieux parrain soulève un côté de son pantalon et les glisse dans ses bas, sous les regards moqueurs de ses

acolytes.

Assez tôt au cours de la rencontre, les policiers lancent le nom de Nicolò Milioto. Surnommé « M. Trottoir », le propriétaire de Mivela Construction est alors soupçonné de faire partie d'un cartel d'entrepreneurs ayant mis la main sur la plupart des contrats avec la Ville de Montréal en matière d'égouts, d'aqueducs et de trottoirs. Durant l'enquête Colisée, au cours de laquelle des caméras et des micros ont été subrepticement installés dans le bar Consenza, Milioto est vu régulièrement au quartier général des Siciliens. Il est considéré par la police et les enquêteurs de la Commission comme un intermédiaire entre les entrepreneurs en construction et le crime organisé.

Vito Rizzuto se défend en affirmant qu'il a été détenu durant huit ans, dont six aux États-Unis, qu'il ne sait rien et qu'il n'est impliqué dans rien. Il ajoute que Milioto est un ami de son père et que toute la question de la construction relevait de toute façon de son défunt paternel. Il prévient les enquêteurs qu'ils auront de la difficulté à faire sortir quelque chose de la bouche de Milioto.

– Je ne sais même pas s'il parle à sa femme, dit Vito Rizzuto.

– Si nous n'avons pas de bon témoin, c'est toi qui vas venir dans la boîte. Le témoin numéro 1, c'est toi. C'est toi que les hautes sphères de la Commission veulent avoir. Elles ne veulent pas avoir une estafette en bas de l'organisation. Tout le monde regarde les travaux de la Commission, rétorque l'enquêteur Vecchio du tac au tac.

Ce dernier ne sait pas si Rizzuto a ensuite discuté avec Milioto. Toutefois, le parrain avait raison sur une chose : lorsqu'il témoignera devant la juge Charbonneau, en février 2013, Nicolò Milioto se pliera à l'*omerta*, la loi du silence. Il niera tout.

– C'est quoi la mafia, M. Milioto ? lui demandera la procureure en chef, M^e Sonia Lebel.

– Je ne sais pas, répondra l'entrepreneur durant un témoignage de quatre jours typique et digne des grands films sur la mafia.

À l'issue de ce premier contact, les enquêteurs annoncent au parrain qu'ils ont avec eux son assignation à comparaître, mais ils décident de ne pas la lui remettre immédiatement pour qu'il ne se referme pas comme une huître. Ils savent qu'ils auront besoin d'un nouveau rendez-vous plus officiel et élaboré. Rizzuto ne dit ni oui ni

non quant à un possible témoignage. Avant de partir, un des enquêteurs lui souligne qu'il y a un important gala de boxe au Centre Bell dans les prochains jours, le samedi 3 novembre, et que ce serait une occasion de faire sa première apparition publique et de montrer qu'il est de retour, pour faire taire les rumeurs. Les individus du milieu criminel sont, on le sait, friands de ces galas de boxe. Les policiers du renseignement également.

– Je ne crois pas que ce serait une bonne idée, répond le parrain.

La première assignation à comparaître que les enquêteurs de la Commission Charbonneau n'ont pas voulu remettre immédiatement à Vito Rizzuto lui est finalement remise par les enquêteurs des crimes contre la personne de la SQ sur l'avenue du Crochet à Laval, le 19 novembre, mais elle n'a pas été exécutée. Elle arrive à échéance après trois mois, soit à la mi-février. Le 13 février 2013, les enquêteurs rencontrent donc le chef de la mafia pour la deuxième fois. L'entretien a de nouveau lieu dans les locaux de Me Cavaliere. Cette fois-ci, l'enquêteur Nicodemo Milano, qui avait arrêté Vito Rizzuto en 2004 et pris part à son extradition deux ans plus tard, accompagne ses collègues. Le trio patiente quelques minutes dans la salle d'attente, puis est invité à entrer dans le bureau du criminaliste. Ils remarquent le chien de l'avocat, un paisible Bullmastiff couché sur un divan. Celui-ci ne fait pas de cas de l'arrivée des visiteurs, mais soulève alternativement ses sourcils lorsque le trio entre dans la pièce où se trouve déjà, assis dans un fauteuil, Vito Rizzuto. Cette fois-ci, ni collet relevé ni casquette vissée sur la tête : il est tiré à quatre épingles, comme dans ses bonnes années. Visiblement, le parrain est redevenu le parrain. Il reconnaît l'enquêteur Milano, qui a eu des problèmes de santé expliquant son absence lors de la première rencontre.

– Comment va la santé ? Il paraît que vous étiez mort et que vous êtes revenu à la vie ? lui demande-t-il, assurément très au courant de l'histoire du policier. Les nouvelles vont vite, dans le milieu.

Après les politesses d'usage, les cinq hommes se déplacent dans la même salle de conférence sens dessus dessous où a eu lieu la première rencontre. Mais la discussion sera plus serrée, car cette fois-ci, l'objectif est d'évaluer le parrain comme témoin potentiel. Les enquêteurs le préviennent d'emblée qu'ils ont une épée de Damoclès avec eux, soit une nouvelle assignation à comparaître.

Les enquêteurs commencent par questionner Rizzuto sur le système

de remise de liasses d'argent au bar Consenza découvert pendant l'enquête Colisée. Le parrain répond que ce système – il utilise aussi ce mot – fonctionne depuis longtemps, que ce n'est pas sa famille qui l'a mis en place et qu'il existait avant son arrivée. Il nie être impliqué de près ou de loin dans ce système et répète qu'il a été en prison, loin de tout ça, durant huit ans. Il dit qu'il n'a rien à voir avec la construction et cite en exemple sa participation dans l'entreprise de bacs de déchets avec publicité OMG de Toronto, dont il a dû se retirer à cause de la police, accuse-t-il. Il martèle que la construction, c'était l'affaire de son père qui avait un grand amour pour son pays d'origine et les gens de son village natal, qu'il était responsable de l'Association Cattolica Eraclea, que les migrants arrivant ici avaient souvent peu d'éducation, mais beaucoup de volonté et que Nicolo Rizzuto leur montrait comment cela fonctionnait ici pour les aider à se lancer en affaires. Vito Rizzuto affirme que lorsqu'il y avait des conflits entre entrepreneurs, ce sont eux qui venaient les voir et non le contraire.

– Est-ce que vous comprenez la distinction entre une personne à qui je vais dire quoi faire et une personne qui vient me voir et qui me demande ce qu'elle doit faire ? demande Vito Rizzuto dans une autre déclaration mafieuse pleine de nuances.

Quant à l'utilisation de la violence, il répond :

– Vous savez comment je travaille.

Au fil des années, les enquêteurs ont en effet constaté le mode opératoire du parrain. Lorsqu'il y a un conflit entre deux personnes, il parle à la première et lui demande jusqu'où elle serait prête à aller pour qu'il y ait entente avec l'autre partie. Il communique ensuite avec la deuxième personne et lui pose la même question. Il s'entretient ensuite avec les deux personnes, l'une à la suite de l'autre, et suggère à chacune d'aller jusqu'à une limite qu'elles lui ont elles-mêmes déjà révélée. Vito Rizzuto refuse toujours de prendre part à la rencontre de règlement entre les deux parties. Lorsque le conflit se règle, les personnes l'appellent à tour de rôle pour lui dire qu'il avait raison et pour le remercier. Mais, outre des remerciements, le parrain y trouve sûrement un certain bénéfice un jour ou l'autre. Nicodemo Milano évalue qu'en raison de ses talents de médiateur et de sa notoriété, Rizzuto pouvait régler sans violence 70 % des problèmes qu'on lui présentait. Quant aux 30 % restants, ce sont ses exécuteurs de basses œuvres, son « bras armé », qui s'en occupaient. Au sujet des importants profits engendrés par les entrepreneurs grâce à la collusion

et au partage des contrats dans le secteur public, Vito Rizzuto se fait cynique.

– J’aurais dû monter une entreprise de consultant, j’aurais fait plus d’argent. Et avoir su que c’était si payant, on leur en aurait demandé davantage, dit-il.

Le parrain nie catégoriquement que sa famille se soit impliquée dans le financement des partis politiques. Il dit que jamais les siens n’auraient approché des politiciens, car ceux-ci auraient alerté la police. Il soutient, au contraire, que ce sont des hommes politiques qui sont venus vers eux et qui ont mis en place un système de financement. Le trio aborde ensuite la délicate question du 1000 de la Commune.

Vito Rizzuto explique que tout a débuté à l’aube des années 2000 quand l’entrepreneur responsable de la transformation de l’ancien entrepôt frigorifique du Vieux-Montréal en immeuble à appartements de luxe, Tony Magi, a commencé à éprouver des déboires financiers. Il avait d’importantes dettes et des gens n’étaient plus payés. Des investisseurs et des entrepreneurs d’origine italienne ont eu peur et menacé de récupérer leurs billes. Ils ont alors sollicité Rizzuto pour qu’il intervienne. Le principal créancier du projet était l’homme d’affaires Terry Pomerantz, dont les démarches de Rizzuto avaient permis de récupérer son VUS volé et, surtout, une précieuse mallette s’y trouvant durant l’enquête Colisée. Pomerantz est un ami de Vito Rizzuto. Ce dernier lui a demandé de ne pas se retirer du projet, car ce serait la faillite et tout le monde, y compris lui-même, perdrait énormément d’argent. Il l’a convaincu, au contraire, d’investir davantage, car si lui et les investisseurs s’impliquent, ils vont finir par faire beaucoup d’argent. Il donne sa parole à Pomerantz que la situation sera redressée. Pour s’en assurer, il place son fils Nicolo au sein de l’entreprise de Tony Magi, FTM Construction. L’histoire ne dit pas exactement quand Nicolo Rizzuto fils s’est mis à occuper le bureau voisin de celui de Magi chez FTM, si c’est avant ou après l’arrestation de Vito Rizzuto en janvier 2004 et si ce dernier a placé son fils dans l’entreprise parce que lui n’était plus là, ayant été appréhendé. Il dit que sans son intervention, ce projet aurait été un fiasco, mais il s’en veut visiblement d’avoir impliqué son fils dans cette aventure.

– Arrêtez de dire que c’est mon fils, c’est moi qui suis responsable dans cette affaire-là. C’est moi que Terry Pomerantz est venu voir. Je n’aurais jamais dû laisser mon garçon s’impliquer dans ce projet-là,

déclare-t-il, maudissant son arrestation, qui a ultimement causé le décès de son aîné, croit-il.

Selon l'enquête menée par la Commission Charbonneau, Vito Rizzuto n'aurait pas investi un sou dans le projet du 1000 de la Commune. Il se serait toutefois retrouvé, une fois le projet terminé, avec cinq appartements de luxe qu'il aurait payés 1 \$ chacun et qu'il aurait ensuite revendus pour 1,7 million de dollars au total. Lors de l'entretien, qui se déroule presque exclusivement en anglais, les enquêteurs n'abordent pas tous les sujets avec Rizzuto, notamment la fracassante déclaration de Lino Zambito selon laquelle le parrain aurait arbitré un conflit entre lui et Tony Accurso avant d'être arrêté, en 2004. Ils ne veulent pas brûler toutes leurs cartouches et s'en gardent en réserve.

La conversation dévie ensuite sur le séjour de Vito Rizzuto au pénitencier de Florence, et le parrain affirme qu'il a trouvé cela difficile. Il ne pensait pas être condamné à une peine aussi longue et croyait que les procédures judiciaires concernant le triple meurtre de 1981, à New York, se seraient déroulées devant un juge de l'État de New York, et non pas devant un juge fédéral. Rizzuto parle un peu des vengeances exercées contre les membres de sa famille et ne semble pas croire qu'elles proviennent de l'Ontario, dont les responsables mafieux « ne seraient pas capables de venir gérer Montréal », dit-il. La rencontre tire à sa fin. Vito Rizzuto se dit victime de sa notoriété. À une question d'un enquêteur sur ce qu'il fera à partir de maintenant, il dit qu'il va vendre sa maison de la rue Antoine-Berthelet, déjà sur le marché depuis près de deux ans, et qu'il va déménager. Il ajoute que si sa mère et sa sœur sont encore dans la résidence de son père Nicolo, c'est parce qu'elles ne veulent pas partir.

L'entretien se termine. Les enquêteurs se lèvent et Milano dit à Vito Rizzuto, en lui tendant l'assignation à comparaître :

– Nous avons une citation à comparaître à vous remettre. Vous avez trois choix : vous venez, vous ne venez pas ou vous vous poussez !

– Donne-la à Loris, dit le parrain.

Les enquêteurs reviennent à leurs bureaux et font rapport de leur rencontre. Ils ont enregistré celle-ci, mais n'ont pas pris de notes. Comme le veulent les façons de faire de la Commission, les enregistrements ont ensuite été détruits. On se rappellera que Vito

Rizzuto n'a jamais témoigné durant les travaux de la Commission Charbonneau, malgré ces deux rencontres. Les enquêteurs et les procureurs ont conclu qu'il n'aurait pas fait un bon témoin. Tout d'abord, ils ont exclu complètement le dossier du 1000 de la Commune, car il relevait du domaine privé. Durant leur préparation, ils ont écouté et analysé des milliers de conversations captées durant l'enquête Colisée que la GRC leur a fournies, mais des discussions impliquant Vito Rizzuto, « il n'y en avait pas des tonnes », disent-ils. Sur toutes les conversations impliquant le parrain, au moins 25 sont tenues avec des hommes d'affaires bien en vue de la communauté italienne ayant obtenu des contrats publics. Mais ces conversations ne sont pas toujours claires ou laissent place à l'interprétation, ce que ne voulait pas la Commission. « Pour que le témoin soit bon, il faut que tu aies un levier pour le coincer et le forcer à parler », dit Éric Vecchio. Rizzuto a été détenu durant huit ans et les enquêteurs ne l'ont pas surpris en train de manipuler une liasse d'argent au bar Consenza comme « M. Trottoir », Nicolo Milioto. C'est la raison pour laquelle la Commission a préféré faire témoigner ce dernier. Et elle n'a pas voulu faire de Vito Rizzuto un nouveau héros dans l'opinion publique.

« Déjà deux témoins, Leclerc et Surprenant, avaient dit qu'il était sympathique et bon joueur de golf. J'ai toujours dit que si Vito Rizzuto était capable d'aligner des criminels de tout acabit derrière lui, il était capable d'*enfirouper* la population. Si nous n'avions pas été capables de le faire mal paraître, il aurait pu ensuite se présenter à la mairie et être élu. Rizzuto était très amical, mais il a quand même fait tuer du monde », affirme Éric Vecchio.

« Ce dont nous avons très peur, sans un levier et connaissant le charisme de Vito Rizzuto, c'est que nous risquions d'en faire une espèce de Robin des Bois avec lequel le public aurait pu tomber en amour », renchérit son collègue Nicodemo Milano.

Outre Vito Rizzuto, plusieurs individus ont reçu des citations à comparaître et ne sont jamais venus témoigner. Raynald Desjardins est l'un de ceux-là. Lorsque des enquêteurs de la Commission le rencontrent en prison, en septembre 2012, Desjardins se dit prêt à témoigner sur son implication dans la Société Internationale Carboneutre et dans l'industrie de la construction, même si son dossier de meurtre n'est toujours pas réglé devant les tribunaux. Selon lui, cela fait partie de la culture de l'industrie de la construction de

financer les partis politiques et lui-même n'a rien contre cela. Mais, sans qu'on sache pourquoi, Desjardins n'a pas témoigné. Une chose est sûre : s'il avait été vivant, Nicolo Rizzuto père aurait reçu une assignation à comparaître. L'un des lieutenants du patriarche, Francesco Del Balso, arrêté et condamné dans la foulée de Colisée, a été convoqué en raison de son appel téléphonique intimidant fait à l'entrepreneur de céramique Martin Carrier, de Québec, diffusé devant la Commission. Il n'y est pas allé lui non plus. Lorsque les enquêteurs de la Commission l'ont rencontré au pénitencier de Drummondville, il a raconté ne pas connaître le dossier et avoir passé ce retentissant coup de fil à la demande d'une autre personne.

Tant qu'à être au pénitencier de Drummondville, les enquêteurs ont décidé en même temps de causer avec son codétenu et ancien patron Francesco Arcadi, également condamné à la suite de l'enquête Colisée. Arcadi, capitaine et compagnon de golf de Vito Rizzuto, n'a pas reçu de citation à comparaître. Mais les policiers ont tout de même pris de ses nouvelles. Il a répondu qu'il allait bien, qu'il s'occupait de son petit jardin dans la cour du pénitencier et y faisait pousser des tomates.

« À ma retraite, à 65 ans, je prendrai ma pension et je mènerai une petite vie tranquille », aurait-il dit aux enquêteurs. Lorsque l'un d'eux lui a fait remarquer que l'âge de la retraite était maintenant de 67 ans, le Calabrais a dit qu'il ferait pousser des pommes de terre pour se nourrir. Mais pour son patron, Vito Rizzuto, il n'est toujours pas question de retraite.

Chapitre 11

Le baroud d'honneur

Libéré et revenu au Canada depuis à peine trois mois, Vito Rizzuto est de nouveau dans la mire de la police québécoise dès janvier 2013.

Dans les mois précédents, les policiers de la Sûreté du Québec ont en effet commencé à se pencher sur une série de meurtres commis au sein du crime organisé montréalais au cours des récentes années. En septembre 2012, alors que, fidèle à son habitude, elle épiait les individus venus rendre un dernier hommage à un membre des Hells Angels décédé et exposé dans un salon funéraire de l'est de Montréal, la police a été estomaquée lorsqu'elle a vu arriver ensemble, à bord de la rutilante Ferrari du criminel Loris Cavaliere, celui-ci et Gregory Woolley. L'avocat des Rizzuto en compagnie du chef d'un groupe appelé Syndicate venus offrir leurs condoléances aux proches d'un motard. Hells Angels, mafia et gangs. C'est l'origine d'une importante enquête contre la tête du crime organisé montréalais, dont l'un des principaux sujets sera Vito Rizzuto. Les policiers le suivront partout et seront les témoins privilégiés de son sanglant retour en tant que parrain de la mafia.

Le 15 janvier, les enquêteurs du SPVM Sylvain Cloutier et Tonino Bianco, en poste à l'aéroport Trudeau, apprennent que Vito Rizzuto, sa femme et un couple d'amis, Vincenzo Spagnolo et son épouse, s'envoleront tôt le lendemain matin à destination de la République dominicaine. Ils décident qu'ils seront présents à l'aéroport pour accueillir le chef mafieux et sa suite. Dès 4 h 30 le lendemain, ils sont en place. Ils ont demandé à des patrouilleurs du SPVM en uniforme de se poster dans la zone des départs, près du comptoir d'Air Canada. Ils sont conscients que la mafia de Montréal est encore en effervescence : Rizzuto n'a pas encore complètement rétabli son autorité et n'a pas que des amis dans la métropole. À 4 h 44, le VUS transportant Rizzuto et son épouse emprunte la rampe menant à la zone des départs et s'arrête devant les portes. Le garde du corps du parrain sort du véhicule et aide le couple à empoigner valises et sacs de golf.

Aussitôt qu'ils entrent dans l'aéroport en compagnie du couple Spagnolo, les sergents-détectives Cloutier et Bianco les dirigent vers le comptoir d'enregistrement de leur compagnie aérienne pour qu'ils restent le moins longtemps possible dans le secteur non sécurisé. Le protecteur de Rizzuto devient nerveux à la vue des enquêteurs. Il fait les cent pas et n'aime visiblement pas que les limiers parlent à son patron. L'un des enquêteurs lui indique que son véhicule est garé illégalement et il l'invite à le déplacer. Le chauffeur sort et ne reviendra pas. Si ce dernier semblait nerveux, Vito Rizzuto, lui, est très détendu, comme un vacancier.

Une fois les étapes de l'enregistrement et de la fouille terminées, les deux policiers l'accostent de nouveau. Tonino Bianco lui offre ses condoléances à la suite du décès de son père et Vito Rizzuto devient ému. L'enquêteur du SPVM accompagnait les policiers de la GRC qui ont arrêté Nicolo Rizzuto le jour de l'opération Colisée, en 2006. Il raconte à son fils que le patriarche ne voulait pas être appréhendé et qu'il l'a calmé en lui expliquant, en italien, ce qui se passait. Le matin de l'arrestation, la mère de Vito Rizzuto a eu un malaise. Bianco a appelé une ambulance. « Bono figlio ! Tu es un bon garçon », lui a ensuite dit Libertina Rizzuto en offrant des cafés aux policiers, une fois le choc passé. Il faisait froid, ce matin-là. Tonino Bianco a habillé le vieux parrain et l'a aidé à enfiler ses longs bas thermaux. Il a posé sur la tête de Nicolo Rizzuto le fameux feutre que ce dernier portait en sortant de sa maison de la rue Antoine-Berthelet, une scène immortalisée par les photographes et qui fait partie de l'histoire québécoise et canadienne du crime organisé. Tout le monde imagine encore aujourd'hui le vieux parrain avec son chapeau lorsqu'il en est question dans les conversations. Vito Rizzuto remercie le policier d'avoir été prévenant envers son paternel.

Les enquêteurs lui demandent ensuite où il va et ce qu'il va faire. « Je vais en République dominicaine jouer au golf », dit-il.

Les policiers font remarquer à Vito Rizzuto qu'il a maigri. « Je devrais faire comme vous », plaisante Tonino Bianco. « Non, ne va pas en prison pour perdre du poids, trouve autre chose », répond Rizzuto, qui s'ouvre alors un peu sur ses conditions de détention au Colorado. Le chef de la mafia ne parle pas de possibles problèmes de santé, mais dit qu'il a subi des opérations pour améliorer sa dentition durant son incarcération.

« Je n'ai pas eu de traitement de faveur, mais les gardiens ont été

très respectueux. Une chose que je n'ai pas aimée, c'est la nourriture. J'ai beaucoup maigri, là-bas », ajoute-t-il.

C'est vrai qu'il est plus maigre, se disent ses interlocuteurs.

« Mais depuis que je suis revenu, j'ai rattrapé le temps perdu. Je mange beaucoup de pâtes et je bois du vin. Je me suis beaucoup ennuyé du vin, là-bas », ajoute-t-il en marchant avec les policiers dans le corridor qui le mènera à sa porte d'embarquement.

« Faites attention en République dominicaine de ne pas recevoir de balles de... golf », lui lancent les limiers, à la blague. Le parrain la trouve drôle. À moins qu'il ne rie jaune.

Durant la conversation d'une dizaine de minutes qui s'est déroulée en anglais et en italien, Tonino Bianco raconte à Vito Rizzuto, en mimant le geste, que le vieux parrain lui avait un jour appris une chose : parfois, ce qui entre dans ta tête, tu dois le mettre dans un petit tiroir à l'arrière. Cela voulait dire : tu peux pardonner, mais n'oublie jamais.

« C'était un homme sage », renchérit Vito Rizzuto.

Les deux enquêteurs le regardent ensuite s'éloigner en se disant qu'il ne va sûrement pas en République dominicaine seulement pour jouer au golf.

Des policiers au décollage. Et d'autres à l'arrivée. Après plusieurs mois loin de Vito Rizzuto, Lorie McDougall reprend du service auprès de sa cible de toujours. Il est officier de liaison pour la GRC à Miami, en Floride, lorsqu'un patron à Montréal l'appelle et lui demande de se rendre immédiatement en République dominicaine pour suivre le chef de la mafia. Selon des informations obtenues par la police, Rizzuto passerait deux semaines dans ce pays des Antilles. Il s'y rendrait pour régler une situation concernant des casinos en République dominicaine et aux Bahamas impliquant également la mafia de Toronto. Il n'est pas exclu non plus que le chef de la mafia montréalaise s'implique dans l'achat d'un casino. On ignore si c'est cette histoire qui amènera le parrain à effectuer un autre voyage en République dominicaine en août suivant, durant lequel il s'arrêtera de nouveau dans un casino, et un séjour de quelques jours à Toronto au début d'octobre. Plus tard, une enquête commune de la CBC et du quotidien torontois *The Globe and Mail* révélera qu'un multimilliardaire de Hamilton décoré de l'Ordre du Canada, Michael

G. DeGroot, se bat en cour contre des entrepreneurs ontariens qui disent avoir été menacés par Vito Rizzuto dans une nébuleuse affaire de contrôle de casinos en Jamaïque et en République dominicaine. C'est peut-être ce que trame le chef de la mafia montréalaise lors de ce voyage de janvier 2013.

La GRC veut que Lorie McDougall se rende en République dominicaine le plus rapidement possible, car elle redoute que Vito Rizzuto règle ses affaires les plus importantes en arrivant pour profiter du soleil par la suite. Le parrain et sa suite séjournent à l'hôtel-casino Hard Rock de Punta Cana. Le complexe, qui est décoré sous le thème de la musique rock, est l'un des plus luxueux du pays. Il compte treize piscines, des glissades d'eau, neuf restaurants et un magnifique terrain de golf conçu par le légendaire « ours doré », Jack Nicklaus. Lorie McDougall croit bien pouvoir assister en direct à l'arrivée de Rizzuto à son hôtel, mais ce n'est pas ce qui se produit. Pour sa première nuit en République dominicaine, les responsables lui ont réservé une chambre dans un autre complexe et il rate les premiers gestes faits par le parrain à son arrivée. La filature locale est toutefois là et lui apprend que le premier soir, Rizzuto a fait des rencontres dans le casino du Hard Rock. Le lendemain, McDougall parvient à réserver une chambre au Hard Rock et il constate ce que les policiers dominicains ont observé la veille. En fait, durant les quatre soirs où le policier séjourne en République dominicaine, il assiste au même manège : après que sa femme se soit couchée, Vito Rizzuto se rend au casino, où il se tient près de la section des paris sportifs, et rencontre des individus. La plupart d'entre eux seraient des bandits locaux, selon la police dominicaine. Le reste du séjour de Vito Rizzuto en République dominicaine s'écoule dans la tranquillité, entre deux parties de golf, des saucettes dans la piscine, le soleil à la plage et les repas dans les restaurants. Le calme avant la tempête.

Le 22 janvier 2013 en fin d'après-midi, alors que Rizzuto est toujours en République dominicaine, Gaétan Gosselin, 69 ans, ami et homme de confiance de Raynald Desjardins, quitte son lieu de travail comme il le fait tous les jours de la semaine. Il s'arrête dans un restaurant de *smoked meat*, puis dans une épicerie avant de garer sa Honda Crosstour 2012 devant son domicile, rue Jean-Tavernier, à Montréal. Il est 18 h 15 lorsqu'il ouvre la portière arrière droite et se penche sur la banquette pour récupérer ses achats. Sans être vu par celui qui deviendra sa victime, un individu traverse la rue et marche

vers Gosselin. Une fois à sa hauteur, il tire trois coups de feu avant prendre la fuite, non sans abandonner dans la neige l'arme du crime, un vieux pistolet de fabrication belge. Les coups de feu ont alerté des voisins qui communiquent avec le 911. Les techniciens ambulanciers pratiquent les manœuvres de réanimation et transportent la victime à l'hôpital, où son décès est constaté. Dans ses vêtements, les policiers retrouvent au moins 6 300 \$ en billets de 100 \$, une feuille de comptabilité de Raynald Desjardins et une image pieuse. Selon ce que sa femme dit aux policiers, Gosselin avait un rendez-vous à 18 h lorsqu'il a été tué. Les tueurs avaient d'abord voulu passer à l'action la veille. Ils avaient circulé sur la rue Jean-Tavernier au moment où Gosselin sortait ses poubelles, mais ils avaient renoncé à leur funeste projet parce qu'un père et son enfant marchaient sur le trottoir. Dans la rubrique nécrologique rédigée par ses proches, il est notamment écrit que Gaétan Gosselin laisse dans le deuil « tout spécialement son meilleur ami à jamais, Raynald Desjardins ».

Alors que ces mêmes proches reçoivent condoléances, poignées de main et étreintes au salon funéraire, Vito Rizzuto, sa femme et leur couple d'amis reviennent à Montréal. Le journaliste de *La Presse* Vincent Larouche est sur place pour les accueillir en compagnie des vidéaste et photographe Simon Giroux et Édouard Plante-Fréchette. Bronzé, portant un t-shirt blanc, des jeans, un survêtement de sport et une casquette, Vito Rizzuto se montre agacé par la présence des journalistes et presse le pas en tirant sa valise. Il balaie d'un geste exaspéré les questions qui lui sont posées au sujet, entre autres, de son assignation à comparaître devant la Commission Charbonneau. Tout près, sa femme affiche un air dégoûté et souffle son dédain et son impatience en direction du reporter tenace et des badauds qui commencent à s'agglutiner.

« La symbolique était forte. Pendant qu'un membre d'une faction soupçonnée de lui avoir été infidèle était exposé au salon funéraire, Vito Rizzuto est rentré à Montréal de la façon la plus décontractée qui soit, hier, déambulant sans garde du corps parmi les touristes revenant du Sud », écrit Larouche dans son article. Puis, citant des sources, le journaliste parle de Rizzuto comme étant « celui qui pourrait avoir récemment repris son titre de parrain de la mafia, ou serait en voie de le faire ».

On le répète, Gosselin était le bras droit de Desjardins. Dix jours plus tard, le bras droit d'un autre chef de clan rebelle aux Rizzuto

tombe sous les balles. Vincenzo Scuderi, 49 ans, ami, chauffeur et homme de confiance de Giuseppe De Vito, jeune mafioso bien implanté dans le secteur Rivière-des-Prairies et allié de Desjardins, est tué quand il revient chez lui, boulevard Robert dans l'arrondissement de Saint-Léonard. Scuderi avait déjà été vu dans l'entrepôt de la rue Pascal-Gagnon où un arsenal quasi militaire avait été trouvé, en 2011. Son meurtrier se serait caché dans l'abri d'hiver d'un voisin. Plus tard, les enquêteurs de la section des crimes majeurs du SPVM arrêteront les assassins de Gosselin et de Scuderi. Ils feront partie d'un même groupe lié aux gangs de rue d'allégeance rouge.

L'hécatombe se poursuit quand les premiers bourgeons font leur apparition. Le 9 avril, Juan Ramon Fernandez, alias Joe Bravo, ancien associé de Vito Rizzuto, est tué en Sicile. Une des hypothèses retenues est que Fernandez, 56 ans, ait fait la contrebande d'oxycodone et ait joué dans les plates-bandes d'un autre mafioso local, dans un pays où il était un étranger.

Mais des policiers d'ici n'excluent pas non plus que le bras vengeur des Siciliens de Montréal ait traversé l'Atlantique pour le punir de son manque de loyauté parce qu'il aurait fait montre d'une plus grande fidélité envers Raynald Desjardins qu'envers Vito Rizzuto. « Je connais les deux côtés et je suis au milieu. Je suis un bon ami de Vito mais également de Desjardins », a dit Fernandez à un complice avant d'être tué, au cours d'une conversation captée par les carabiniers de la brigade anti-mafia italienne déposée dans le cadre du procès de ses meurtriers et rapportée dans le livre *L'agent ou l'honneur* d'Antonio Nicaso et du journaliste du *Toronto Star* Peter Edwards, et dans des articles du *Globe and Mail* en 2014. Dans ses textes, le journaliste Adrian Humpreys du *Globe and Mail* écrit que Frank Campoli a offert à Fernandez de rencontrer Vito Rizzuto à Cuba en novembre 2012 mais que Joe Bravo a décliné, se disant trop occupé. Nouvelle offre pour une autre rencontre avec le parrain en janvier 2013, mais, encore une fois, Fernandez a tergiversé. Ce dernier a ensuite tenté de rejoindre des gens influents dans l'entourage de Vito Rizzuto pour une rencontre mais ceux-ci ne voulaient plus lui parler. La porte s'était refermée.

Pendant ce temps, Vito Rizzuto se déplace davantage à Montréal, la plupart du temps accompagné d'un chauffeur garde du corps. Il redemande son permis de conduire à la mi-février. Il se montre de plus en plus en public. Au début du mois de mai, il devient membre dans un club de golf de la Rive-Nord de Montréal près duquel,

ironiquement, habitait son ancien associé et compagnon de golf Giuseppe Di Maulo. Tout indique que le chef de la mafia de Montréal est redevenu le parrain. Il multiplie les sorties dans les restaurants de la métropole. Le soir du 16 avril 2013, il fait la connaissance du groupe Éclipse du SPVM au bar Rosalie, au centre-ville de Montréal. Cette escouade a été créée en 2008 quand Rizzuto était détenu au Colorado. À l'origine, elle a été constituée pour surveiller les bars et autres établissements licenciés, faire pression sur les membres des gangs de rue et prévenir d'éventuels crimes. Mais, avec les années, elle est devenue un formidable outil de renseignement pour les enquêteurs spécialisés dans la lutte contre le crime organisé.

Trois semaines plus tard, le sergent Alain Lecavalier de l'escouade Éclipse et les membres de son groupe font irruption au restaurant Cavalli, rue Peel au centre-ville de Montréal, et constatent la présence de nombreux individus liés à la mafia. Vito Rizzuto est là, assis notamment en compagnie de Gregory Woolley et de M^e Loris Cavaliere. À la vue des policiers, le parrain et sa suite se lèvent et vont s'asseoir plus loin. Ils sont tout de même rejoints et abordés par les patrouilleurs. Les accompagnateurs de Rizzuto sont visiblement importunés. Son garde du corps est interpellé et décline un faux nom. Le parrain dit qu'il n'est pas habitué de voir le groupe Éclipse et qu'il est dépassé. Agacé, il menace de porter plainte pour harcèlement avant de se raviser. Il dit qu'il ne l'a jamais fait et ne le fera jamais. Il ajoute qu'il n'a pas besoin de la police pour assurer sa sécurité et que « personne ne se fera tirer dessus ce soir ».

Au même moment, deux individus connus des policiers pour être liés aux gangs de rue entrent dans le restaurant pour prendre place à leur banquette habituelle, mais celle-ci est occupée et ils se plaignent au gérant. Vito Rizzuto et ses compagnons se lèvent et quittent l'établissement. Une fois dans sa voiture, le parrain jette le bout de son cigare par la fenêtre et un policier d'Éclipse lui demande de le ramasser. C'est plutôt l'un des accompagnateurs de Rizzuto qui le fait, se confondant en excuses. Le chef de la mafia exprime aussi des regrets avant de s'éloigner à bord d'une Audi A8.

Au cours de la saison estivale, les policiers d'Éclipse perturberont d'autres rencontres que le parrain aura avec ses associés dans différents établissements de la métropole. Une source policière dévoilera que durant l'une d'elles, lors de la fin de semaine du Grand Prix, il aurait été question de cinq individus qui se cachaient et qui

devaient mourir. On ne connaît pas la suite.

Durant le même été, les techniciens de la GRC installent des caméras dirigées vers un café italien de Laval qui intéresse de plus en plus la police. L'établissement en question, le Romcafé, est situé dans un petit centre commercial, boulevard des Laurentides, un peu comme l'était à l'époque le Consenza, ancien quartier général des Rizzuto rue Jarry à Montréal. D'ailleurs, le Romcafé est considéré par la police comme le nouveau quartier général de la mafia montréalaise « nouvelle génération ».

« On se disait : “Ils n'ont pas appris de leurs erreurs” », décrit un policier en rappelant que, durant l'enquête Colisée, les chefs des Siciliens qui fomentaient leurs mauvais coups au Consenza étaient écoutés et espionnés par des micros et des caméras installés à leur insu à l'intérieur de l'établissement.

D'ailleurs, c'est ainsi qu'avait débuté l'enquête Colisée. La GRC avait d'abord installé une caméra qui pointait vers le Consenza et avait alors commencé à bâtir ses premiers organigrammes des acteurs de la mafia sicilienne. En juin 2013, la police fédérale mène depuis quelques mois une nouvelle enquête nommée Consortium contre le crime organisé traditionnel italien. Pour certaines raisons, la GRC abandonnera cette enquête, mais mettra ses ressources techniques au service de la Sûreté du Québec, qui a également le crime organisé montréalais dans sa mire. Ce qui est particulier dans le cas du Romcafé, c'est qu'un autre bar situé à quelques portes, dans le même centre commercial – le Theo's –, est fréquenté par d'autres sujets d'intérêt et sera aussi surveillé par caméra.

En 2013, Vito Rizzuto se rend à au moins 25 reprises au Romcafé, appartenant à son ami et compagnon de voyage Vincenzo Spagnolo. Le parrain y reçoit des fidèles et construit sa nouvelle garde rapprochée. Cette nouvelle cour défile devant lui, l'embrassant et l'étreignant. En plein été, assis à une table devant l'établissement, il fume un cigare entouré de ses nouveaux lieutenants. Parmi eux, Tonino Callocchia, Roger Valiquette et Stefano Sollecito. Ce dernier, alors âgé de 45 ans, est le fils de Rocco Sollecito, ancien numéro trois du clan des Siciliens condamné dans la foulée de l'enquête Colisée. Malgré son historique familial, Stefano Sollecito a peu d'antécédents criminels. À l'été 2013, les policiers le voient de plus en plus en compagnie de Vito Rizzuto et ils commencent à penser qu'il pourrait un jour prendre la relève du chef de la mafia. L'avenir leur donnera

raison.

Le 26 juin 2013, la femme de Vito Rizzuto, Giovanna Cammalleri, achète comptant, pour la somme de 874 400 \$, leur nouvelle maison sise rue Patrick et adossée au Club de golf d'Islesmère, dans le quartier Sainte-Dorothée à Laval. La somptueuse maison de pierre construite en 2003, et dont le terrain a une superficie de 1 480 mètres carrés, est située près des maisons des enfants du couple. Le vendeur demandait à l'origine 1,3 million, mais les Rizzuto ont acheté la maison à un prix un peu en dessous de l'évaluation municipale. « À l'intérieur de la résidence, un imposant plafond cathédrale surplombe le rez-de-chaussée. Plusieurs caméras de surveillance installées tout autour de la maison sont visibles de la rue », décrit la journaliste du *Journal de Montréal* Valérie Gonthier, qui sonnera à la porte de la résidence à la fin août et se fera répondre par M^{me} Cammalleri elle-même que son mari est absent. Peut-être était-il allé jouer au golf ?

Car, durant cet été 2013, les policiers suivant le parrain le voient régulièrement pratiquer son sport favori sur les terrains autour de Montréal ou frapper des balles au Centre de golf Val-des-Arbres, à Laval. Jamais il ne porte son sac, son chauffeur le fait pour lui. Il en profite également pour rencontrer des gens. Il est décontracté et semble au-dessus de ses affaires, qu'il a – c'est le cas de le dire – reprises en main. Pour communiquer avec ses nouveaux et anciens associés, il apprend en effet à manipuler un nouvel appareil qu'il ne connaissait pas, en raison de sa détention, et qui est très populaire au sein du crime organisé. Ce qu'on appelle communément PGP, pour « pretty good privacy », est un appareil de type BlackBerry dont les fonctions vocales ont été enlevées et qui a été trafiqué de façon à ce que leurs utilisateurs puissent uniquement s'envoyer des messages textes cryptés. Vito Rizzuto apprend vite et, comme ses complices, il se trouve des surnoms pour échanger. Le parrain et ses acolytes multiplient les rencontres, que ce soit à l'arrière du Centre Céramique 440, dans une pizzeria du boulevard Décarie, dans des cafés italiens ou dans la ruelle à l'arrière du Romcafé, haut lieu de « walk and talk », c'est-à-dire que deux personnes marchent ensemble et échangent en chuchotant ou en se parlant dans le creux de l'oreille, une technique prisée dans le crime organisé.

Vito Rizzuto arbitre des conflits et règle des problèmes. Il fait la connaissance des membres de la nouvelle génération, dont une jeune étoile montante, Marco Campellone. Le parrain interviendra pour

corriger la situation lorsque le jeune homme de 22 ans sera victime d'une tentative de meurtre au début de l'automne 2013. Campellone sera assassiné deux ans plus tard, lorsque le parrain ne sera plus là.

Même s'il a acheté une nouvelle maison à Laval, Vito Rizzuto continue d'occuper la résidence de la rue Antoine-Berthelet. Les policiers y verront un camion de déménagement le 5 septembre. La maison de la « rue de la mafia » sera vendue officiellement six jours plus tard par Giovanna Cammalleri pour la somme de 1 275 000 \$, alors que le couple demandait 1,9 million au début de sa mise en vente, deux ans plus tôt.

Les policiers affirment que tous les jours, Vito Rizzuto rencontre ou parle à son avocat, Me Cavaliere. Ils voient ensuite ce dernier rencontrer d'autres individus dans des bars ou en prison, ou encore les recevoir dans son bureau du boulevard Saint-Laurent. Parmi eux, on retrouve notamment des membres influents des Hells Angels, dont Gilles Lambert, de la section de Montréal, qui se rend régulièrement dans le cabinet d'avocats de la Petite-Italie. Des soupçons voulant que Me Cavaliere soit un messenger et un facilitateur pour le crime organisé incitent les enquêteurs de la Sûreté du Québec à faire installer des micros et des caméras dans ses locaux. Le criminaliste sera arrêté en novembre 2015 et accusé de gangstérisme. Il plaidera coupable et sera condamné à 34 mois de pénitencier. Il renoncera ensuite à son titre d'avocat. Il semble que pendant que les policiers l'avaient à l'œil, Cavaliere ait rencontré trois fois Raynald Desjardins au pénitencier. On ne saura peut-être jamais ce que les deux hommes se sont dit. Certains croient que les discussions ont porté sur une personne disparue ou qu'on a négocié pour que des vies soient épargnées. Mais d'autres soutiennent que l'avocat a simplement livré des messages pas nécessairement chaleureux au caïd.

Car la vengeance n'est pas finie. Le 8 juillet 2013, Giuseppe De Vito, 46 ans, est retrouvé mort empoisonné au cyanure dans sa cellule du pénitencier de Donnacona, où il purgeait une peine de 15 ans pour importation de cocaïne. De Vito, surnommé « Ponytail » en raison de ses cheveux qu'il portait en queue de cheval, a été accusé dans la foulée de l'opération Colisée en 2006, mais il a fallu quatre ans avant que la police l'arrête. Durant sa longue cavale, sa conjointe, dépressive, a tué leurs deux filles. De Vito a fait tatouer leurs prénoms et la date de l'opération Colisée sur son corps et accusé les Rizzuto de l'avoir compromis et d'être responsables de ses malheurs. Il semble

que durant sa fuite, De Vito, allié de Raynald Desjardins, ait été très actif et aurait été impliqué dans certains des attentats commis contre les capitaines du clan sicilien en 2010. Lui aussi a emporté ses secrets dans sa tombe.

En septembre, Vito Rizzuto et sa femme auraient assisté au mariage d'un membre de leur famille à Toronto, selon certains observateurs de la mafia canadienne. À la même époque, des policiers montréalais apprennent d'une source digne de foi que Vito Rizzuto n'a pas encore rétabli son honneur, car les présumés commanditaires de l'assassinat de son fils Nicolo sont toujours vivants. Une chose est toutefois certaine : les représailles ne sont pas encore terminées. Le 10 novembre 2013, le Calabrais Moreno Gallo dîne dans le restaurant d'un hôtel d'Acapulco, au Mexique, où il mange tous les dimanches. Soudain, sorti de nulle part, un individu s'approche et lui tire plusieurs balles dans la tête, le tuant sur le coup. Gallo, qui n'a jamais demandé sa citoyenneté canadienne, a été expulsé vers l'Italie en janvier 2012, mais s'est ensuite établi au Mexique, où il aurait possédé des immeubles et où les enquêteurs McDougall et Christian Dubois l'ont remarqué pour la première fois en 2002. Tous les dimanches, après avoir dîné, il avait l'habitude d'appeler les membres de sa famille. Mais cette fois-ci, son appel ne viendra pas. Ce sont plutôt les autorités qui préviendront ses proches. Selon certaines informations, avant d'être tué, Moreno Gallo aurait acheté un billet d'avion pour se déplacer dans un pays indéterminé dans le but de rencontrer Vito Rizzuto, mais cette réunion au sommet n'a jamais eu lieu. Gallo aurait choisi le mauvais camp lorsque Salvatore Montagna jouait du coude pour prendre la direction de la mafia montréalaise. Il en a payé le prix. La vendetta sicilienne a le bras long. Il a été victime de sa routine. Après Di Maulo, Moreno Gallo est le deuxième plus haut gradé, ancien ami et compagnon de voyage de Vito Rizzuto à mourir depuis le retour de celui-ci. Leur élimination est lourde de sens. Elle en dit long sur la force et la détermination des Siciliens. Justement, il semble que certaines personnes dans l'entourage de Vito Rizzuto lui auraient dit qu'il fallait que les meurtres cessent, que cela attirait les projecteurs de la police et que ce n'était pas bon pour les affaires.

À l'automne 2013, la Sûreté du Québec commence à rédiger une déclaration sous serment pour obtenir une autorisation d'un juge dans le but de mettre le parrain sur écoute. Mais l'affaire Benoît Roberge, cet enquêteur vedette expert des motards arrêté en octobre pour avoir

venu des informations aux Hells Angels, vient retarder ses projets. La SQ reporte l'obtention d'un mandat d'écoute en janvier suivant, mais un développement inattendu vient, cette fois-ci, torpiller pour de bon son intention.

À partir d'octobre, certaines filatures des policiers affectés à la surveillance du parrain les mènent en effet à l'hôpital du Sacré-Cœur. En posant certaines questions, ils apprennent que Vito Rizzuto souffre d'un cancer. Jamais, durant toutes les procédures judiciaires précédant son extradition, le parrain n'a montré quelque signe de maladie que ce soit. C'est à New York, alors qu'il comparaisait en 2007, que pour la première fois « une tache sur un poumon » avait été évoquée. On dit que le parrain aurait suivi des traitements quand il était détenu au Colorado. Mais il nous a été impossible de vérifier cette information car, au pénitencier de Florence, on nous a écrit que pour obtenir le dossier d'un détenu, il fallait avoir sa permission. Même avec cette permission, une telle information aurait peut-être été gardée confidentielle. Cela pourrait être une des raisons que Vito Rizzuto n'a jamais évoquées devant les policiers qui l'ont visité à Florence, mais pour lesquelles il tenait tant à être transféré dans un pénitencier de l'Est des États-Unis. Des sources nous disent toutefois que ce ne serait qu'à son retour au Canada que le chef mafieux a appris qu'il était atteint d'un cancer incurable. D'autres affirment que le parrain ne voulait pas que cela se sache et que seuls lui, sa femme, peut-être ses enfants et son médecin étaient au courant. Une personne qui l'a croisé dans la Petite-Italie vers la fin de l'automne affirme qu'il avait l'air malade. Une chose est certaine : les policiers disent qu'ils n'ont aucunement vu venir ce qui surviendra dans les prochains jours.

Mais avant d'en arriver là, un dernier drame. Le 18 décembre, Roger Valiquette, considéré par la police comme un prêteur, un blanchisseur et un financier pour des importations de cocaïne liées à la mafia, est tué près de son véhicule dans le stationnement d'un restaurant du boulevard Dagenais Ouest, à Laval. Valiquette, 54 ans, venait de manger avec un autre homme et de croiser deux individus liés au crime organisé traditionnel irlandais avant de quitter le restaurant et d'être abattu. Il était l'associé d'un autre nouveau lieutenant de Vito Rizzuto, Tonino Callocchia, qui sera assassiné lui aussi en 2014.

Valiquette avait également été observé par les policiers au Romcafé dans les semaines précédentes. Le jour même de son assassinat, les

policiers épiant la nouvelle maison du parrain, rue Patrick à Laval. Ils observent quelques chefs de clan influents de la mafia arriver l'un après l'autre. Visiblement, une rencontre importante a lieu. Des policiers pensent que, sentant la fin approcher, Vito Rizzuto les a convoqués et leur a demandé de faire la paix, en plus de leur confier certaines tâches. À moins qu'il ait exprimé des volontés dont les chefs de clan concernés ne savaient pas encore qu'elles seraient posthumes.

Cinq jours plus tard, vers 4 h le matin du 23 décembre, les policiers du groupe Éclipse reçoivent une information voulant que Vito Rizzuto ait été hospitalisé pour une pneumonie à l'hôpital du Sacré-Cœur, que son état est grave et que des individus probablement armés montent la garde à la porte de la chambre 5995. Lorsqu'ils arrivent sur place, ils apprennent le décès du parrain. L'homme de 67 ans est mort avec, à son chevet, celle avec qui il a partagé sa vie durant plus de 50 ans, sa femme Giovanna, et sa sœur Maria Renda. Les policiers n'ont pas vu la dépouille du chef de la mafia, mais ils constatent la présence de ses deux enfants et de deux autres proches attendant dans le salon réservé aux membres de la famille. Tout le monde est vêtu de noir. Plus tard, plusieurs membres de la nouvelle garde rapprochée du défunt parrain se réuniront au Romcafé.

Aucune autopsie n'a été pratiquée sur le corps et, encore aujourd'hui, des théoriciens du complot doutent de la mort naturelle du parrain. Des policiers nous assurent toutefois avoir parlé au personnel médical et avoir vu les documents qui établissent une pneumonie provoquée par des complications liées à un cancer des poumons. Le bureau du coroner a aussi confirmé que « le décès de M. Rizzuto était hors de tout doute naturel ».

Près de dix centimètres de neige mêlée à du grésil et de la pluie verglaçante sont tombés à Montréal dans les heures précédant la mort de Vito Rizzuto. À 4 h le matin de son décès, il cesse de neiger, un brouillard se lève et la température est de moins 8 degrés. Le froid sera encore plus mordant quelques jours plus tard quand environ 700 personnes assisteront aux funérailles du parrain à l'église Notre-Dame-de-la-Défense de la Petite-Italie, quatre ans presque jour pour jour après les obsèques de son fils aîné, Nicolo, célébrées au même endroit.

Le cortège funèbre est composé de plusieurs limousines transportant de grandes couronnes de fleurs. Sur l'une d'entre elles, il est simplement écrit « Nonno », ce qui signifie grand-père en italien.

Comme pour dire que ce n'était pas encore la fin de l'histoire.

Épilogue

« Il est rare qu'un chef de la mafia montréalaise meure de cause naturelle. Au Québec, il y en a eu deux, Vic Cotroni et Vito Rizzuto », souligne le commandant Nicodemo Milano du SPVM.

« Quand je pense à Vito Rizzuto, la même chose me revient toujours en tête. Lorsque nous l'avons arrêté, en 2004, toutes nos sources disaient : "Vous faites une grave erreur." C'est lui qui contrôlait tout. Il était comme le président d'une compagnie. Il s'assurait que toutes les organisations criminelles avaient leur part et il maintenait la paix entre les gangs. Il était très respecté dans le milieu criminel », renchérit Lorie McDougall.

Cinq ans après la mort du parrain, des sources disent encore à la police que la mafia s'ennuie de Vito Rizzuto. Un policier rappelle qu'il n'a jamais avoué qu'il était le parrain de la mafia montréalaise, mais qu'il en assumait le rôle. Rizzuto savait tout ce qui se passait sur son territoire et il anticipait les coups. Ce policier le décrit non pas comme un chef d'orchestre, mais plutôt comme le chef d'une gare de triage où arrivaient des dizaines de trains qu'il dirigeait au bon endroit. Il n'était pas seul pour tout faire. Il était entouré d'hommes forts et influents, tel Moreno Gallo, qui arbitrait les problèmes avec les Hells Angels. Aujourd'hui, le chef de gare n'est plus là. Ses adjoints les plus influents non plus.

Un autre policier, retraité celui-là, fait valoir que Vito Rizzuto a été détenu et absent de Montréal durant huit ans et que les opérations de la mafia montréalaise se sont tout de même poursuivies. Oui, c'est vrai, mais c'est aussi en son absence que les problèmes ont commencé pour son clan. Tous les policiers interrogés s'entendent : actuellement, les successeurs de Vito Rizzuto ne sont pas à la hauteur et sont contestés. Leur crédibilité est mise à mal et le milieu ne leur voue pas le même respect. Rizzuto n'a pas été remplacé et il n'y a pas encore de parrain.

Cinq années se sont écoulées, la cellule sicilienne de la mafia montréalaise est encore la plus forte, mais elle n'a plus la même puissance ni la même influence. Au moment où ces lignes étaient

écrites, au milieu de l'été 2018, les policiers affirmaient que personne ne voulait lever la main pour occuper la place de parrain et que celui qui le ferait deviendrait inévitablement une cible tant la situation était encore incertaine. Tous les mafiosi attendent donc dans leur coin de voir ce qui va se passer. Résultat : la mafia montréalaise n'est plus structurée de façon pyramidale comme par le passé, comme c'était le cas en Italie et à New York, avec un parrain, un *consigliere*, des adjoints, des capitaines et ainsi de suite. La mafia montréalaise a maintenant une structure cellulaire : elle compte environ trois ou quatre cellules principales qui sont sur une même ligne et qui ne sont pas chapeautées par une direction. Le chef de chaque cellule est un peu comme un gérant. Pour le moment, ces cellules collaborent entre elles, mais elles pourraient bien recommencer à s'entre-déchirer dans un avenir pas si lointain. Le groupe à prédominance sicilienne est notamment composé des enfants des principaux capitaines mafieux arrivés à Montréal durant les années 1950. Cette cellule, qui est toujours dirigée, selon la police, par les familles Sollecito et Rizzuto, serait encore, du moins pour le moment, un peu plus forte que les autres mais son influence s'amenuiserait.

« Cinq ans après son décès, je ne crois pas que Vito Rizzuto aurait été capable de tenir le fort. Je ne pense pas qu'il avait des hommes assez solides. Ce sont les Hells Angels qui l'ont appuyé et lui ont permis de revenir. Je ne crois plus que la mafia montréalaise soit aussi bien structurée que lorsque les Rizzuto étaient bien en selle », affirme Michel Fortin, ancien sergent à l'UMECO et retraité de la GRC.

« Je pense qu'il n'y aura plus d'organisation plus grosse et structurée qui contrôlera les activités de la mafia. Aussitôt qu'il y en a un qui prend trop de place, il est éliminé. Ils ne se font plus confiance. Il y a eu trop de guerres et trop de meurtres. Il y a des groupes qui ne pourront jamais se parler. Ils auront beau dire : "On passe à autre chose, on oublie ça", les cicatrices sont trop profondes. Dorénavant, la mafia de Montréal sera divisée en petits clans qui auront chacun leur territoire », ajoute Michel Fortin.

D'autres observent que la mafia montréalaise est peut-être en train de retourner dans l'ombre, elle qui est sous les projecteurs de la police et des médias depuis une dizaine d'années. Des policiers admettent que la situation est moins claire et craignent de perdre toute l'expertise et les connaissances acquises depuis les balbutiements des enquêtes Cicéron et Colisée, au début des années 2000.

Est-ce que la mort de Vito Rizzuto signifiera, à long terme, la fin de la prédominance sicilienne de la mafia montréalaise ? Certains policiers croient que oui. Ils font notamment valoir que la tête du crime organisé traditionnel italien est sicilienne depuis 30 ans, mais que sa base et sa structure sont majoritairement calabraises. La direction a déjà été calabraise à l'époque des Cotroni et des Violi, et cela pourrait être de nouveau le cas un jour. Certains sont d'avis que les Siciliens pourraient malgré tout conserver leur mainmise sur le secteur de la construction, où ils sont très présents. En revanche, d'autres policiers affirment que les Siciliens sont les plus nombreux à Montréal, qu'ils ont beaucoup d'argent et qu'ils pourraient demeurer les plus influents. Quant à savoir si une éventuelle prédominance sicilienne continuerait avec le nom de famille Rizzuto, l'avenir le dira. Plusieurs sont d'avis que le clan aurait été anéanti en 2011 si l'alliance Desjardins-Montagna n'avait pas éclaté. Mais si la survie du clan n'a tenu qu'à un fil, il est toujours là. Des sources nous disent qu'il ne faut surtout pas sous-estimer l'influence et l'importance des femmes de la famille dans les événements passés et futurs. Le clan Rizzuto semble aussi vouloir perpétuer la tradition d'unir ses destinées à d'autres familles dont des membres sont eux aussi impliqués dans le crime. C'est à suivre.

Mais nous avons beau parler des Siciliens et des Calabrais, c'est un faux débat, en réalité. Ils travaillent tous ensemble depuis des lunes et les luttes intestines des dix dernières années relèvent davantage d'un conflit entre groupes que d'une guerre entre des natifs ou descendants de deux régions de l'Italie. C'était peut-être vrai à une certaine époque, mais ce ne l'est plus. La nouvelle génération de mafiosi montréalais est née ici, elle se dit d'abord canadienne ou québécoise. Elle est aussi multiculturelle. On n'a qu'à parcourir les déclarations sous serment des grandes enquêtes contre le crime organisé des dernières années pour lire, par exemple, qu'à telle heure, tel jour, un Noir a été vu arrivant avec un individu dont le nom de famille est à consonance italienne et s'asseoir dans un restaurant pour comploter avec un anglophone, un Québécois de souche et un individu d'origine arabe.

Le crime organisé montréalais n'est plus maintenant que multiculturel, il est aussi multi-allégeances, en ce sens où tous les gangs sont mélangés. Le crime organisé montréalais et québécois est devenu une mosaïque de groupes criminels au sein desquels on peut

retrouver des individus de différentes allégeances qui s'allient pour s'échanger des services. C'est ce que la police désigne comme du « crime d'opportunité ». Par exemple, un motard est maintenant associé à un Italien pour son contact auprès d'un fournisseur de cocaïne dans un pays d'Amérique du Sud, à un membre du crime organisé irlandais pour son contact dans le port de Montréal qui fera entrer la drogue, à un Libanais d'origine parce que celui-ci sait comment transférer de fortes sommes pour payer la drogue, à un Grec qui dirige un groupe de chauffeurs pour transporter la marchandise et à un membre d'un gang de rue parce qu'il a besoin d'intimider un mauvais payeur.

En novembre 2015, la Sûreté du Québec a décapité une alliance motards, mafia et gangs de rue qui dirigeait le crime organisé montréalais. Pour le commun des mortels, cela apparaissait comme une nouveauté provoquée par la faiblesse grandissante de la mafia. Mais peut-être était-ce tout simplement et tout naturellement ce qu'est devenu le crime organisé montréalais. En novembre 2012, lors de l'opération Loquace, la SQ a démantelé un consortium de distributeurs de cocaïne composé d'un membre du crime organisé traditionnel irlandais, d'un individu qui faisait à la fois partie des Hells Angels et des Wolfpack, d'une relation des Hells Angels et d'autres individus d'origines arabe et grecque. Il va falloir s'y habituer.

« Le crime organisé s'adapte et est à l'image de la société. C'était devenu une mafia multiculturelle, mais maintenant, il faut parler de crime organisé, point. Regardez la mafia en Italie : il y a des régions où ce sont des Marocains qui sont à la tête de certaines familles. Le but du crime organisé en 2018, ce n'est pas d'avoir une culture ou de planter un drapeau, c'est de faire de l'argent », résume le commandant Milano.

Des policiers croient qu'il y a, depuis la mort de Vito Rizzuto, un grave problème de leadership au sein de la mafia. Ils pensent que ce manque de direction pourrait faire en sorte que l'influence de la mafia diminuera en importance sur la scène du crime organisé montréalais, qu'elle sera toujours présente, mais qu'on en parlera beaucoup moins, un peu comme c'est le cas aujourd'hui avec le crime organisé traditionnel irlandais.

Selon certains, la mafia perdra de l'influence au profit des Hells Angels. Pour résumer sa pensée, un enquêteur se demande quel est aujourd'hui le poids d'un jeune mafioso montréalais devant de vieux

motards établis et aguerris qui connaissent tout le monde dans le milieu et qui ont de l'ascendant sur tous les groupes criminels.

« Les Hells Angels sont restés les mêmes gars. Ceux sur qui on enquête en 2018 sont les mêmes que durant les années 1990, c'est juste qu'ils ont vieilli. Ils ont tous 50, 60 ans, et ce sont des gars qui ont fait la guerre ensemble. Les jeunes mafiosi ne connaissent même pas ces gars-là. Lorsqu'un vieil Hells Angels va avoir besoin de parler avec la mafia, qui va-t-il aller voir ? En qui pourra-t-il avoir confiance ? Un jeune de 30 ans qui se promène en voiture de luxe ? » questionne l'enquêteur.

« Les Italiens perdent du terrain au profit des Hells Angels que jamais ils pourraient récupérer car actuellement, personne n'a le leadership pour le reprendre. Ils ont perdu leur crédibilité », renchérit un autre policier qui a requis l'anonymat.

Il pourrait ajouter que les Hells Angels font partie d'une organisation internationale qui a des sections sur les cinq continents et dans plus de cinquante pays. Ils sont structurés de façon presque paramilitaire, ce qui leur confère un esprit de corps supérieur. Au Québec, à l'été 2018, les Hells Angels pouvaient compter sur environ 80 membres en liberté, près de 300 membres de clubs-écoles ou sympathisants, sans compter leurs employés qui vendent, par exemple, des vêtements à leur effigie. Depuis quelques années, la police remarque une plus grande présence d'individus de descendance italienne parmi les motards. Cela est peut-être une coïncidence mais peut-être aussi que non.

Alors que les différents groupes criminels majeurs opéraient en vase clos à une certaine époque, Vito Rizzuto leur a tendu la main : les importants complots d'importation impliquant la mafia, les motards et les autres gangs démembrés par la GRC et la SQ durant les années 1980 et 1990 sont là pour le prouver. Mais sans être avant-gardiste ou visionnaire, le parrain a peut-être tout simplement senti qu'il n'avait pas le choix, pour éviter un conflit que la mafia aurait peut-être perdu, de collaborer avec les Hells Angels, une organisation qui prenait de plus en plus de place et qui laissait déjà entrevoir sa puissance future.

Vito Rizzuto aura-t-il été le dernier parrain de la mafia montréalaise ? Même si on ne se bouscule pas au portillon pour occuper le poste à l'heure actuelle, la plupart des policiers actifs et

retraités interrogés croient qu'il y aura un nouveau chef mafieux un jour ou l'autre, pour ramener la stabilité et « parce qu'il faut quelqu'un qui dirige et qui rend des comptes », dit l'inspecteur-chef Antonio Iannantuoni, du SPVM. Cependant, la notion d'« homme d'honneur » n'existe plus au Québec et au Canada. Ceux qui restent sont en voie d'extinction. Cette notion s'est envolée avec les précédentes générations dont les membres étaient nés en Italie. À Montréal et ailleurs en Amérique du Nord, elle serait finie, l'époque où un individu devenait capitaine de la mafia lors d'une cérémonie initiatique et pouvait par la suite gravir les échelons et atteindre le sommet. De plus, la mafia montréalaise ne relève plus des familles de New York qui avaient ouvert les portes à Nicolo et Vito Rizzuto et contribué à les mettre en place. Le futur parrain de la mafia montréalaise ne devra compter que sur lui-même et faire ses preuves, ce qui ne sera pas facile à une époque où le respect et l'honneur sont des notions qui disparaissent. Il devra aussi assurément avoir l'appui des Hells Angels.

« Il devra avoir une personnalité forte, sinon il n'y aura pas de parrain du tout », dit Nicodemo Milano.

« Le gars qui est le plus discret, celui dont tu n'entends jamais parler, c'est lui qui sera le candidat le plus sérieux », ajoute le sergent détective Éric Vecchio.

Une chose est sûre, l'ascension d'un nouveau chef pourrait donc être synonyme de conflits.

À ce propos, les guerres intestines qui secouent la mafia de Montréal depuis plus de dix ans pourraient reprendre faute d'un leadership fort, croient plusieurs des policiers rencontrés. D'ailleurs, en 2016, trois membres importants du clan des Siciliens, dont l'ancien numéro 3 Rocco Sollecito et le confident de Vito Rizzuto, Vincenzo Spagnolo, ont été assassinés avant que la série de meurtres prenne fin brusquement. La police pense que ce nouveau feuilleton inachevé pourrait se poursuivre et que même la guerre entre clans pour accaparer la direction de la mafia pourrait reprendre de plus belle lorsque certains individus auront repris assez de force ou que d'autres seront libérés. La police, qui qualifie la direction actuelle du clan des Siciliens de « faible », se demande comment celle-ci réagira contre des adversaires qui ont appris à la dure, dans la rue, et dont le réflexe de survie est fort. Les dernières décennies ont démontré que la situation au sein de la mafia évoluait au rythme des frappes policières, c'est-à-dire que l'avantage change de camp au gré de ces opérations selon que

la police vise un clan ou son ennemi. À l'été 2018, rien n'indiquait toutefois une reprise des hostilités, mais les policiers trouvaient la situation étonnamment tranquille.

Mais qu'il y ait ou non une reprise de la guerre, cela n'empêchera pas des règlements de comptes sporadiques.

Le soir du 1^{er} août 2014, la magie de l'amulette qu'il portait toujours sur lui a cessé pour Ducarme Joseph. Après un rendez-vous, le chef de gang, qui était soupçonné d'avoir pris part au meurtre de Nicolo Rizzuto fils en décembre 2009, a été tué dans son ancien fief, le secteur Saint-Michel. L'homme de 46 ans a été littéralement défiguré par des rafales de mitraillette. L'une des deux armes utilisées – fabriquée à l'usine Perfection Métal de Montréal, dont les patrons ont été arrêtés et jugés – a été retrouvée brisée en deux près du corps. Il semble que cela faisait peu de temps que Joseph, qui se cachait, avait de nouveau été repéré à Montréal lorsqu'il a été tué. Des documents judiciaires révèlent que plusieurs groupes de tueurs étaient à ses trousses et que le contrat sur sa tête se serait élevé à au moins 300 000 \$. Les documents indiquent aussi que des gens gardaient à vue Joseph pour le compte de Vito Rizzuto et que ce dernier voulait qu'il soit torturé avant d'être tué.

La vengeance à titre posthume du parrain s'est exercée en août 2014, mais elle n'est toujours pas terminée. Vito Rizzuto serait en effet revenu du Colorado avec une liste de plusieurs noms de personnes à abattre et certaines d'entre elles sont toujours vivantes. Peut-être seront-elles épargnées maintenant que le parrain est mort. Mais il est possible aussi que quelqu'un exécute les dernières volontés de Rizzuto, même si, actuellement, ses successeurs ont probablement d'autres priorités.

On entendra encore sûrement parler du dernier parrain. Dans la mafia, la vengeance est un plat qui se mange froid.

Remerciements

À Lorie McDougall sans qui ce livre n'aurait jamais été écrit.

À Nicodemo Milano, Éric Vecchio, Pascal Leclair, Jean-François Veillette, Michel Fortin, Serge St-Denis, Rénauld Dubois, Mario Plante, Antonio Iannantuoni, Luciano Bentenuto, Tonino Bianco, Sylvain Cloutier, Daniel Picard, Yves Messier, Robert Pigeon, M^e Denis Gallant, Mike Roussy, Patrick Franc-Guimond, Guy Lapointe, Ian Lafrenière (Mireille Lux, Sandrine Lapointe et leurs collègues du SPVM) et Camille Habel.

À toutes les sources confidentielles que j'ai rencontrées ou à qui j'ai parlé et qui se reconnaîtront assurément en lisant ces mots. Sans l'apport de ces acteurs de l'ombre, ce livre n'aurait pas été le même.

Au collègue Vincent Larouche, pour ses recherches, ses trouvailles et son apport inestimable quant au choix du titre de ce livre.

À ma fille Mathilde, pour m'avoir, alors qu'elle était assise devant la télé un étage plus bas, paresseusement « texté » les résultats des parties des Bleus que je n'avais pas le temps de regarder. À mes amis d'origine italienne, mon cœur aurait balancé entre la France et l'Italie en temps normal, mais, bon, je ne veux pas tourner le fer dans la plaie...

À ma femme, Nathalie, pour sa patience et parfois son impatience en constatant que le souper n'était pas prêt à son retour du travail...

Bibliographie

Médias

La justice américaine réclame Vito Rizzuto, Brian Myles, *Le Devoir*, 2004.

Vito Rizzuto comparaît brièvement, Radio-Canada, 2004.

Un délateur associe Gagliano au clan Bonanno, Alec Castonguay, *Le Devoir*, 2004.

Le procès de Vito Rizzuto à New York fixé à l'été 2007, Richard Hétu, *La Presse*, 2006.

Vito Rizzuto veut rentrer au Canada, *La Presse*, 2007.

Rizzuto purgera sa peine au Colorado, Jean-Paul Charbonneau, *La Presse*, 2007.

Vito Rizzuto écope 10 ans, Richard Hétu, *La Presse*, 2007.

Vito Rizzuto plaide coupable, Richard Hétu, *La Presse*, 2007.

La police découvre un arsenal de la mafia, Vincent Larouche, *Rue Frontenac*, 2011.

La maison de Vito Rizzuto est à vendre, André Noël, *La Presse*, 2011.

Vito Rizzuto libéré sous peu, Vincent Larouche et David Santerre, *La Presse*, 2012.

Vito Rizzuto en route pour le Canada, Christian Latreille, Radio-Canada, 2012.

Vito Rizzuto de retour au pays, Christian Latreille, Radio-Canada, 2012.

Reputed Montreal mafia head Vito Rizzuto released from U.S. prison, Paul Cherry, *The Gazette*, 2012.

Luc Leclerc a reçu au moins 500 000 \$ en pots-de-vin, Isabelle Richer, Radio-Canada 2012.

Luc Leclerc aurait reçu au moins 500 000\$, Pierre-André Normandin, *La Presse*, 2012.

La belle vie pour voler les contribuables, Jean-Louis Fortin, *Le Journal de Montréal*, 2012.

2,5 % à la mafia et deux parties de golf avec Vito Rizzuto, Isabelle Richer, Radio-Canada, 2012.

Libération de Vito Rizzuto, une liste noire et un nouvel allié, Vincent Larouche, *La Presse*, 2012.

Un dernier tête-à-tête avec Vito Rizzuto ?, Éric Thibault, *Le Journal de Montréal*, 2012.

Dans le fief des Rizzuto en Sicile, Yves Boisvert, *La Presse*, 2013.

Vito Rizzuto s'installe à Laval, Valérie Gonthier, *Le Journal de Montréal*, 2013.

Vito Rizzuto revient de vacances en catimini, Vincent Larouche, *La Presse*, 2013.

Vito Rizzuto est mort à l'hôpital, Normand Grondin, Radio-Canada, 2013.

Derniers adieux au parrain Vito Rizzuto, Daniel Renaud et Daphné Cameron, *La Presse*, 2013.

Mafia boss Vito Rizzuto's revenge plot against rivals ran deep, Adrian Humphreys, *The Globe and Mail*, 2014.

Un milliardaire ontarien, Vito Rizzuto et des casinos dans les Caraïbes, Philippe Leblanc, Radio-Canada, 2015.

Vito Rizzuto voulait faire torturer Ducarme Joseph, Vincent Larouche, *La Presse*, 2016.

Livres

Mafia inc., André Cédilot et André Noël, Éditions de l'Homme.

Milena Di Maulo, fille et femme de mafiosi, Milena Di Maulo et Maria Mourani, Éditions de l'Homme.



Vito Rizzuto (3) et Giovanna Cammalleri (2) le jour de leur mariage, en novembre 1966, à Toronto. À gauche, Gerlando Sciascia (1).

Photo La Presse



Deux des trois capitaines rebelles du clan Bonanno, Dominick Trinchera et Philip Giaccone, ainsi que le capitaine devenu témoin du FBI Frank Lino figurent sur cette photo prise lors du mariage de Giuseppe Bono, célébré quelques mois avant le triple meurtre de 1981, à New York.

Photo La Presse



La photo de filature prise par le FBI à la sortie d'un motel de la région de New York au lendemain des meurtres des trois capitaines du clan Bonanno. De gauche à droite, Gerlando Sciascia, Vito Rizzuto, Giovanni Ligammari et Joseph Massino.

Photo La Presse



Vito Rizzuto vers les années 1980
Photo courtoisie





Des hommes d'honneur de la mafia montréalaise en des temps plus heureux. De gauche à droite : Paolo Renda, Nicolo Rizzuto père, Vito Rizzuto, Vincenzo Spagnolo, Francesco Arcadi, un homme non identifié, Antonio Carmine Vanelli, Moreno Gallo, deux hommes non identifiés et Giuseppe Di Maulo.

Photo courtoisie



Son beau-frère et capitaine, Salvatore Vitale



Paolo Gervasi, tué le 19 janvier 2004
Photo La Presse



Vito Rizzuto prenant un bain de soleil sur le bord de la piscine de son hôtel, au Mexique, le 20 février 2002
Photo courtoisie



Son fils Salvatore Gervasi, assassiné en 2000

Photo *La Presse*



Lorie McDougall dans le salon de la maison fournie à la GRC par les autorités cubaines lors du séjour de Vito Rizzuto à Cuba, en 2003

Photo de la collection personnelle de Lorie McDougall



Flanqué du policier Nicodemo Milano (à gauche), Vito Rizzuto sort de sa maison de la rue Antoine-Berthelet le matin de son arrestation, le 20 janvier 2004, pendant que sa femme le regarde partir dans l'embrasure de sa porte.

Photo tirée d'une vidéo policière



Un portrait de famille pris en l'absence de Vito Rizzuto, alors détenu au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines.
En haut, de gauche à droite, Nicolo Rizzuto fils, Giovanna Cammalleri et Leonardo Rizzuto. En bas, Libertina Rizzuto.

Photo courtoisie



Une photo de Vito Rizzuto prise au Centre régional de réception de Sainte-Anne-des-Plaines, en 2005
Photo *La Presse*



Vito Rizzuto s'apprête à monter à bord de l'avion du FBI le matin de son extradition, le 17 août 2006, à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau.

Photo La Presse



Le jour des funérailles de Nicolò Rizzuto fils, à Montréal le 2 janvier 2010, le chef de clan Antonio Mucci (à gauche) monte à bord de son VUS blindé, protégé par ses gardes du corps.

Photo courtoisie



Le beau-frère de Vito Rizzuto et *consigliere* du clan des Siciliens, Paolo Renda
Photo *La Presse*



Une image tirée d'une vidéo des meurtres d'Agostino Cuntrera et de son garde du corps, Liborio Sciascia, captée par une caméra de surveillance le 29 juin 2010. En mortaise, Agostino Cuntrera, surnommé le seigneur de Saint-Léonard.

Photo La Presse



Une photo du pénitencier à sécurité maximale de Florence, au Colorado, prise par le sergent-détective Pascal Leclair du SPVM le jour de sa première visite à Vito Rizzuto, en juillet 2010
Photo de la collection personnelle de Pascal Leclair



Raynald Desjardins est interrogé par un enquêteur de la police de Laval une douzaine d'heures après l'attentat raté dont il a été la cible, le matin du 16 septembre 2011.

Photo tirée d'une vidéo divulguée en cour



Atteint de projectiles, l'aspirant parrain Salvatore Montagna a traversé la rivière L'Assomption avant de s'écrouler sur l'autre rive, où les policiers l'ont trouvé mort le 24 novembre 2011.

Photo La Presse



De gauche à droite, Calogero Renda et Giuseppe Di Maulo, chef de clan et beau-frère de Raynald Desjardins
Photo La Presse



Vito Rizzuto a été filmé par une équipe de Radio-Canada dans l'avion qui le ramenait au Canada, après six ans de captivité aux États-Unis.

Image Radio-Canada



C'est sous haute surveillance policière que Vito Rizzuto a fait ses premiers pas en sol canadien depuis son extradition, à l'aéroport Lester B. Pearson de Toronto, le 5 octobre 2012.

Image Radio-Canada



Le matin du 15 janvier 2013, les policiers Tonino Bianco et Sylvain Cloutier encadrent Vito Rizzuto (casquette), Vincenzo Spagnolo et leurs conjointes à l'aéroport Trudeau avant leur départ pour la République dominicaine.

Photo courtoisie



Vito Rizzuto esquivé les questions du journaliste de *La Presse* Vincent Larouche à l'aéroport Trudeau lors de son retour de la République dominicaine, en janvier 2013.

Photo La Presse



Durant l'enquête Magot, en 2013, Vito Rizzuto fume un cigare devant le Romcafé de Laval, entouré de sa nouvelle garde rapprochée.

Photo courtoisie



Vito Rizzuto (à gauche), son éternel cigare aux lèvres, lors d'une rencontre avec d'autres individus sous un chapiteau devant le champ d'entraînement d'un centre de golf à Laval, en 2013

Photo courtoisie



Vito Rizzuto en compagnie de son dauphin, Stefano Sollecito, que la police considérera comme le chef intérimaire de la mafia montréalaise après le décès du parrain, en décembre 2013.

Photo courtoisie



Lors d'une filature en septembre 2013, Vito Rizzuto discute avec l'un de ses nouveaux lieutenants, Tonino Callocchia, qui sera assassiné un an plus tard.

Photo courtoisie



Une filature de Vito Rizzuto effectuée le 4 septembre 2013 dans le cadre de l'enquête Magot. Le parrain marche avec son ami et homme de confiance Vincenzo Spagnolo, qui sera tué en octobre 2016.

Photo courtoisie



Le 14 août 2013, Vito Rizzuto discute avec un homme dans un casino de la République dominicaine. La scène a été captée par les caméras de surveillance du casino.



Vito Rizzuto, aidé de son petit-fils qui manipule les sacs de golf du parrain, près d'un carrousel de récupération de bagages, à l'aéroport Trudeau, durant l'été 2013.

Photo courtoisie



Une des dernières, sinon la dernière, images publiques connues de Vito Rizzuto. Le parrain (au centre), qui revenait de Toronto, vient d'arriver à l'aéroport Trudeau en compagnie de deux individus, le 3 octobre 2013, onze semaines avant son décès.

Photo courtoisie



Les funérailles du dernier parrain de la mafia montréalaise, Vito Rizzuto, ont eu lieu le 30 décembre 2013 à l'église Notre-Dame-de-la-Défense, dans la Petite-Italie, là même où ont été célébrées les obsèques de son père, Nicolò, et de son fils aîné, Nicolò Jr, en 2010.

Photo La Presse

VITO RIZZUTO LA CHUTE DU DERNIER PARRAIN

Dans sa cellule du pénitencier à sécurité maximale de Florence au Colorado, où il a été détenu durant plus de cinq ans de l'été 2007 à octobre 2012, l'ancien parrain de la mafia montréalaise Vito Rizzuto ruminait deux desseins : venger le meurtre de son fils Nicolò et reprendre sa place au sommet de la pyramide du crime organisé au Québec. Au cœur de sa vengeance, qu'il a commencé à assouvir avant même son retour à Montréal, à l'automne 2012, une liste de personnes à abattre.

Grâce à des informations et des témoignages inédits, *La chute du dernier parrain* relate la fin du règne de Vito Rizzuto, de l'enquête Colisée à sa mort soudaine en décembre 2013, en passant par ses craintes envers la justice américaine, sa fuite temporaire à Cuba, son arrestation, son extradition, sa détention aux États-Unis, son retour dans le sang et la reprise éphémère de sa couronne. Cinq ans après son décès, des questions demeurent. Y aura-t-il un autre parrain à Montréal un jour ? Y aura-t-il encore une mafia italienne telle qu'on l'a toujours connue ?



DANIEL RENAUD est journaliste aux affaires criminelles à *La Presse*. Il a commencé sa carrière à la radio avant de travailler successivement à TQS, TVA, au *Journal de Montréal* et à *Rue Frontenac*. Il est l'auteur des best-sellers *Raymond Boulanger, le pilote mercenaire* et *Cellule 8002 vs Mafia*, publiés aux Éditions La Presse. Journaliste reconnu et respecté, il se passionne pour les affaires policières.



LORIE McDOUGALL a été policier au sein de la GRC durant 35 ans, dont 20 consacrés à la lutte contre le crime organisé. Au cours de sa longue carrière, il a participé à plusieurs enquêtes majeures en collaboration avec des pays d'Europe et des Antilles. Sa mission la plus importante s'est produite en 2001 lorsqu'il a été approché pour participer au projet Colisée, à ce jour la plus grande enquête anti-mafia de l'histoire du Canada.



9 782897 057312

editionslapresse.ca

les
éditi
ons
LA
PRESSE

Du même auteur aux Éditions La Presse

Raymond Boulanger, le pilote mercenaire, 2013

Cellule 8002 vs Mafia, 2016

Renaud, Daniel, 1965-, auteur

Vito Rizzuto : la chute du dernier parrain / Daniel Renaud.

ISBN 978-2-89705-731-2 (version imprimée)

ISBN 978-2-89705-733-6 (version ePub)

1. Rizzuto, Vito, 1946-2013. 2. Mafia - Québec (Province) - Montréal - Histoire. 3. Mafieux - Canada - Biographies. I. Titre.II. Titre : Chute du dernier parrain.

HV6453.C32Q8 2018 364.1092 C2018-942138-X

Président : Jean-François Bouchard

Directeur de l'édition : Pierre Cayouette

Responsable, gestion de la production : Emmanuelle Martino

Communications : Marie Thore

Éditeur délégué : Yves Bellefleur

Conception graphique : Simon L'Archevêque

Révision linguistique et correction d'épreuves : Laurie Vanhooorne

Photo de l'auteur : Hugo-Sébastien Aubert, *La Presse*

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

© Les Éditions La Presse

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal — 4^e trimestre 2018

ISBN 978-2-89705-731-2

Imprimé et relié au Canada

Les Éditions La Presse

750, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec)

H2Y 2Z4